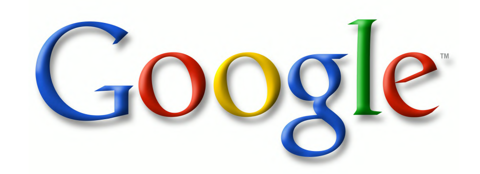
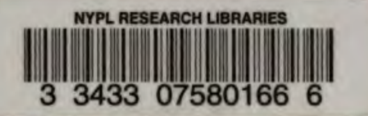
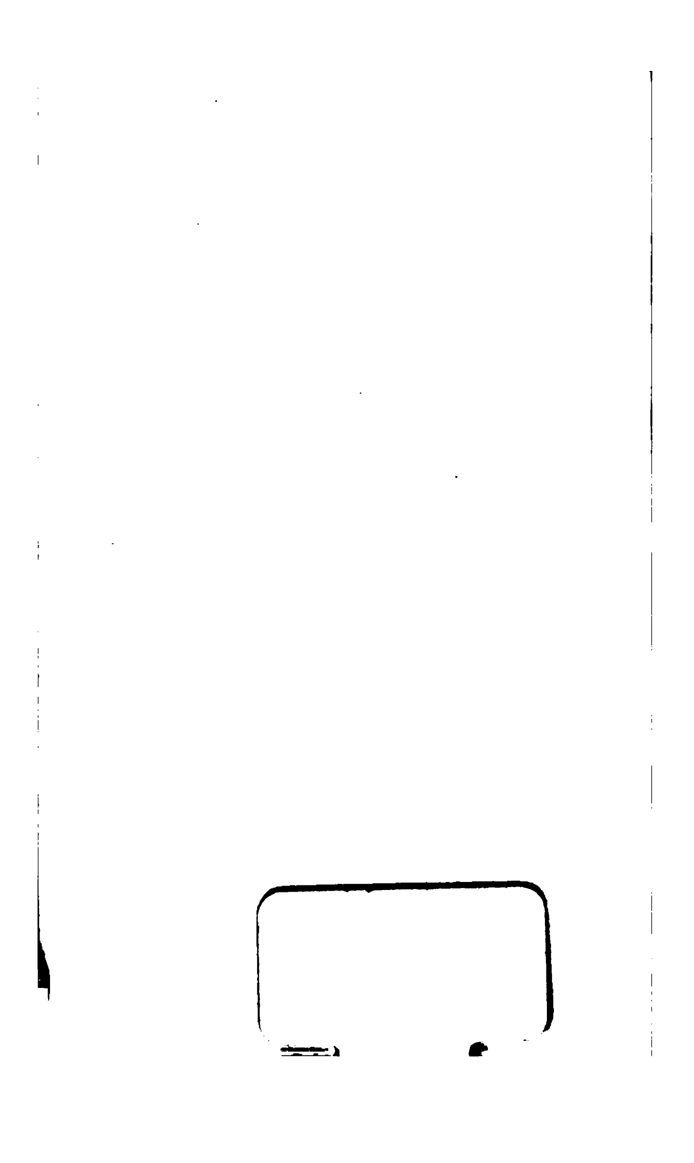

Google







RÉPERTOIRE

DU

THÉATRE FRANÇAIS.

TOME XXXI.

A PARIS,

CHEZ
LADRANGE, libraire, quai des Augustins, n° 19;
GUIBERT, libraire, rue Gît-le-Cœur, n° 10;
LHEUREUX, libraire, quai des Augustins, n° 37;
VERDIÈRE, libraire, même quai, n° 25.

CHEFS-D'ŒUVRE

DRAMATIQUES

DE CHAMPFORT,

ET

SEDAINE.



A PARIS,

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ,

IMPRIMEUR DU ROI.

1825.

T. E.



France.

LA
JEUNE INDIENNE,
COMÉDIE EN UN ACTE,
PAR CHAMPFORT,

Représentée, pour la première fois, le 30 avril 1764.

NOTICE

SUR

CHAMPFORT.

Sébastien-Roch-Nicolas, connu sous le nom de Champfort, qu'il prit à son entrée dans le monde, naquit en 1741 dans un village près de Clermont en Auvergne. On lui obtint une place de boursier au collège des Grassins, où il fit ses études avec beaucoup de succès. Il n'en obtint pas moins, soit dans ses essais au théâtre, soit dans ses concours aux prix de l'Académie. Il en remporta plusieurs, et composa deux comédies et une tragédie qui sont restées au répertoire.

La jeune Indienne, comédie en un acte, en vers, jouée pour la première fois le 30 avril 1764, eut huit représentations et fut très applaudie.

Le marchand de Smyrne, comédie en un acte, en prose, parut pour la première fois le 26 janvier 1770, et fut jouée treize fois avec beaucoup de succès.

Mustapha et *Zéangir*, tragédie donnée le 15 décembre 1777, eut quinze représentations très suivies.

Nous n'avons point l'intention d'examiner la conduite que Champfort tint pendant la révolution; nous nous bornerons à dire qu'il finit par en être lui-même victime, s'étant vu contraint de se détruire pour ne pas tomber entre les mains des jacobins, contre lesquels il s'étoit permis des traits piquants. Après s'être mutilé de la manière la plus horrible, il survécut plusieurs mois à ses nombreuses blessures, dont les suites le firent périr le 13 avril 1793.

PERSONNAGES.

BETTI.
BELTON.
MOWBRAI.
MYLFORD.
Un NOTAIRE.
JOHN, laquais.

La scène est à Charlestown, colonie anglaise de l'Amérique septentrionale.

LA
JEUNE INDIENNE,
COMÉDIE.

SCÈNE I.

BELTON, MYLFORD.

MYLFORD.

A Charlestown enfin vous voilà revenu :
L'ami que je pleurois à mes vœux est rendu.
Je vous vois : vous calmez ma juste impatience.
Mais de ce morne accueil que faut-il que je pense?
J'arrive : au moment même, en entrant dans le port,
J'apprends votre retour; j'accours avec transport.
Je m'attends au bonheur de répandre ma joie
Dans le sein d'un ami que le ciel me renvoie;
Je vous trouve abattu, pénétré de douleur.
Daignez me rassurer; ouvrez-moi votre cœur.
Tout semble vous promettre un destin plus tranquille.
De ces lieux à Boston le trajet est facile :
D'un père avant trois jours vous comblerez les vœux...

BELTON.

Ah! j'ai fait son malheur! Comment puis-je être heureux?
La jeunesse d'un fils est le vrai bien d'un père.

Je regrette mes jours perdus dans la misère;
Ces jours si prodigués, dont un plus sage emploi
Pouvoit me rendre utile à ma famille, à moi.
Dès long-temps, cher Mylford, une fougueuse ivresse,
L'ardeur de voyager, domina ma jeunesse.
J'abandonnai mon père, et le ciel m'en punit.
Dans un orage affreux notre vaisseau périt.
Je fus porté mourant vers une île sauvage:
Un vieillard et sa fille accourent au rivage.
J'allois périr, hélas, sans eux, sans leur secours!
Quels soins, quels tendres soins ils prirent de mes jours!
Leur chasse me nourrit; leur force, leur adresse,
Pourvut à mes besoins et soutint ma foiblesse.
Voilà donc les mortels parmi nous avilis!
J'avois passé quatre ans dans ce triste pays,
Quand ce vieillard mourut. L'ennui, l'inquiétude,
Mon père, mon état, ma longue solitude,
Cet espoir si flatteur d'être utile à mon tour
A celle dont les soins m'avoient sauvé le jour;
Tout me rendit alors ma retraite importune:
J'engageai ma compagne à tenter la fortune.
Vous savez tout. Après mille périls divers,
Nous fûmes à la fin rencontrés sur les mers,
Par un de vos vaisseaux qui nous sauva la vie.
Mais quels chagrins encore il faudra que j'essuie!
Il faudra retourner vers un père indigné
Contre un fils criminel et plus infortuné.
Soutiendrai-je ses yeux en cet état funeste?
Irai-je de sa vie empoisonner le reste?
Prodigue de ses biens et même de ses jours,

Puis-je encor justement prétendre à ses secours?

MYLFORD.

L'amour et l'amitié vont d'une ardeur commune,
D'un amant, d'un ami, réparer la fortune.

BELTON.

L'amour?...

MYLFORD.

Oubliez-vous qu'Arabelle autrefois
Fut promise à vos vœux? Eh! vous l'aimiez, je crois?

BELTON.

Personne sans l'aimer ne peut voir Arabelle :
Mais quand Mowbrai formoit cette union si belle,
Quand cet aimable objet à mes vœux fut promis,
De l'amour, je le sens, il n'étoit pas le prix.
Votre oncle affermissoit une amitié sincère
Qui joignoit ses destins aux destins de mon père;
Mais croyez-vous encor qu'il voulût aujourd'hui,
Après cinq ans passés...

MYLFORD.

Quoi! vous doutez de lui?
Vous ignorez pour vous jusqu'où va sa tendresse :
Vos malheurs vont hâter l'effet de sa promesse.
Les charmes d'Arabelle augmentent chaque jour :
Je lirai dans son cœur : il sera sans détour.
Pour vous, voyez mon oncle. Il est d'un caractère
Excellent, sans façon, d'une vertu sévère.
La secte dont il est tranche les compliments;
Les quakres, comme on sait, ne sont pas fort galants.

BELTON.

Eh! depuis si long-temps vous croyez qu'Arabelle...

MYLFORD.

Répondez-moi de vous; je réponds presque d'elle.

BELTON.

Revenez au plus tôt: un cœur comme le mien
Doit, vous n'en doutez pas, goûter votre entretien.
Votre oncle m'est fort cher; je l'aime : mais son âge
M'impose du respect, et m'interdit l'usage
De ces épanchements à l'amitié si doux.
Mon cœur en a besoin et les garde pour vous.

SCÈNE II.

BELTON.

Je revois ce séjour, je vis parmi des hommes.
Quel sort vais-je éprouver dans les lieux où nous sommes?
Cet hymen d'Arabelle, autrefois projeté,
Devient, dans ma disgrace, une nécessité.
Généreuse Betti, tes soins et ton courage
Sauvent mes tristes jours, m'arrachent au naufrage.
Je saisis le bonheur au fond de tes déserts,
Et je trouve une amante au bout de l'univers!
Pourquoi donc te ravir à ce climat sauvage?
Étois-je malheureux? Ton cœur fut mon partage.
O ciel! je possédois, dans ma félicité,
Ce cœur tendre et sublime avec simplicité.
Heureux et satisfaits du bonheur l'un de l'autre,
Dans un affreux séjour quel destin fut le nôtre!
Le mépris n'y suit point la triste pauvreté :
Le mépris! ce tyran de la société,

Cet horible fléau, ce poids insupportable
Dont l'homme accable l'homme et charge son semblable.
Oui, Betti, je le sens, j'aurois bravé pour toi
Les maux que ton amour a supportés pour moi.
Mais je ne puis dompter l'horreur inconcevable...
Ma foiblesse à Betti semblera pardonnable,
Quand elle connoîtra nos usages, nos mœurs,
Mon déplorable état, et nos communs malheurs.

SCÈNE III.

MOWBRAI; BELTON, *lui faisant une profonde révérence.*

MOWBRAI.

Laisse là tes saluts, mon cher. Couvre ta tête.
Pour être un peu plus franc, sois un peu moins honnête.
Je te l'ai déja dit et le dis de nouveau.
Aimé-moi; tu le dois: mais laisse ton chapeau.
Mon ami, tes erreurs et ta folle jeunesse,
De ton malheureux père ont hâté la vieillesse.
Ce père fut pour moi le meilleur des amis.
Je te retrouve enfin: je lui rendrai son fils.

BELTON.

Mais, monsieur...

MOWBRAI.

Heum, monsieur; c'est Mowbrai qu'on me nomme.

BELTON.

Pensez-vous?...

MOWBRAI.

Penses-tu. Je ne suis qu'un seul homme,
Et non deux. Souviens-t'en, et parle au singulier.

BELTON.

Tu le veux : eh bien, soit. Je vais vous... tutoyer.
Mon père est indulgent; mais ma trop longue absence
A peut-être depuis lassé sa patience.
Après tous les chagrins que j'ai pu lui donner,
Le penses-tu, peut-il encor me pardonner?

MOWBRAI.

Tu ne sais ce que c'est que l'ame paternelle.
Dès qu'un enfant revient se ranger sous notre aile,
On n'examine plus s'il est coupable ou non;
Et l'aveu de l'erreur est l'instant du pardon.
Mais, après ce qu'ici je consens à te dire,
Si désormais encore un imprudent délire
T'égaroit, t'éloignoit des routes du devoir,
Si d'un pareil aveu tu t'osois prévaloir,
Je te mépriserois sans retour : mais je pense
Qu'après cinq ans entiers d'erreurs et d'imprudence
Le fils infortuné d'un ami généreux,
Puisqu'il s'adresse à moi, veut être vertueux;
Et pour me mettre en droit d'adoucir ta misère...

(*Ici Belton frémit.*)

Ta misère !... oui; voyez un peu la belle affaire !
Regardez comme il est confus, humilié
Pour ce mot de misère... O ciel ! quelle pitié !
De ton père envers moi l'amitié peu commune,
Dernièrement encore, a sauvé ma fortune.
Je perdis deux vaisseaux presque au port sous mes yeux

On me crut sans ressource. Un créancier fougueux,
Afin de rassurer sa timide avarice,
Veut que je fixe un terme et que j'aille en justice,
Par un serment coupable autant que solennel,
Déshonorer pour lui le nom de l'Éternel.
A l'Être tout-puissant faire une telle injure !
J'allois m'exécuter, la faillite étoit sûre,
Quand je reçus soudain ce billet. Lis.

BELTON *prend le billet et lit.*

« Monsieur.

MOWBRAI.

Ah ! sans doute.

BELTON *continue.*

« Je viens d'apprendre le malheur
« Qui vous met hors d'état de pouvoir faire face
« A quelque arrangement. Je vous demande en grace
« D'accepter de ma part cinquante mille écus,
« Que j'ai fort à propos nouvellement reçus.
« Ignorez, s'il vous plaît, l'auteur de ce service.
« Si la fortune un jour vous redevient propice,
« Je le réclamerai. Conservez ce billet :
« Il est votre quittance, et je suis satisfait. »

MOWBRAI, *reprenant le billet.*

Ton père de ce trait me parut seul capable,
C'est en effet à lui que j'en suis redevable...
Ne te voilà-t-il pas interdit, confondu !
Mon fils, ne sois jamais surpris de la vertu.
Te voilà maintenant en état de comprendre
Quel intérêt sensible à tous deux je dois prendre :
Mais n'attends pas de moi des protestations,

Des élans d'amitié, des exclamations;
Je suis tout uni, moi : sois donc de la famille :
Dès ce jour mon neveu te présente à ma fille.

BELTON.

Votre... ta fille!...

MOWBRAI.

Eh! oui. Tu sembles t'étonner?
A ton aise, s'entend; ne va pas te gêner.

BELTON.

Dès long-temps, en faveur d'une amitié fidèle,
Ta bouche à mon amour promettoit Arabelle.
J'aspirois à ces nœuds, et cet espoir flatteur,
Précieux à mon père, étoit cher à mon cœur :
Mais je me rends justice, et j'ai trop lieu de craindre
Que mes longues erreurs n'aient dû peut-être éteindre
Cet espoir dont jadis mon cœur s'étoit flatté.
Je sens que cet hymen, entre nous concerté,
Seroit le seul moyen de me rendre à mon père,
Et de m'offrir à lui digne encor de lui plaire.

MOWBRAI.

Va, mon cœur est encor ce qu'il fut autrefois :
Je chéris ton malheur, il ajoute à tes droits.
Oui, tant de maux soufferts, fruits de ton imprudence,
Doivent t'avoir donné vingt ans d'expérience.
Belton, il faut du sort mettre à profit les coups;
Oublier ses malheurs, c'est le plus grand de tous.
Adieu... Bon! glisse donc le pied, la révérence.
(*à part.*)
Il me fait enrager avec son élégance.

Depuis trois jours entiers que nous l'avons ici,
Il ne se forme pas : il est toujours poli.
(*haut.*)
La franchise, mon cher, voilà la politesse.
Les bois t'en auroient dû donner de cette espèce.
(*Il veut sortir et revient sur ses pas.*)
A propos : j'oubliois... Quelle est donc cette enfant
Que toute ma famille entoure en l'admirant?
En habit de sauvage, en longue chevelure,
Je viens de l'entrevoir. L'aimable créature!

BELTON.

C'est elle dont les soins et les heureux travaux
Ont protégé mes jours, m'ont conduit sur les eaux.
Elle étoit avec moi lorsque ton capitaine,
Nous voyant lutter seuls contre une mort certaine,
Cingla soudain vers nous, et nous prit sur son bord.

MOWBRAI.

Ah! ce que tu m'en dis m'intéresse à son sort.
Elle a des droits sacrés sur ta reconnoissance.
Mais je te laisse. Adieu : la voici qui s'avance.
(*Il sort.*)

BELTON, *seul.*

Hélas! puis-je à mon cœur dissimuler jamais
Qu'il n'est qu'un seul moyen de payer ses bienfaits?

SCÈNE IV.

BETTI, BELTON.

BETTI.

Ah! je te trouve enfin. L'on m'assiége sans cesse.
D'où vient qu'autour de moi le monde ainsi s'empresse?
On me fait à-la-fois cinq ou six questions,
J'écoute de mon mieux; à toutes je réponds :
On rit avec excès. Que faut-il que j'en croie,
Belton? Le rire ici marque toujours la joie?...

BELTON.

Tu leur as fait plaisir...

BETTI.

Oh bien! si c'est ainsi,
Tant mieux : mais toi, d'où vient ne ris-tu pas aussi?
On te croiroit fâché.

BELTON.

J'ai bien raison de l'être.

BETTI.

Quelle raison, dis-moi? Ne puis-je la connoître?
Tu parois inquiet...

BELTON.

Je le suis... Non pour moi.

BETTI.

Pour qui donc, mon ami?

BELTON.

Le dirai-je? Pour toi.
Je crains que dans ces lieux ton sort ne soit à plaindre.

BETTI.

Tu m'aimes, il suffit : que puis-je avoir à craindre?

BELTON.

Non, il ne suffit pas. Il faut pour être heureux,
Quelque chose de plus...

BETTI.

Que faut-il en ces lieux?

BELTON.

La richesse.

BETTI.

A parler tu m'instruisis sans cesse :
Mais tu ne m'as pas dit ce qu'étoit la richesse.

BELTON.

Eh! peut-on se passer...

BETTI.

Tu parles de l'amour.
On ne s'aime donc pas dans ce triste séjour.

BELTON.

On s'aime : mais souvent l'amour laisse connoître
Des besoins plus pressants...

BETTI.

Eh! quels peuvent-ils être?

BELTON.

L'amour sans d'autres biens...

BETTI.

L'amour sans la gaieté
Ne peut guère suffire à la félicité :
Mais dans votre pays, ainsi que dans le nôtre,
Ne peut-on à-la-fois conserver l'un et l'autre?

BELTON.

Il faut, pour bien jouir de l'un et l'autre don,
Être riche...

BETTI.

Eh! dis-moi : suis-je riche, Belton?

BELTON.

Toi? Non; tu n'as pas d'or.

BETTI.

Quoi! ce métal stérile
Que j'ai vu!...

BELTON.

Justement.

BETTI.

Il te fut inutile :
Tu ne t'en servis pas pendant plus de quatre ans.
Mais dans ce pays-ci tu connois bien des gens;
Ils t'en donneront tous, s'il t'est si nécessaire :
Ils ne voudront jamais laisser souffrir leur frère.

BELTON.

Écoute-moi, Betti : tu n'es plus dans tes bois.
Les hommes en ces lieux sont soumis à des lois.
Le besoin les rapproche et les unit ensemble.
Ces mortels opposés, que l'intérêt rassemble,
Voudroient ne voir admis dans la société
Que ceux dont les travaux en ont bien mérité.

BETTI.

Mais... cela me paroît tout-à-fait raisonnable.

BELTON, *à part.*

Chaque instant à mes yeux la rend plus estimable.

(*haut.*)

Betti... La pauvreté... m'inspire un juste effroi.

BETTI.

La pauvreté! Mais... c'est manquer de tout, je croi?

BELTON.

Oui.

BETTI.

J'en sauvai toujours et toi-même et mon père.
Quoi! nous pourrions ici manquer du nécessaire?

BELTON.

Non : mais il ne faut pas y borner tous nos soins.
Nous sommes assiégés de différents besoins.
Ils naissent chaque jour, chaque instant les ramène;
Et lorsque par hasard la fortune inhumaine
Ne nous a pas donné...

BETTI.

Je ne te comprends pas...
Manquer d'un vêtement, d'un abri, d'un repas,
Voilà la pauvreté : je n'en connois pas d'autre.

BELTON.

Voilà la tienne; hélas! connois quelle est la nôtre.

BETTI.

Une autre pauvreté! vous en avez donc deux?
On doit en ce pays être bien malheureux.

BELTON.

C'est peu de contenter les besoins de la vie :
Une prévention parmi nous établie
Fait ici, par malheur, une nécessité
Des choses d'agrément et de commodité,

Dont tes yeux étonnés ont admiré l'usage :
Et d'éternels besoins un funeste assemblage...

BETTI.

Oh ! cette pauvreté... c'est votre faute aussi.
Pourquoi donc inventer encore celle-ci?
Chez nous, grace à nos soins, la terre inépuisable
Étoit de tous nos biens la source intarissable.
Belton, comment ont fait et comment font encor
Tous ceux qui parmi vous possèdent le plus d'or?

BELTON.

L'un le tient du hasard, et tel autre d'un père.
Du crime trop souvent il devient le salaire :
Mais la vertu parfois a produit...

BETTI.

Que dis-tu?
Avec de l'or ici vous payez la vertu?

BELTON.

Contre le besoin d'or l'infaillible remède...

BETTI.

Eh bien?...

BELTON.

C'est de servir quiconque le possède,
De lui vendre son cœur, de ramper sous ses lois.

BETTI.

O ciel! j'aime bien mieux retourner dans nos bois.
Quoi! quiconque a de l'or oblige un autre à faire
Ce qu'il juge à propos, tout ce qui peut lui plaire?

BELTON.

Souvent.

BETTI.

En laissez-vous aux malhonnêtes gens?

BELTON.

Plus qu'à d'autres.

BETTI.

De l'or dans les mains des méchants?
Mais vous n'y pensez point, et cela n'est pas sage.
N'en pourroient-ils pas faire un dangereux usage?
Vous devez trembler tous, si l'or peut tout oser.
De vous et de vos jours ils peuvent disposer.
La flèche qui dans l'air cherchoit ta nourriture
Étoit entre mes mains moins terrible et moins sûre.

BELTON.

Chacun, suivant son cœur, s'en sert différemment.
Des vertus ou du vice il devient l'instrument.
Avec avidité celui-ci le resserre,
L'enfouit en secret et le rend à la terre...

BETTI.

Ah! fuyons ces gens-là. Tu viens de me parler
D'un pays plus heureux où nous pouvons aller,
Ce pays où les gens veulent qu'on soit utile
A leur société. Si la terre est fertile,
Ils en auront de trop : nous le demanderons :
Et comme elle est à tous, soudain nous l'obtiendrons.

BELTON.

Ils ne donneront rien. Les champs les plus fertiles
Ne suffisant qu'à peine aux habitants des villes...

BETTI.

Tant pis; car j'aurois bien travaillé.

BELTON.

Dans ces lieux
On épargne à ton sexe un travail odieux.

BETTI.

C'est que vos femmes sont languissantes, débiles;
J'en ai déja vu deux tout-à-fait immobiles.
Mais pour moi le travail eut toujours des appas;
Dans nos champs, dès l'enfance, il exerça mes bras.

BELTON.

Tu ne peux travailler au séjour où nous sommes:
L'usage le défend.

BETTI.

Le permet-il aux hommes?

BELTON.

Sans doute il le permet.

BETTI, *avec joie.*

Belton, embrasse-moi.

BELTON.

Quoi donc?

BETTI.

Tu me rendras ce que j'ai fait pour toi.

BELTON.

Ah! c'est trop prolonger un supplice si rude.
Vois la cause et l'excès de mon inquiétude.
Va, Betti, j'ai déja regretté ton pays:
Ici par ces travaux nous sommes avilis.
Vois à quel sort, hélas, nous devons nous attendre!
Des besoins renaissants l'horreur va nous surprendre.
Privés d'appuis, de biens, abandonnés de tous,
L'œil affreux du mépris s'attachera sur nous.

Nous n'oserons encor prendre ces soins utiles
Que l'amour ennoblit, qu'ici l'on croit serviles.
Il faudra dévorer, mendier les dédains,
Rebutés, condamnés à l'affront d'être plaints.
Tout aigrira nos maux, jusqu'à notre tendresse:
Nous haïrons l'amour; nous craindrons la vieillesse;
En d'autres malheureux, reproduits quelque jour,
Nos mains repousseront les fruits de notre amour.

BETTI.

Ciel!

SCÈNE V.

BETTI, BELTON, MYLFORD.

MYLFORD, *à Belton.*

Je quitte Arabelle, et je vais vous instruire...

BETTI, *à Mylford.*

Aimes-tu Belton?...

MYLFORD.

Oui.

BETTI.

Bon! il vient de me dire
Qu'il n'a point d'or...

BELTON, *à Mylford.*

O ciel! oseriez-vous penser!...

MYLFORD.

Par un vain désaveu craignez de m'offenser.
Vous connoissez mon cœur, mes sentiments, mon zéle:
Je sais l'heureux devoir d'une amitié fidèle;

Tout mon bien est à vous.

BELTON, *bas, à Betti.*

A quoi me réduis-tu!

BETTI, *à Belton.*

Mais il t'offre son or; que ne le reçois-tu?
(*à Mylford.*)
Nous ne prendrons pas tout.

BELTON, *à Mylford.*

Souffrez que je l'instruise.
(*à Betti.*)
Il se fait tort pour moi: son cœur le lui déguise.
Il m'offre tout son bien: je dois le refuser,
Ou de son amitié ce seroit abuser.
Cette offre où quelquefois un ami se résigne,
Quand on l'ose accepter, on en devient indigne.

BETTI.

Quoi! l'on rejette ici les dons de l'amitié?

BELTON.

Souvent qui les reçoit excite la pitié.

BETTI.

Je ne vous entends point. Si chez vous la parole
Ne présente aucun sens, c'est donc un bruit frivole?
Des cris dans nos forêts parloient plus clairement
Que ce langage vain que votre cœur dément.
Quoi! tu veux que les dons puissent être une tache?
Que sur qui les reçoit quelque opprobre s'attache?
Que la main d'un ami?... Non, tu t'es abusé;
J'en suis sûre. Jamais je ne t'ai méprisé.

MYLFORD.

Belton, vous entendez la voix de la nature.

Elle me venge, ami; vous m'aviez fait injure.
(*à Betti.*)
Je voudrois lui parler, Betti; retire-toi.

BETTI.

Pourquoi donc? Ne peux-tu lui parler devant moi?
Est-ce quelque secret que l'on doive me taire?
(*à Belton, qu'elle regarde tendrement.*)
Quand je t'en confiois, éloignois-je mon père?
(*Belton lui fait un signe de tête.*)
Tu le veux?... Allons donc.
(*Betti en sortant soupire, et regarde plusieurs fois Belton.*)

SCÈNE VI.

BELTON, MYLFORD.

MYLFORD.

Enfin tout est conclu.
Je suis sûr d'Arabelle, et son cœur m'est connu.
Sa réponse pour vous est des plus favorables.
« Ces nœuds, a-t-elle dit, me semblent desirables.
« Mon cœur depuis six ans à Belton fut promis;
« Mes yeux ont vu Belton, et ce cœur s'est soumis.
« Je déplorois sa mort, le ciel nous le renvoie;
« Mon père a commandé, j'obéis avec joie. »
Mais de cet air chagrin que dois-je enfin penser?
L'amitié doit savoir...

BELTON.

Ah! c'est trop l'offenser.

Connoissez mon état. La jeune infortunée,
Compagne de mes maux, en ces lieux amenée...
L'homme est fait pour aimer. J'ai possédé son cœur :
Dans un climat barbare elle a fait mon bonheur.
Non, je ne puis trahir sa tendresse fidèle.
Elle a tout fait pour moi.

MYLFORD.

Vous ferez tout pour elle.
Il m'est doux de trouver mon ami généreux;
Mais mon premier desir est de vous voir heureux.
De l'hymen d'Arabelle observez l'avantage;
Observez que déja vous touchez à cet âge
Où pour un état sûr votre choix arrêté
Doit vous donner un rang dans la société.
Pour vous par cet hymen la fortune est fixée,
Et de tous vos malheurs la trace est effacée.

BELTON.

Je le sens : vos raisons pénètrent mon esprit.
Sans peine il les admet; mais mon cœur les détruit.
Qui, moi? trahir Betti! la rendre malheureuse!
Je n'en puis soutenir l'image douloureuse.
Hélas! si vous saviez tout ce que je lui dois!
Mais qui peut le savoir?... C'est elle; je la vois.
Le remords à ses yeux m'agite et me dévore.

SCÈNE VII.

BETTI, BELTON, MYLFORD.

BETTI, *à Belton.*

As-tu quelque secret à me cacher encore?
Hélas! oui... Loin de moi tu détournes les yeux.
Ah! je veux t'arracher ce secret odieux.
Mais qui vient nous troubler?

MYLFORD, *à Belton.*

C'est mon oncle lui-même.

BETTI.

Quel pays! On n'y peut jouir de ce qu'on aime.

MYLFORD.

Adieu : décidez-vous; vous n'avez qu'un instant.
Songez à votre état, au prix qui vous attend,
A cinq ans de malheurs, à vous, à votre père,
Et prenez un parti que je crois nécessaire.

BETTI, *à Belton, en lui montrant Mowbrai.*

Ne faut-il pas sortir encor pour celui-là?
Moi, j'aime ce vieillard; je reste.

SCÈNE VIII.

BETTI, BELTON, MOWBRAI.

MOWBRAI.

Te voila!
Je te cherchois. J'apporte une heureuse nouvelle.
J'ai pour toi la promesse et l'aveu d'Arabelle.

Le contrat est tout prêt.

BELTON.

Une telle faveur...
Autant qu'il est en vous... peut faire mon bonheur.

BETTI, *à Mowbrai, avec ingénuité.*

Bien obligé...

MOWBRAI.

Betti, tu serviras ma fille,
Et je te veux toujours garder dans ma famille.

BETTI.

Oh! pour moi je ne veux servir que mon ami.

MOWBRAI, *à Belton.*

Combien tu dois l'aimer! je me sens attendri.
En formant ces doux nœuds, l'amitié paternelle
Croit assurer aussi le bonheur d'Arabelle;
Et par l'égalité cet hymen assorti
A ma fille...

BETTI.

Belton, que parle-t-il ici
De sa fille, et qu'importe?...

MOWBRAI, *à Belton.*

Eh! daigne lui répondre.

BELTON, *à part.*

Dieu! quel affreux moment! que je me sens confondre!

MOWBRAI.

Son amitié mérite un meilleur traitement;
Et tu dois avec elle en user autrement.
Eh! quand elle sauroit qu'un prochain hyménée
De ma fille à ton sort joindra la destinée,
Elle prend part assez...

BETTI.

Bon vieillard, que dis-tu?

MOWBRAI, *à Belton.*

Mais d'où vient donc cet air inquiet, éperdu?
(*à Betti.*)
Dès aujourd'hui ma fille...

BELTON, *à part.*

Il va lui percer l'ame.

MOWBRAI.

Par des nœuds éternels va devenir sa femme.

BETTI, *à Belton.*

Sa femme! votre fille?... Est-il bien vrai, cruel?
Aurois-tu bien formé ce projet criminel?
Quoi! tu pourrois trahir l'amante la plus tendre?
O malheur! ô forfait que je ne puis comprendre!...
Mais je ne te crains plus : tu m'as dit mille fois
Qu'ici contre le crime on a recours aux lois;
J'ose les implorer : tu m'y forces, perfide.
Respectable vieillard, sois mon juge et mon guide;
Que ta voix avec moi les implore aujourd'hui.

MOWBRAI.

(*à part.*) (*à Betti.*)
Qu'allois-je faire? O ciel!... Je serai ton appui.
Mais, mon enfant, ces lois que ton amour réclame,
En vain...

BETTI.

Quoi! par vos lois il peut trahir ma flamme?
Il pourroit oublier... Dieu! quels affreux climats!
Dans quels pays, ô ciel, as-tu conduit mes pas?
Arrache-moi des lieux, témoins de mon injure,

Qui d'un amant chéri font un amant parjure;
Exécrable séjour, asile du malheur,
Où l'on a des besoins autres que ceux du cœur,
Où les bienfaits trahis, où l'amour qu'on outrage...
De la fidélité quel est ici le gage?...
Quel appui...

MOWBRAI.

Des témoins, sûrs garants de l'honneur...

BETTI, *vivement.*

Oh! j'en ai...

MOWBRAI.

Quels sont-ils?

BETTI.

Moi, le ciel, et son cœur.

MOWBRAI.

Si par une promesse auguste et solennelle...

BETTI.

Il m'a promis cent fois l'amour le plus fidèle.

MOWBRAI.

A-t-il par un écrit?...

BETTI.

O ciel! qu'ai-je entendu?
Quoi! tu peux demander un écrit? l'oses-tu?
Un écrit! oui, j'en ai... Les horreurs du naufrage,
Mes soins dans un climat que tu nommas sauvage,
Les dangers que pour toi j'ai mille fois courus;
Voilà mes titres. Viens, puisqu'ils sont méconnus,
Dans le fond des forêts, barbare; viens les lire.
Par-tout à chaque pas l'amour sut les écrire,
Au sommet des rochers, dans nos antres déserts,

Sur le bord du rivage et sur le sein des mers.
Il me doit tout. C'est peu d'avoir sauvé ta vie,
Qu'un tigre ou que la faim t'auroit cent fois ravie;
Mes travaux, mes périls t'ont sauvé chaque jour.
Entre mon père et lui partageant mon amour...
Mon père!... Ah! je l'entends, à son heure dernière,
Au moment où nos mains lui fermoient la paupière;
Nous dire : Mes enfants, aimez-vous à jamais.
Je t'entends lui répondre: Oui, je te le promets.
(*se tournant vers le quakre.*)
Tu t'attendris...

BELTON, *à part.*

O ciel! quel homme impitoyable
Pourroit...

MOWBRAI.

De la trahir serois-tu bien capable?

BETTI, *à Belton.*

Que ne me laissois-tu dans le fond des forêts,
J'y pourrois sans témoins gémir de tes forfaits.
Dans mon obscur réduit, dans ma grotte profonde,
Savois-je s'il étoit des malheureux au monde?
Ah! combien je le sens, quand tu ne m'aimes plus!
Eh bien! puisqu'à jamais nos liens sont rompus...
Tire-moi de ces lieux. Qu'au moins dans ma misère
Mes pleurs puissent couler sur le tombeau d'un père.
Toi, cruel, vis ici parmi des malheureux;
Ils te ressemblent tous, s'ils te souffrent chez eux.

BELTON, *se tournant tendrement.*

Betti!...

BETTI.

Tu m'as donné ce nom que je déteste,
Ce nom qui me rappelle un souvenir funeste :
Ce nom qui fait, hélas, mon malheur aujourd'hui !
Jadis il me fut cher; il me venoit de lui.
A ce nom, qu'il aimoit, autrefois sa tendresse
Daignoit joindre le sien, les prononçoit sans cesse,
Se faisoit un bonheur de les unir tous deux.
Prononcés par ma bouche, ils rallumoient ses feux :
Son affreux changement pour jamais les sépare.

MOWBRAI.

(*à part.*) (*à Belton.*)
Mon cœur est oppressé!... Quoi, tu pourrois, barbare...

BELTON.

Je le suis en effet pour avoir résisté
A cet amour si tendre et trop peu mérité.
(*à Betti.*)
Ah ! crois-en les serments de mon ame attendrie !
L'indigence et les maux où j'exposois ta vie
Seuls à t'abandonner pouvoient forcer mon cœur;
Même en te trahissant, je voulois ton bonheur.
Dût cent fois dans tes bras la misère et l'outrage
M'accabler, m'écraser, je bénis mon partage!
Je brave ces besoins qui pouvoient m'alarmer;
Je n'en connois plus qu'un, c'est celui de t'aimer.
Je te perdois! ô ciel! que j'allois être à plaindre!
(*Il se jette à ses pieds.*)
Voudras-tu pardonner...

BETTI.

Ah! tu n'as rien à craindre,

Cruel ! tu le sais trop : ce cœur qui t'est connu
Peut-il...

BELTON.

Chère Betti, quel cœur j'aurois perdu !
(Ils s'embrassent.)

MOWBRAI.

O spectacle touchant ! tendresse aimable et pure !
L'amour porte en mon sein le cri de la nature.
Livrez-vous sans réserve à des transports si doux ;
Je les sens, et mon cœur les partage avec vous.
(à Belton.) *(à Betti.)*
Tu fus vil un instant... Et toi, que tu m'es chère !
(Il va vers la coulisse.)
John, John.

SCÈNE IX.

BETTI, MOWBRAI, BELTON, JOHN.

MOWBRAI.

Écoute.

JOHN.

Quoi ?

MOWBRAI.

Fais venir le notaire.
(John sort.)
Belton, rends grace au ciel de t'avoir réservé
Ce cœur si généreux, par toi-même éprouvé ;
Et que ton ame un jour puisse égaler la sienne.

BETTI.

Égale, cher Belton, ta tendresse à la mienne.

Existant dans ton cœur, riche de ton amour,
Le mien peut être heureux, même dans ce séjour.
(*à Mowbrai.*)
Cesse de l'accabler par un cruel reproche :
Il m'aime...

MOWBRAI.

Quelqu'un vient : c'est le notaire.

SCÈNE X.

BETTI, BELTON, MOWBRAI, LE NOTAIRE.

MOWBRAI.

Approche.

LE NOTAIRE.

Serviteur.

MOWBRAI.

Assieds-toi... C'est pour ces deux époux.

BETTI, *à Belton.*

Quel est cet homme-là ?...

BELTON.

Cet homme vient pour nous.

LE NOTAIRE, *à Mowbrai.*

Tu te trompes, je crois : je ne viens pas pour elle :
Et j'ai sur ce contrat mis le nom d'Arabelle.

MOWBRAI.

Efface-moi ce nom ; mets celui de Betti.

LE NOTAIRE.

Betti !

MOWBRAI.

Vite, dépêche...

LE NOTAIRE.

Allons ; soit... J'ai fini.

BELTON.

Signons.

LE NOTAIRE.

C'est bien dit ; mais, avant la signature,
Il faudroit mettre au moins la dot de la future.

MOWBRAI.

Allons, mets : ses vertus.

LE NOTAIRE *laisse tomber sa plume.*

Bon ! tu railles, je croi.

MOWBRAI.

Ses vertus.

LE NOTAIRE.

Allons donc ; tu te moques de moi.
Qui jamais auroit vu ?...

MOWBRAI, *avec impatience.*

Mets ses vertus, te dis-je.

LE NOTAIRE.

Tout de bon ? Par ma foi, ceci tient du prodige !
N'ajoute-t-on plus rien ?

MOWBRAI.

Est-il rien au-dessus ?
Ajoute, si tu veux, cinquante mille écus.

LE NOTAIRE.

Cinquante mille écus, si tu veux ! L'accessoire
Vaut bien le principal, autant que je puis croire.

BELTON, *à Betti.*

Il nous comble de biens ! ah ! courons dans ses bras...

BETTI.

Ah ! sur-tout, bon vieillard, ne nous méprise pas.

MOWBRAI.

Que dit-elle?...

BETTI.

Ah ! je sais que chez vous on méprise
Quiconque, en recevant des dons...

MOWBRAI.

Autre sottise !
Où prend-elle cela ? Seroit-ce toi, Belton,
Qui peux la prévenir de cette illusion ?
De rougir des bienfaits ton ame a la foiblesse ?
Puisque avec le malheur tu confonds la bassesse,
Je dois te rassurer. Je ne te donne rien :
La somme est à ton père, et je te rends ton bien.

LE NOTAIRE, *à Belton.*

Signez.

(*Belton signe.*)

LE NOTAIRE, *à Betti.*

A vous...

BETTI.

Qui ? moi ! Je ne sais point écrire.

BELTON.

Donnez-moi votre main, l'amour va la conduire.

BETTI.

Et le cœur et la main, Belton, tout est à toi.

BELTON.

Votre cœur, en aimant, ne le cède qu'à moi.

BETTI.

Eh bien ! c'est donc fini ? Que cela veut-il dire ?

BELTON.

Qu'au bonheur de tous deux vous venez de souscrire;
Vous m'assurez l'objet qui m'avoit su charmer.

BETTI.

Quoi! sans cet homme noir je n'aurois pu t'aimer?
(*au notaire.*)
Donne-moi cet écrit.

LE NOTAIRE.

Il n'est pas nécessaire:
Cet écrit doit toujours rester chez le notaire.
D'ailleurs que feriez-vous de...

BETTI.

Ce que j'en ferois!
S'il cessoit de m'aimer, je le lui montrerois.

LE NOTAIRE.

Peste! le beau secret qu'a trouvé là madame!

BELTON.

En doutant de mes feux vous affligez mon ame.

MOWBRAI.

Par les nœuds les plus saints je viens de vous unir.
Ton père l'auroit fait; j'ai dû le prévenir.
(*en montrant Betti.*)
Il approuvera tout: et voilà notre excuse.
Instruisons mon ami, que sa douleur abuse.
Lui-même en t'embrassant voudra tout oublier:
Consoler ses vieux jours, c'est te justifier.

FIN DE LA JEUNE INDIENNE.

LE MARCHAND DE SMYRNE,

COMÉDIE EN UN ACTE,

PAR CHAMPFORT,

Représentée, pour la première fois, le 26 janvier 1770.

PERSONNAGES.

HASSAN, Turc, habitant de Smyrne.
ZAIDE, femme de Hassan.
DORNAL, Marseillais.
AMÉLIE, promise à Dornal.
KALED, marchand d'esclaves.
NÉBI, Turc.
FATMÉ, esclave de Zaïde.
ANDRÉ, domestique de Dornal.
UN ESPAGNOL.
UN ITALIEN.
UN VIEILLARD turc, esclave.

La scène est à Smyrne, dans un jardin commun à Hassan et à Kaled, dont les deux maisons sont en regard sur le bord de la mer.

LE MARCHAND
DE SMYRNE,
COMÉDIE.

SCÈNE I.

HASSAN.

On dit que le mal passé n'est que songe; c'est bien mieux, il sert à faire sentir le bonheur présent. Il y a deux ans que j'étois esclave chez les chrétiens à Marseille, et il y a un an aujourd'hui, jour pour jour, que j'ai épousé la plus jolie fille de Smyrne. Cela fait une différence. Quoique bon musulman, je n'ai qu'une femme. Mes voisins en ont deux, quatre, cinq, six, et pourquoi faire?... La loi le permet... heureusement elle ne l'ordonne pas. Les Français ont raison de n'en avoir qu'une: je ne sais s'ils l'aiment; j'aime beaucoup la mienne, moi. Mais elle tarde bien à venir prendre le frais. Je ne la gêne pas. Il ne faut pas gêner les femmes. On m'a dit en France que cela portoit malheur... La voici.

SCÈNE II.

HASSAN, ZAIDE.

HASSAN.

Vous êtes descendue bien tard, ma chère Zaïde.

ZAÏDE.

Je me suis amusée à voir du haut de mon pavillon les vaisseaux rentrer dans le port. J'ai cru remarquer plus de tumulte qu'à l'ordinaire. Seroit-ce que nos corsaires auroient fait quelque prise?

HASSAN.

Il y a long-temps qu'ils n'en ont fait, et en vérité je n'en suis pas fâché. Depuis qu'un chrétien m'a délivré d'esclavage, et m'a rendu à ma chère Zaïde, il m'est impossible de les haïr.

ZAÏDE.

Et pourquoi les haïr? parcequ'ils ne connoissent pas notre saint prophète? Ne sont-ils pas assez à plaindre? D'ailleurs je les aime, moi; il faut que ce soient de bonnes gens, ils n'ont qu'une femme: je trouve cela très bien.

HASSAN, *souriant.*

Oui, mais en récompense...

ZAÏDE.

Quoi?

HASSAN.

Rien. (*à part.*) Pourquoi lui dire cela? C'est détruire une idée agréable. (*tout haut.*) J'ai fait vœu d'en délivrer un tous les ans. Si nos gens avoient fait quelques esclaves aujourd'hui, qui est précisément l'anniversaire de mon mariage, je croirois que le ciel bénit ma reconnoissance.

ZAÏDE.

Que j'aime votre libérateur sans le connoître! Je ne le verrai jamais... Je ne le souhaite pas, au moins.

HASSAN.

Son image est à jamais gravée dans mon cœur. Quelle ame!... Si vous aviez vu... On rachetoit quelques uns de nos compagnons; j'étois couché à terre; je songeois à vous, et je soupirois: un chrétien s'avance, et me demande la cause de mes larmes. J'ai été arraché, lui dis-je, à une maîtresse que j'adore. J'étois près de l'épouser, et je mourrai loin d'elle, faute de deux cents sequins. A peine eus-je dit ces mots, des pleurs roulèrent dans ses yeux. Tu es séparé de ce que tu aimes, dit-il; tiens, mon ami, voilà deux cents sequins, retourne chez toi, sois heureux, et ne hais pas les chrétiens. Je me lève avec transport, je re-

tombe à ses pieds, je les embrasse; je prononce votre nom avec des sanglots; je lui demande le sien pour lui faire remettre son argent à mon retour. Mon ami, me dit-il en me prenant la main, j'ignorois que tu pusses me le rendre. J'ai cru faire une action honnête ; permets qu'elle ne dégénère pas en simple prêt, en échange d'argent. Tu ignoreras mon nom. Je restai confondu, et il m'accompagna jusqu'à la chaloupe, où nous nous séparâmes les larmes aux yeux.

ZAÏDE.

Puisse le ciel le bénir à jamais! Il sera heureux sans doute, avec une ame si sensible.

HASSAN.

Il étoit près d'épouser une jeune personne qu'il devoit aller chercher à Malte.

ZAÏDE.

Comme elle doit l'aimer!

SCÈNE III.

HASSAN, ZAIDE, FATMÉ.

ZAÏDE.

Fatmé, que viens-tu donc nous annoncer? tu parois hors d'haleine.

FATMÉ.

Il vient d'arriver des esclaves chrétiens. Cet

Arménien, dont vous êtes fâché d'être le voisin, et que vous méprisez tant, parcequ'il vend des hommes, en a acheté une douzaine, et en a déja vendu plusieurs.

HASSAN.

Voici donc le jour où je vais remplir mon vœu. J'aurai le plaisir d'être libérateur à mon tour.

ZAÏDE.

Mon cher Hassan, sera-ce une femme que vous délivrerez?

HASSAN, *souriant.*

Pourquoi? Cela vous inquiète; vous craignez que l'exemple...

ZAÏDE.

Non : je suis sans alarmes. J'espère que vous ne me donnerez jamais un si cruel chagrin. Vous ne m'entendez pas. Sera-ce un homme?

HASSAN.

Sans doute.

ZAÏDE.

Pourquoi pas une femme?

HASSAN.

C'est un homme qui m'a délivré.

ZAÏDE.

C'est une femme que vous aimez.

HASSAN.

Oui... Mais, Zaïde, un peu de conscience. Un pauvre homme en esclavage est bien malheureux; au lieu qu'une femme, à Smyrne, à Constantinople, à Tunis, à Alger, n'est jamais à plaindre. La beauté est toujours dans sa patrie. Allons, ce sera un homme, si vous voulez bien.

ZAÏDE.

Soit, puisqu'il le faut.

HASSAN.

Adieu. Je me hâte d'aller chercher ma bourse; il ne faut pas qu'un bon musulman paroisse devant un Arménien sans argent comptant, et surtout devant un avare comme celui-là.

SCÈNE IV.

ZAIDE, FATMÉ.

ZAÏDE.

Mon mari a quelque dessein, ma chère Fatmé; il me prépare une fête, je fais semblant de ne pas m'en apercevoir, comme cela se pratique. Je veux le surprendre aussi, moi. J'entends du bruit; c'est sûrement Kaled avec ses esclaves: je ne veux pas voir ces malheureux, cela m'attendriroit trop. Suis-moi, et exécute fidèlement mes ordres.

SCÈNE V.

KALED; DORNAL, AMÉLIE, ANDRÉ, UN ESPAGNOL, UN ITALIEN, *enchaînés.*

KALED.

Jamais on ne s'est si fort pressé d'acheter ma marchandise. On voit bien qu'il y a long-temps qu'on n'avoit fait d'esclaves. Il falloit qu'on fût en paix; cela étoit bien malheureux.

DORNAL.

O désespoir! la veille d'un mariage, ma chère Amélie!

KALED, *regardant autour de lui.*

Qu'est-ce que c'est? On dit qu'il y a des pays où l'on ne connoît point l'esclavage... Mauvais pays. Aurois-je fait fortune là? J'ai déja fait de bonnes affaires aujourd'hui, je me suis débarrassé de ce vieil esclave qui tiroit de ses poches de vieilles médailles de cuivre, toutes rouillées, qu'il regardoit attentivement. Ces gens-là sont d'une dure défaite : j'y ai déja été pris. Je ne suis pas fâché non plus d'être délivré de ce médecin français. Rentrons; avancez. Qui est-ce qui arrive? C'est Nébi. Il a l'air furieux : seroit-il mécontent de son emplette?

SCÈNE VI.

KALED, NÉBI; DORNAL, AMÉLIE, ANDRÉ, UN ESPAGNOL, UN ITALIEN, *enchaînés.*

NÉBI.

Kaled, je viens vous déclarer qu'il faut vous résoudre à reprendre votre esclave, à me rendre mon argent, ou à paroître devant le cadi.

KALED.

Pourquoi donc? De quel esclave parlez-vous? Est-ce de cet ouvrier, de ce marchand? Je consens à les reprendre.

NÉBI.

Il s'agit bien de cela. Vous faites l'ignorant: je parle de votre médecin français. Rendez-moi mon argent, ou venez chez le cadi.

KALED.

Comment? Qu'a-t-il donc fait?

NÉBI.

Ce qu'il a fait? J'ai dans mon sérail une jeune Espagnole, actuellement ma favorite: elle est incommodée; savez-vous ce qu'il lui a ordonné?

KALED.

Ma foi, non.

NÉBI.

L'air natal. Cela ne m'arrange-t-il pas bien moi?

KALED.

Eh! l'air natal... Quand je vais dans mon pays, je me porte bien.

NÉBI.

Quel médecin! Apparemment que ses malades ne guérissent qu'à cinq cents lieues de lui. L'ignorant! il a bien fait d'éviter ma colère: il s'est enfui dans mes jardins; mais mes esclaves le poursuivent et vont vous l'amener. Mon argent, mon argent.

KALED.

Votre argent? Oh! le marché est bon; il tiendra.

NÉBI.

Il tiendra? Non, par Mahomet! J'obtiendrai justice cette fois-ci. Vous vous êtes prévalu du besoin que j'avois d'un médecin. C'est bien malgré moi que j'ai eu recours à vous; mais je n'en serai plus dupe. Vous croyez que cela se passera comme l'année dernière, quand vous m'avez vendu ce savant.

KALED.

Quel savant?

NÉBI.

Oui, oui, ce savant qui ne savoit pas distinguer du maïs d'avec du blé, et qui m'a fait perdre six cents sequins pour avoir ensemencé ma terre suivant une nouvelle méthode de son pays.

KALED.

Eh bien! est-ce ma faute à moi? Pourquoi faites-vous ensemencer vos terres par des savants? Est-ce qu'ils y entendent rien? N'avez-vous pas des laboureurs? Il n'y a qu'à les bien nourrir et les faire travailler. Regardez-le donc avec ses savants.

NÉBI.

Et cet autre que vous m'avez vendu au poids de l'or, qui disoit toujours. De qui est-il fils, de qui est-il fils? Et quel est le père, et le grand-père, et le bisaïeul? Il appeloit cela, je crois, être généalogiste. Ne vouloit-il pas me faire descendre, moi, du grand visir Ibrahim?

KALED.

Voyez le grand malheur! Quel tort cela vous fait-il? Autant vaut descendre d'Ibrahim que d'un autre.

NÉBI.

Vraiment, je le sais bien; mais le prix...

KALED.

Eh bien! le prix : je vous l'ai vendu cher? Ap-

paremment qu'il m'avoit aussi coûté beaucoup. Il y a long-temps de cela. Je n'étois point alors au fait de mon commerce. Pouvois-je deviner que ceux qui me coûtent le plus sont les plus inutiles?

NÉBI.

Belle raison! Cela est-il vraisemblable? Est-il possible qu'il y ait un pays où l'on soit assez dupe? Excuse de fripon, excuse de fripon. Je ne m'étonne pas si on fait des fortunes.

KALED.

Excuse de fripon! des fortunes! Vraiment oui des fortunes! Ne croit-il pas que tout est profit? Et les mauvais marchés qui me ruinent? N'ont-ils pas cent métiers où l'on ne comprend rien? Et quand j'ai acheté ce baron allemand, dont je n'ai jamais pu me défaire, et qui est encore là-dedans à manger mon pain; et ce riche Anglais qui voyageoit pour son spleen, dont j'ai refusé cinq cents sequins, et qui s'est tué le lendemain à ma vue et m'a emporté mon argent: cela ne fait-il pas saigner le cœur? Et ce docteur, comme on l'appeloit, croyez-vous qu'on gagne là-dessus? Et à la dernière foire de Tunis, n'ai-je pas eu la bêtise d'acheter un procureur et trois abbés, que je n'ai pas seulement daigné exposer sur la place,

et qui sont encore chez moi avec le baron allemand?

NÉBI.

Maudit infidèle, tu crois m'en imposer par des clameurs! mais le cadi me fera justice.

KALED.

Je ne vous crains pas : le cadi est un homme juste, intelligent, qui soutient le commerce, qui sait très bien que celui des esclaves va tomber, parceque tous ces gens-là valent moins de jour en jour.

NÉBI.

Ah! çà, une fois, deux fois, voulez-vous reprendre votre médecin?

KALED.

Non, ma foi.

NÉBI.

Eh bien! nous allons voir.

KALED.

A la bonne heure.

SCÈNE VII.

KALED, LES ESCLAVES.

KALED, *aux esclaves.*

Eh bien! vous autres, vous voyez combien on a de peine à vous vendre. Quel diable d'homme!

il m'a mis hors de moi. Il n'y a pas d'apparence qu'il me vienne d'acheteurs aujourd'hui; rentrons. Qui est-ce que j'entends? Est-ce un chaland?

SCÈNE VIII.

KALED, LES ESCLAVES; UN VIEILLARD TURC.

KALED.

Bon! ce n'est rien. C'est un esclave d'ici près.

LE VIEILLARD.

Bonjour, voisin : est-ce là votre reste?

KALED.

Ne m'arrête pas, tu ne m'achèteras rien.

LE VIEILLARD.

Je n'achèterai rien? Oh! vous allez voir.

KALED.

Que veut-il dire?

DORNAL, *à part.*

Je tremble.

LE VIEILLARD.

Avez-vous bien des femmes? C'est une femme que je veux.

KALED.

Quel gaillard à son âge!

LE VIEILLARD.

Eh! il n'y en a qu'une.

KALED.

Encore n'est-elle pas pour toi.

LE VIEILLARD.

Pourquoi donc cela?

KALED.

Je l'ai refusée à de plus riches.

LE VIEILLARD.

Vous me la vendrez.

KALED.

Oui, oui!

DORNAL.

Seroit-il possible! Quoi! ce misérable...

LE VIEILLARD.

Combien vaut-elle?

KALED.

Quatre cents sequins.

LE VIEILLARD.

Quatre cents sequins? c'est bien cher.

KALED.

Oh! dame, c'est une Française; cela se vend bien, tout le monde m'en demande.

LE VIEILLARD.

Voyons-la.

KALED.

Oh! elle est bien.

LE VIEILLARD.

Elle baisse les yeux: Elle pleure. Elle me touche : c'est pourtant une chrétienne ; cela est singulier. Trois cent cinquante.

KALED.

Pas un de moins.

LE VIEILLARD.

Les voilà.

KALED.

Emmenez.

DORNAL.

Arrêtez... O ma chère Amélie !... Arrêtez.

KALED.

Ne vas-tu pas m'empêcher de vendre? Vraiment je n'aurai pas assez de peine à me défaire de toi? Vous autres Français, les maris de ce pays-ci ne vous achètent point. Vous êtes toujours à rôder autour des sérails, à risquer le tout pour le tout.

DORNAL.

Vieillard, vous ne paroissez pas tout-à-fait insensible, laissez-vous toucher. Peut-être avez-vous une femme, des enfants?

LE VIEILLARD.

Moi? non.

DORNAL.

Par tout ce que vous avez de plus cher, ne nous séparez pas : c'est ma femme.

LE VIEILLARD.

Sa femme? Cela est fort différent. Mais vraiment, Kaled, si c'est sa femme, vous me surfaites.

DORNAL.

Pour toute grace, achetez-moi du moins avec elle.

LE VIEILLARD.

Hélas! mon ami, je le voudrois bien; mais je n'ai besoin que d'une femme.

DORNAL.

Je vous servirai fidèlement.

LE VIEILLARD.

Tu me serviras? Je suis esclave.

KALED.

Est-ce que tu les écoutes?

ANDRÉ.

Mes pauvres maîtres!

AMÉLIE.

O mon ami, quel sort!

DORNAL.

Ne l'achetez pas. Quelque homme riche nous achètera peut-être ensemble.

LE VIEILLARD.

C'est bien ce qui pourroit t'arriver de pis. Il t'en feroit le gardien.

DORNAL, *à Kaled.*

Ne pouvez-vous différer de quelques jours?

KALED.

Différer? On voit bien que tu n'entends rien au commerce. Est-ce que je puis? Je trouve mon profit, je le prends.

DORNAL.

O ciel! se peut-il?... Mais que dirois-je pour attendrir un pareil homme? Quel métier! quelles ames!.trafiquer de ses semblables!

KALED.

Que veut-il donc dire? Ne vendez-vous pas des nègres? Eh bien! moi, je vous vends... N'est-ce pas la même chose? il n'y a jamais que la différence du blanc au noir.

LE VIEILLARD.

En vérité, je n'ai pas le courage...

KALED.

Allons, toi, ne vas-tu pas pleurer aussi? Je garde ton argent, emmène ta marchandise, si tu veux. Il se fait tard.

AMÉLIE.

Adieu, mon cher Dornal!

DORNAL.

Chère Amélie!

AMÉLIE.

Je n'y survivrai pas.

KALED.

Cela ne me regarde plus.

DORNAL.

J'en mourrai.

KALED.

Tout doucement, toi, je t'en prie; ce n'est pas là mon compte. Ne vas-tu pas faire comme l'Anglais? (*Il repousse Dornal.*)

DORNAL.

Ah Dieu! faut-il que je sois enchaîné...

ANDRÉ.

O ma chère maîtresse!

SCÈNE IX.

KALED, DORNAL, ANDRÉ, L'ESPAGNOL, L'ITALIEN.

KALED.

M'en voilà quitte pourtant. Je suis bien heureux d'avoir un cœur dur, j'aurois succombé. Ma foi! sans son argent comptant, il ne l'auroit jamais emmènée, tant je me sentois ému. Diable, si je m'étois attendri, j'aurois perdu quatre cents sequins. Un, deux... il n'y en a plus que quatre. Oh! je m'en déferai bien, je m'en déferai bien.

SCÈNE X.

KALED, DORNAL, ANDRÉ, L'ESPAGNOL, L'ITALIEN, HASSAN.

HASSAN, *à Kaled.*

Eh bien! voisin, comment va le commerce?

KALED.

Fort mal, le temps est dur. (*à part.*) Il faut toujours se plaindre.

HASSAN.

Voilà donc ces pauvres malheureux? Je ne puis les délivrer tous. J'en suis bien fâché. Tâchons au moins de bien placer notre bonne action. C'est un devoir que cela, c'est un devoir. (*à l'Espagnol.*) De quel pays es-tu, toi? parle. Tu as l'air bien haut... Parle donc...

L'ESPAGNOL.

Je suis gentilhomme espagnol.

HASSAN.

Espagnols! braves gens; un peu fiers, à ce qu'on m'a dit en France... Ton état?

L'ESPAGNOL.

Je vous l'ai déja dit: gentilhomme.

HASSAN.

Gentilhomme, je ne sais pas ce que c'est. Que fais-tu?

L'ESPAGNOL.

Rien.

HASSAN.

Tant pis pour toi, mon ami; tu vas bien t'ennuyer. (*à Kaled.*) Vous n'avez pas fait là une trop bonne emplette.

KALED.

Ne voilà-t-il pas que je suis encore attrapé? Gentilhomme! c'est sans doute comme qui diroit baron allemand. C'est ta faute aussi : pourquoi vas-tu dire que tu es gentilhomme? Je ne pourrai jamais me défaire de toi.

HASSAN, *à l'Italien.*

Et toi, qui es-tu avec ta jaquette noire? Ton pays?

L'ITALIEN.

Je suis de Padoue.

HASSAN.

Padoue? Je ne connois pas ce pays-là... Ton métier?

L'ITALIEN.

Homme de loi..

HASSAN.

Fort bien : mais quelle est ta fonction particulière?

L'ITALIEN.

De me mêler des affaires d'autrui pour de l'ar-

gent, de faire souvent réussir les plus désespérées, ou du moins de les faire durer dix ans, quinze ans, vingt ans.

HASSAN.

Bon métier! Et dis-moi, rends-tu ce beau service-là à ceux qui ont tort, à ceux qui ont raison, indifféremment?

L'ITALIEN.

Sans doute : la justice est pour tout le monde.

HASSAN.

Et on souffre cela à Padoue?

L'ITALIEN.

Assurément.

HASSAN, *riant.*

Le drôle de pays que Padoue! Il se passera bien de toi, je m'imagine. (*à André.*) Et toi, qui es-tu?

ANDRÉ.

Moins que rien. Je suis un pauvre homme.

HASSAN.

Tu es pauvre? Tu ne fais donc rien?

ANDRÉ.

Hélas! je suis fils d'un paysan, je l'ai été moi-même.

KALED.

Bon! c'est sur ceux-là que je me sauve.

ANDRÉ.

Je me suis ensuite attaché au service d'un bon maître, mais qui est plus malheureux que moi.

HASSAN.

Cela se peut bien. Il ne sait peut-être pas labourer la terre. Mais c'est l'habit français que tu as là ?

ANDRÉ.

Je le suis aussi.

HASSAN.

Tu es Français ? Bonnes gens que les Français : ils ne haïssent personne. Tu es Français, mon ami ? il suffit, c'est toi qu'il faut que je délivre.

ANDRÉ.

Généreux musulman, si c'est un Français que vous voulez délivrer, choisissez quelque autre que moi. Je n'ai ni père ni mère, ni femme ni enfants. J'ai l'habitude du malheur ; ce n'est pas moi qui suis le plus à plaindre. Délivrez mon pauvre maître.

HASSAN.

Ton maître ? Qu'est-ce que j'entends ! quelle générosité ! Quoi !... Ces Français..... Mais est-ce qu'ils sont tous comme cela ?... Et où est-il, ton maître ?

ANDRÉ, *lui montrant Dornal.*

Le voilà, il est abymé dans sa douleur.

HASSAN.

Qu'il parle donc! Il se cache, il détourne la vue, il garde le silence. (*Hassan avance, le considère malgré lui.*) Que vois-je! Est-il possible? Je ne me trompe pas; c'est lui, c'est lui-même; c'est mon libérateur. (*Il l'embrasse avec transport.*)

DORNAL.

O bonheur! ô rencontre imprévue!

KALED.

Comme ils s'embrassent! Il l'aime, bon! il le paiera.

HASSAN.

Je n'en reviens point. Mon ami! mon bienfaiteur!

KALED.

Peste! un ami, un bienfaiteur? Cela doit bien se vendre, cela doit bien se vendre.

HASSAN.

Mais, dites-moi donc, comment se fait-il?.. par quel bonheur?... Qu'est-ce que je dis? La tête me tourne. Quoi! c'est envers vous-même que je puis m'acquitter? J'ai fait vœu de délivrer tous les ans un esclave chrétien. Je venois pour remplir mon vœu, et c'est vous....

DORNAL.

O mon ami! connoissez tout mon malheur.

HASSAN.

Du malheur? il n'y en a plus pour vous. (*se tournant du côté de Kaled.*) Kaled, combien vous dois-je pour l'emmener?

KALED.

Cinq cents sequins.

HASSAN.

Cinq cents sequins!... Kaled, je ne marchande point mon ami, tenez.

DORNAL.

Quelle générosité!

HASSAN, *à Kaled.*

Je vous dois ma fortune, car vous pouviez me la demander.

KALED.

Que je suis une grande bête! bonne leçon.

HASSAN.

Laissez-nous seulement, je vous prie, que je jouisse des embrassements de mon bienfaiteur.

KALED.

Oh! cela est juste, cela est juste; il est bien à vous. Allons, vous autres, suivez-moi.

ANDRÉ, *à Dornal.*

Adieu, mon cher maître.

DORNAL.

Que dis-tu? peux-tu penser... (*à Hassan.*) Mon cher ami, ce pauvre malheureux, vous avez vu s'il m'est attaché, s'il est fidèle, s'il a un cœur sensible?

HASSAN.

Sans doute, sans doute, il faut le racheter.

KALED.

Quel homme! comme il prodigue l'or! Si je profitois de cette occasion pour faire délivrer mon baron allemand!.... Mais il ne voudra pas.

HASSAN.

Tenez, Kaled.

KALED, *regardant les sequins.*

En vérité, voisin, cela ne suffit pas.

HASSAN.

Comment! cent sequins ne suffisent pas! Un domestique....

KALED.

Eh! mais... un domestique... Après tout, c'est un homme comme un autre.

HASSAN.

Bon! voilà de la morale à présent.

KALED.

Eh puis! un valet fidèle, qui a un cœur sensible, qui travaille, qui laboure la terre, qui n'est pas gentilhomme.... En conscience.

HASSAN, *donnant quelques sequins.*

Allons, laissez-nous. Qu'attendez-vous? qu'est-ce que vous voulez?

KALED.

Voisin, c'est que j'ai chez moi un pauvre malheureux, un brave homme, qui est au pain et à l'eau depuis trois ans, cela fend le cœur; cela s'appelle un baron allemand : vous qui êtes si bon, vous devriez bien....

HASSAN.

Je ne puis pas délivrer tout le monde.

KALED.

A moitié perte.

HASSAN.

Cela est impossible.

KALED.

Quand je disois que cet homme-là me resteroit! Oh! si jamais on m'y rattrape.... Allons, homme de loi, gentilhomme, rentrez là-dedans; allez vous coucher, il faut que je soupe.

SCÈNE XI.

HASSAN, DORNAL.

HASSAN.

Mon cher ami, que je vous présente à ma femme. Savez-vous que je suis marié? C'est à vous

que je le dois. Et vous, cette jeune personne que vous deviez aller chercher à Malte?

DORNAL.

Je l'ai perdue.

HASSAN.

Que dites-vous?

DORNAL.

Je l'emmenois à Marseille pour l'épouser; elle a été prise avec moi.

HASSAN.

Eh bien! est-ce l'Arménien qui l'a achetée?

DORNAL.

Oui.

HASSAN.

Courons donc vite.

DORNAL.

Il n'est plus temps; le barbare l'a vendue.

HASSAN.

A qui?

DORNAL.

Je l'ignore. Un esclave de quelque homme riche l'a arrachée de mes bras.

HASSAN.

Ah! malheureux! c'est peut-être pour quelque pacha. Est-elle belle?

DORNAL.

Si elle est belle!

SCÈNE XII.

HASSAN, DORNAL, ZAIDE.

ZAÏDE.

Mon ami, vous me laissez bien long-temps seule. Et votre esclave chrétien?

HASSAN.

Mon esclave? c'est mon ami, c'est mon libérateur que je vous présente. J'ai eu le bonheur de le délivrer à mon tour.

ZAÏDE.

Étranger, je vous dois le bonheur de ma vie.

SCÈNE XIII.

HASSAN, DORNAL, ZAIDE, FATMÉ.

FATMÉ.

Est-il temps? ferai-je entrer?

ZAÏDE.

Oui, tu peux....

SCÈNE XIV.

ZAIDE, HASSAN, DORNAL.

HASSAN.

Quel est ce mystère?

ZAÏDE.

Mon ami, vous m'avez tantôt soupçonnée de jalousie; je vais vous prouver ma confiance. Je me suis servie de vos bienfaits pour acheter une esclave chrétienne; je venois vous la présenter, afin qu'elle tînt sa liberté de vos mains.

SCÈNE XV.

HASSAN, ZAIDE, DORNAL, FATMÉ, UNE ESCLAVE CHRÉTIENNE, *vêtue en musulmane, avec un voile sur la tête.*

ZAÏDE.

La voici; voyez le spectacle le plus intéressant, la beauté dans la douleur.

HASSAN *s'approche et lève le voile.*

Qu'elle est touchante et belle!

DORNAL.

Amélie! ciel! (*Il vole dans ses bras.*)

AMÉLIE, *avec joie.*

Que vois-je ? Mon cher Dornal !

DORNAL.

Ma chère Amélie, vous êtes libre! je le suis aussi. Vous êtes auprès de votre bienfaitrice, de mon libérateur. (*Il saute au cou de Hassan, et veut ensuite embrasser Zaïde, qui recule avec modestie.*)

HASSAN, *à Dornal.*

Embrassez, embrassez ; il est honnête, ce transport là. (*à Zaïde, qui demeure confuse.*) Ma chère amie, c'est la coutume de France.

AMÉLIE, *à Zaïde.*

Madame, je vous dois tout. Que ne puis-je vous donner ma vie !

ZAÏDE.

C'est à moi de vous rendre grace. Vous ne me devez que votre liberté, et je dois à votre époux la liberté du mien.

AMÉLIE.

Quoi ! c'est lui....

HASSAN.

Oh ! cela est incroyable. A propos, vous n'êtes point mariés?

DORNAL.

Vraiment non ; nous ne le serons qu'à notre re-

tour. Une de ses tantes nous accompagnoit; elle est morte dans la traversée.

HASSAN.

Vite, vite, un cadi, un cadi... Ah! mais à propos, on ne peut pas; c'est cet habit qui me trompe.

DORNAL.

Ma chère petite musulmane, quand serons-nous en terre chrétienne? Ah! mon Dieu, nos pauvres compagnons d'infortune!

HASSAN.

Si j'étois assez riche... Mais, après tout, l'homme de loi, et cet autre, cela ne doit pas coûter cher, n'est-ce pas?

DORNAL.

Ah! mon Dieu, non : nous les aurons à bon marché.

FATMÉ.

Ah! c'est bien vrai. Je viens de rencontrer l'Arménien; tout ce qu'il demande, c'est de les vendre au prix coûtant.

DORNAL.

D'ailleurs, moi, je suis riche, et je prétends bien....

HASSAN.

Allons, délivrons-les. (*à Fatmé.*) Va les chercher, qu'ils partagent notre joie, qu'ils soient heu-

reux, et qu'ils nous pardonnent de porter un doliman, au lieu d'un justaucorps.

(*Fatmé amène l'Arménien, suivi des esclaves qui ont paru dans la pièce, et de ceux dont il y est parlé. Ils forment un ballet et témoignent leur reconnoissance à Zaïde, à Hassan, et à Dornal.*)

FIN DU MARCHAND DE SMYRNE.

MUSTAPHA
ET ZÉANGIR,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

PAR CHAMPFORT,

Représentée, pour la première fois, le 15 décembre 1777.

PERSONNAGES.

SOLIMAN, empereur des Turcs.
ROXELANE, épouse de Soliman.
MUSTAPHA, fils aîné de Soliman, mais d'une autre femme.
ZÉANGIR, fils de Soliman et de Roxelane.
AZÉMIRE, princesse de Perse.
OSMAN, grand visir.
ALI, chef des janissaires.
ACHMET, ancien gouverneur de Mustapha.
FÉLIME, confidente d'Azémire.
NESSIR.
GARDES.

La scène est dans le sérail de Constantinople, autrement Byzance.

MUSTAPHA ET ZÉANGIR,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

ROXELANE, OSMAN.

OSMAN.

Oui, madame, en secret le sultan vient d'entendre
Le récit des succès que je dois vous apprendre;
Les Hongrois sont vaincus, et Témesvar surpris,
Garant de ma victoire, en est encor le prix.
Mais tout prêt d'obtenir une gloire nouvelle,
Dans Byzance aujourd'hui quel ordre me rappelle?

ROXELANE.

Eh quoi! vous l'ignorez?... Oui, c'est moi seule, Osman,
Dont les soins ont hâté l'ordre de Soliman.
Visir, notre ennemi se livre à ma vengeance.
Le prince, dès ce jour, va paroître à Byzance;
Il revient: ce moment doit décider enfin
Et du sort de l'empire et de notre destin.

On saura si toujours puissante, fortunée,
Roxelane, vingt ans d'honneurs environnée,
Qui vit du monde entier l'arbitre à ses genoux,
Tremblera sous les lois du fils de son époux;
Ou si de Zéangir l'heureuse et tendre mère,
Dans le sein des grandeurs achevant sa carrière,
Dictant les volontés d'un fils respectueux,
De l'univers encore attachera les yeux.

OSMAN.

Que n'ai-je, en abattant une tête ennemie,
Assuré d'un seul coup vos grandeurs et ma vie!
J'osois vous en flatter : le sultan soupçonneux
M'ordonnoit de saisir un fils victorieux
Dans son gouvernement, au sein de l'Amasie.
Je pars sur cet espoir : j'arrive dans l'Asie;
J'y vois notre ennemi des peuples révéré,
Chéri de ses soldats, par-tout idolâtré.
Ma présence effrayoit leur tendresse alarmée,
Et si le moindre indice eût instruit son armée
De l'ordre et du dessein qui conduisoit mes pas,
Je périssois, madame, et ne vous servois pas.

ROXELANE.

Soyez tranquille, Osman, vous m'avez bien servie:
Puisqu'on l'aime à ce point, qu'il tremble pour sa vie.
Je sais que Soliman n'a point, dans ses rigueurs,
De ses cruels aïeux déployé les fureurs;
Que souvent, près de lui, la terre avec surprise
Sur le trône ottoman vit la clémence assise:
Mais, s'il est moins féroce, il est plus soupçonneux,
Plus despote, plus fier, non moins terrible qu'eux.

J'ignore si d'ailleurs, au comble de la gloire,
Couronné quarante ans des mains de la victoire,
Sans regret par son fils un père est égalé;
Mais le fils est perdu, si le père a tremblé.

OSMAN.

Ne m'écrivez-vous point qu'une lettre surprise,
Par une main vénale entre vos mains remise,
Du prince et de Thamas trahissant les secrets,
Doit prouver qu'à la Perse il vend nos intérêts?
Cette lettre sans doute au sultan parvenue...

ROXELANE.

Cette lettre, visir, est encore inconnue.
Mais apprenez quel prix le sultan, par ma voix,
Annonce en ce moment au vainqueur des Hongrois.
De ma fille, à vos vœux par mon choix destinée,
Il daigne, à ma prière, approuver l'hyménée;
Et ce nœud sans retour unit nos intérêts.
J'ai pu jusque aujourd'hui, sans nuire à nos projets,
Dans le fond de mon cœur ne point laisser surprendre
Tous les secrets qu'ici j'abandonne à mon gendre.
Écoutez : du moment qu'un hymen glorieux
Du sultan pour jamais m'eut asservi les vœux,
Je redoutai le prince : idole de son père,
Il pouvoit devenir le vengeur de sa mère;
Il pouvoit... Cher Osman, j'en frémissois d'horreur;
Au faîte du pouvoir, au sein de la grandeur,
Du sérail, de l'état souveraine paisible,
Je voyois dans le fond de ce palais terrible
Un enfant s'élever pour m'imposer la loi :
Chaque instant redoubloit ma haine et mon effroi.

Les cœurs voloient vers lui : sa fierté, son courage,
Ses vertus, s'annonçoient dans les jeux de son âge,
Et ma rivale un jour arbitre de mon sort,
M'eût présenté le choix des fers ou de la mort.
Tandis que ces dangers occupoient ma prudence,
Le ciel de Zéangir m'accorda la naissance:
Je triomphois, Osman ; j'étois mère, et ce nom
Ouvroit un champ plus vaste à mon ambition.
Je cachai toutefois ma superbe espérance;
De mon fils près du prince on éleva l'enfance,
Et même l'amitié, vain fruit des premiers ans,
Sembla mêler son charme à leurs jeux innocents.
Bientôt mon ennemi, plus âgé que son frère,
S'enflammant au récit des exploits de son père,
S'indigna de languir dans le sein du repos,
Et brûla de marcher sur les pas des héros.
Avec plus d'art alors cachant ma jalousie,
Je fis à son pouvoir confier l'Amasie,
Et, tandis que mes soins l'exiloient prudemment,
Tout l'empire me vit avec étonnement
Assurer à ce prince un si noble partage,
De l'héritier du trône ordinaire apanage:
Sa mère auprès de lui courut cacher ses pleurs.
Mon fils demeuré seul attira tous les cœurs:
Mon fils à ses vertus sait unir l'art de plaire;
Presque autant qu'à moi-même il fut cher à son père,
Et, remplaçant bientôt le rival que je crains,
Déja sans les connoître il servoit mes desseins.
Je goûtois en silence une joie inquiéte,
Lorsque, las de payer le prix de sa défaite,

Thamas à Soliman refusa les tributs,
Salaire de la paix que l'on vend aux vaincus:
Il fallut pour arbitre appeler la victoire.
Le prince jeune, ardent, animé par la gloire,
Brigua près du sultan l'honneur de commander;
Aux vœux de tout l'empire il me fallut céder.
Eh! qui savoit, Osman, si la guerre inconstante,
Punissant d'un soldat la valeur imprudente,
N'auroit pu?... Vain espoir! les Persans terrassés,
Trois fois dans leurs déserts devant lui dispersés,
La fille de Thamas, aux chaînes réservée,
Dans Tauris pris d'assaut par ses mains enlevée,
Ces rapides exploits l'ont mis dès son printemps
Au rang de ces héros, honneur des Ottomans...
J'en rends graces au ciel... Oui, c'est sa renommée,
Cet amour, ces transports du peuple et de l'armée,
Qui, d'un maître superbe aigrissant les soupçons,
A ses regards jaloux ont paru des affronts.
Il n'a pu se contraindre, et son impatience
Rappelle sans détour le prince dans Byzance.
Je m'en applaudissois, quand le sort dans mes mains
Fit passer cet écrit propice à mes desseins:
Je voulois au sultan contre un fils que j'abhorre...
Il faut que ce billet soit plus funeste encore:
Le prince est violent et son malheur l'aigrit;
Il est fier, inflexible, il me hait... il suffit.
Je sais l'art de pousser ce superbe courage
A des emportements qui serviront ma rage;
Son orgueil finira ce que j'ai commencé.

OSMAN.

Hâtez-vous : qu'à l'instant l'arrêt soit prononcé,
Avant que l'ennemi que vous voulez proscrire
Sur le cœur de son père ait repris son empire.
Mais ne craignez-vous point cette ardente amitié
Dont votre fils, madame, à son frère est lié?
Vous-même, pardonnez à ce discours sincère,
Vous-même, l'envoyant sur les pas de son frère,
D'une amitié fatale avez serré les nœuds.

ROXELANE.

Eh quoi! falloit-il donc qu'enchaîné dans ces lieux,
Au sentier de l'honneur mon fils n'osât paroître?
Entouré de héros, Zéangir voulut l'être.
Je l'adore, il est vrai, mais c'est avec grandeur;
J'approuvai, j'admirai, j'excitai son ardeur :
La politique même appuyoit sa prière;
Du trône sous ses pas j'abaissois la barrière.
Je crus que, signalant une heureuse valeur,
Il devoit à nos vœux promettre un empereur
Digne de soutenir la splendeur ottomane.
Eh! comment soupçonner qu'un fils de Roxelane,
Si près de ce haut rang, pourroit le dédaigner,
Et former d'autres vœux que celui de régner?
Mais non : rassurez-vous; quel excès de prudence
Redoute une amitié, vaine erreur de l'enfance,
Prestige d'un moment, dont les foibles lueurs
Vont soudain disparoître à l'éclat des grandeurs?
Mon fils...

OSMAN.

Vous ignorez à quel excès il l'aime.

Je ne puis vous tromper, ni me tromper moi-même.
Je déteste le prince autant que je le crains:
Il doit haïr en moi l'ouvrage de vos mains,
Un visir qui le brave et bientôt votre gendre.
D'Ibrahim qu'il aimoit il veut venger la cendre;
Successeur d'Ibrahim, je puis prévoir mon sort.
S'il vit, je dois trembler; s'il règne, je suis mort:
Jugez sur ses destins quel intérêt m'éclaire.
Perdez votre ennemi, mais redoutez son frère;
Par des nœuds éternels ils sont unis tous deux.

ROXELANE.

Zéangir!... ciel!... mon fils... il trahiroit mes vœux!
Ah! s'il étoit possible... Oui, malgré ma tendresse...
Je suis mère, il le sait, mais mère sans foiblesse.
Ses frivoles douleurs ne pourroient m'alarmer,
Et mon cœur en l'aimant sait comme il faut l'aimer.

OSMAN.

Il est d'autres périls dont je dois vous instruire:
Je crains que dans ces lieux cette jeune Azémire
N'ouvre à l'amour enfin le cœur de votre fils.

ROXELANE.

J'ai mes desseins, Osman: captive dans Tauris,
Je la fis demander au vainqueur de son père.
La fille de Thamas peut m'être nécessaire;
Vous saurez mes projets quand il en sera temps.
Allez, j'attends mon fils; profitez des instants,
Assiégez mon époux: sultane et belle-mère,
Jusqu'au moment fatal je dois ici me taire.
Parlez; de ses soupçons nourrissez la fureur:
C'est par eux qu'en secret j'ai détruit dans son cœur

Ce fameux Ibrahim, cet ami de son maître,
S'il est vrai toutefois qu'un sujet puisse l'être.
Plus craint, notre ennemi sera plus odieux.
Du despotisme ici tel est le sort affreux:
Ainsi que la terreur le danger l'environne;
Tout tremble à ses genoux, il tremble sur le trône.
On vient: c'est Zéangir. Un instant d'entretien
Me dévoilant son cœur va décider le mien.

SCÈNE II.

ROXELANE, ZÉANGIR.

ROXELANE.

Mon fils, le temps approche où, devançant votre âge,
De mes soins maternels accomplissant l'ouvrage,
Vous devez assurer l'effet de mes desseins.
Élevez votre cœur jusques à vos destins.
Le sultán, notre amour veut en vain nous le taire,
Touche au terme fatal de sa longue carrière;
De l'Euphrate au Danube, et d'Ormus à Tunis [1],
Cent peuples sous ses lois étonnés d'être unis
Vont voir à qui le sort doit remettre en partage
De sceptres, de grandeurs cet immense héritage.
Le prince, après huit ans, rappelé dans ces lieux...

ZÉANGIR.

Ah!... je tremble pour lui.

[1] Les flottes de Soliman pénétrèrent jusque dans le golfe Persique.

ROXELANE.

(*à part.*)

Qui? vous, mon fils!... O cieux!

ZÉANGIR.

C'est pour lui que j'accours : souffrez que ma prière
Implore vos bontés en faveur de mon frère.
Les enfants des sultans, vous ne l'ignorez pas,
Bannis pour commander en de lointains climats,
Ne peuvent en sortir sans l'ordre de leur père;
Mais cet ordre est souvent terrible, sanguinaire.
Sur le seuil du palais si mon frère immolé...

ROXELANE.

Et voilà de quels soins votre cœur est troublé,
De nos grands intérêts quand mon ame est remplie,
Quand vous devez régler le sort de notre vie!

ZÉANGIR.

Moi!

ROXELANE.

(*à part.*)

Vous... Ciel! qu'il est loin de concevoir mes vœux!
Ceux dont ici pour vous le zèle ouvre les yeux
Vous tracent vers le trône un chemin légitime.

ZÉANGIR.

Le trône est à mon frère; y penser est un crime.

ROXELANE.

Il est vrai qu'en effet, s'il eût persévéré,
S'il eût vaincu l'orgueil dont il est dévoré,
S'il n'eût trahi l'état, vous n'y pouviez prétendre.

ZÉANGIR.

Qui? lui, trahir l'état! O ciel! puis-je l'entendre?

Croyez qu'en cet instant, pour dompter mon courroux,
J'ai besoin du respect que mon cœur a pour vous.
Qui venois-je implorer? quel appui pour mon frère!

ROXELANE.

Eh bien! préparez-vous à braver votre père :
Prouvez-lui que ce fils, noirci, calomnié,
D'aucun traité secret à Thamas n'est lié;
Que depuis son rappel, ses délais qu'on redoute,
Sur lui, sur ses desseins ne laissent aucun doute.
Mais tremblez que son père aujourd'hui, dans ces lieux,
N'ait de la trahison la preuve sous ses yeux.

ZÉANGIR.

Quoi!... Non, je ne crains rien, rien que la calomnie.
Rougissez du soupçon qui veut flétrir sa vie :
Il est indigne, affreux.

ROXELANE.

Modérez-vous, mon fils.
Eh bien! nous pourrons voir nos doutes éclaircis.
Cependant vous deviez, s'il faut ici le dire,
Excuser une erreur qui vous donne un empire.
Vous le sacrifiez. Quel repentir un jour!...

ZÉANGIR.

Moi! jamais.

ROXELANE.

Prévenez ce funeste retour.
Quel fruit de mes travaux! Quel indigne salaire!
Savez-vous pour son fils ce qu'a fait votre mère?
Savez-vous quels degrés préparant ma grandeur,
D'avance, par mes soins, fondoient votre bonheur?
Née, on vous l'a pu dire, au sein de l'Italie,

Surprise sur les mers qui baignent ma patrie,
Esclave, je parus aux yeux de Soliman :
Je lui plus : il pensa qu'éprise d'un sultan,
M'honorant d'un caprice, heureuse de ma honte,
Je briguerois moi-même une défaite prompte.
Qu'il se vit détrompé! Ma main, ma propre main,
Prévenant mon outrage, alloit percer mon sein;
Il pâlit à mes pieds, il connut sa maîtresse.
Ma fierté, son estime, accrurent sa tendresse:
Je sus m'en prévaloir. Une orgueilleuse loi
Défendoit que l'hymen assujettît sa foi;
Cette loi fut proscrite, et la terre étonnée
Vit un sultan soumis au joug de l'hyménée.
Je goûtai, je l'avoue, un instant de bonheur :
Mais bientôt, mon cher fils, lasse de ma grandeur,
Une langueur secrète empoisonna ma vie.
Je te reçus du ciel, mon ame fut remplie.
Ce nouvel intérêt, si tendre, si pressant,
Répandit sur mes jours un charme renaissant;
J'aimai plus que jamais ma nouvelle patrie;
La gloire vint parler à mon ame agrandie;
J'enflammai d'un époux l'heureuse ambition :
Près de son nom peut-être on placera mon nom.
Eh bien! tous ces surcroîts de gloire, de puissance,
C'est à toi que mon cœur les soumettoit d'avance;
C'est pour toi que j'aimois et l'empire et le jour,
Et mon ambition n'est qu'un excès d'amour.

ZÉANGIR.

Ah! vous me déchirez! Mais quoi! que faut-il faire?
Faut-il tremper mes mains dans le sang de mon frère,

Moi qui voudrois pour lui voir le mien répandu?

ROXELANE.

Quoi! vous l'aimez ainsi? Dieux! quel charme inconnu
Peut lui donner sur vous cet excès de puissance?

ZÉANGIR.

Le charme des vertus, de la reconnoissance,
Celui de l'amitié... Vous me glacez d'effroi.

ROXELANE.

Adieu.

ZÉANGIR.

Qu'allez-vous faire?

ROXELANE.

Il est affreux pour moi
D'avoir à séparer mes intérêts des vôtres :
Ce cœur n'étoit pas fait pour en connoître d'autres.

ZÉANGIR.

Vous fuyez. Dans quel temps m'accable son courroux!
Quand un autre intérêt m'appelle à ses genoux,
Quand d'autres vœux...

ROXELANE.

Comment!

ZÉANGIR.

Je tremble de le dire.

ROXELANE.

Parlez.

ZÉANGIR.

Si mon destin m'écarte de l'empire,
Il est un bien plus cher et plus fait pour mon cœur,
Qui pourroit à mes yeux remplacer la grandeur.
Sans vous, sans vos bontés, je n'y dois point prétendre :

Je l'oserois par vous.

ROXELANE.

Je ne puis vous entendre.
Mais, quel que soit ce bien pour vous si précieux,
Mon fils, il est à vous, si vous ouvrez les yeux.
Votre imprudence ici renonce au rang suprême;
Vous en voyez le fruit, et dans cet instant même
Il vous faut implorer mon secours, ma faveur:
Régnez, et de vous seul dépend votre bonheur;
Et sans avoir besoin qu'une mère y consente,
Vous verrez à vos lois la terre obéissante.

SCÈNE III.

ZÉANGIR.

Quels assauts on prépare à ce cœur effrayé!
Craindrois-je pour l'amour, tremblant pour l'amitié?
O mon frère! ô cher prince! après un an d'absence,
Hélas! étoit-ce à moi de craindre sa présence?
J'augmente ses dangers... Je vole à ton secours...
Et c'est ma mère, ô ciel, qui menace tes jours.
Se peut-il que d'un crime on me rende complice,
Et que je sois formé d'un sang qui te haïsse?

SCÈNE IV.

ZÉANGIR, AZÉMIRE, FÉLIME.

ZÉANGIR.

Ah! princesse, apprenez, partagez ma douleur.
Ma voix, de la sultane implorant la faveur,
Et de mes feux secrets découvrant le mystère,
Alloit à mon bonheur intéresser ma mère,
Quand j'ai compris soudain, sur un affreux discours,
Quels périls vont du prince environner les jours.

AZÉMIRE.

Eh quoi! que faut-il craindre? Et quel nouvel orage...

ZÉANGIR.

Souffrez qu'entre vous deux mon ame se partage,
Que d'un frère à vos yeux j'ose occuper mon cœur.
Vous pouvez le haïr, je le sais.

AZÉMIRE.

Moi, seigneur!

ZÉANGIR.

Je ne me flatte point : par lui seul prisonnière,
C'est par lui qu'Azémire est aux mains de mon père.
L'instant où je vous vis est un malheur pour vous,
Et mon frère est l'objet d'un trop juste courroux.

AZÉMIRE.

Par mon seul intérêt mon ame prévenue
A ses vertus, seigneur, n'a point fermé ma vue.
Je suis loin de haïr un généreux vainqueur.
Ses soins ont de mes fers adouci la rigueur;
Il a même permis que mes yeux, dans son ame,

Vissent... quelle amitié pour son frère l'enflamme!

ZÉANGIR.

Ah! que n'avez-vous pu lire au fond de son cœur,
De tous ses sentiments connoître la grandeur!
Vous sauriez à quel point son amitié m'est chère.

AZÉMIRE.

Je vous l'ai dit, seigneur, j'admire votre frère;
Je sens que son danger doit vous faire frémir.
Quel est-il?

ZÉANGIR.

On prétend, on ose soutenir
Qu'avec Thamas, madame, il est d'intelligence.

AZÉMIRE.

O ciel! qui peut ainsi flétrir son innocence?

ZÉANGIR.

De ces affreux soupçons je confondrai l'auteur.
Mais, si j'ose à mon tour, soigneux de mon bonheur...

AZÉMIRE.

Faut-il que de mes vœux vous le fassiez dépendre?
D'un trop funeste amour que devez-vous attendre?
Nos destins par l'hymen peuvent-ils être unis?
Thamas et Soliman, éternels ennemis,
Dans le cours d'un long régne, illustre par la guerre,
De leurs sanglants débats ont occupé la terre;
Et, malgré ses succès, votre père, seigneur,
Laisse, au seul nom du mien, éclater sa fureur.
Je vois que votre amour gémit de ce langage;
Mais mon cœur, je le sens, gémiroit davantage,
Si le vôtre, seigneur, par le temps détrompé,
Me reprochoit l'espoir dont il s'est occupé.

ZÉANGIR.

Non : je serai moi seul l'auteur de mon supplice,
Cruelle ; je vous dois cette affreuse justice.
Mais je veux, malgré vous, par mes soins redoublés,
Triompher des raisons qu'ici vous rassemblez ;
Et si dans vos refus votre ame persévère,
Mes larmes couleront dans le sein de mon frère.

SCÈNE V.

AZÉMIRE, FÉLIME.

AZÉMIRE.

Dans le sein de son frère !... Ah ! souvenir fatal !
Pour essuyer ses pleurs, il attend son rival.
Quelle épreuve ! et c'est moi, grand Dieu, qui la prépare.

FÉLIME.

Je conçois les terreurs où votre cœur s'égare ;
Mais un mot, pardonnez, pouvoit les prévenir.
L'aveu de votre amour...,

AZÉMIRE.

J'ai dû le retenir.
Quand un ordre cruel, m'appelant à Byzance,
Du prince, après trois mois, m'eut ravi la présence,
Sa tendresse, Félime, exigea de ma foi
Que ce fatal secret ne fût livré qu'à toi.
Il craignoit pour tous deux sa cruelle ennemie.
Est-ce elle dont la haine arme la calomnie ?
A-t-il pour notre hymen sollicité Thamas ?
O ciel ! que de dangers j'assemble sur ses pas !

Étrange aveuglement d'un amour téméraire!
Ces raisons qu'à l'instant j'opposois à son frère,
Contre le prince, hélas! parloient plus fortement;
Je les sentois à peine auprès de mon amant:
Eh quand plus que jamais ma flamme est combattue,
C'est l'amour d'un rival qui les offre à ma vue!

FÉLIME.

Je frémis avec vous pour vous-même et pour eux;
Eh! qui peut sans douleur voir deux cœurs vertueux
Briser les nœuds sacrés d'une amitié si chère,
Et contraints de haïr un rival dans un frère?

AZÉMIRE.

Ah! loin d'aigrir les maux d'un cœur trop agité,
Peins-moi plutôt, peins-moi leur générosité;
Peins-moi de deux rivaux l'amitié courageuse,
De ces nobles combats sortant victorieuse,
Et d'un exemple unique étonnant l'univers.
Mais un trône, l'amour, des intérêts si chers...
Fuyez, soupçons affreux; gardez-vous de paroître.
Quel espoir, cher amant, dans mon cœur vient de naître,
Quand ton frère à mes yeux partageant mon effroi,
Au lieu de son amour ne parloit que de toi!
L'amitié dans son ame égaloit l'amour même:
Il te rendoit justice, et c'est ainsi qu'on t'aime.
Tu verras une amante, un rival malheureux,
Unir pour te sauver leurs efforts et leurs vœux.
Le ciel qui veut confondre et punir ta marâtre,
Charge de ta défense un fils qu'elle idolâtre.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

LE PRINCE, ACHMET.

LE PRINCE.

Est-cé toi, cher Achmet, que j'embrasse aujourd'hui,
Toi de mes premiers ans et le guide et l'appui?
Ah! puisqu'à mes regards on permet ta présence,
De mes fiers ennemis je crains peu la vengeance.
Par tes conseils prudents je puis parer leurs coups:
Un si fidèle ami...

ACHMET.

Prince, que faites-vous?
D'un tel excès d'honneur mon ame est accablée.
Je voudrois voir ma vie à la vôtre immolée;
Mais ce titre...

LE PRINCE.

Tes soins ont su lé mériter.
Pour en être plus digne il le faut accepter.
On m'accuse en ces lieux d'un orgueil inflexible;
C'est du moins, cher Achmet, celui d'un cœur sensible.
Je sais chérir toujours et ton zéle et ta foi,
Et l'orgueil des grandeurs est indigne de moi.
Voilà donc ce séjour si cher à mon enfance,

Où jadis... Quel accueil après huit ans d'absence!
Tu le vois, c'est ainsi qu'on reçoit un vainqueur.
On dérobe à mes yeux l'empressement flatteur
D'un peuple dont la joie honoroit mon entrée.
Une barque en secret, sur la mer préparée,
Aux portes du sérail me méne obscurément:
Un ordre me prescrit d'attendre le moment
Qui doit m'admettre aux pieds de mon juge sévère;
Il faut que je redoute un regard de mon père,
Et que l'amour d'un fils, muet à son aspect,
Se cache avec terreur sous un morne respect.

ACHMET.

Écartez, croyez-moi, cette sombre pensée.
N'enfoncez point les traits dont votre ame est blessée:
A vos dangers, au sort conformez votre cœur:
Du joug, sans murmurer, souffrez la pesanteur:
De vos exploits, sur-tout, bannissez la mémoire;
Plus que vos ennemis, redoutez votre gloire;
Et d'un visir jaloux confondant les desseins,
Tremblez au pied d'un trône affermi par vos mains.

LE PRINCE.

Le lâche! d'Ibrahim il occupe la place;
Un jour... Dirois-tu bien que sa superbe audace
Dans mon camp, sous mes yeux, vouloit dicter des lois?

ACHMET.

De vos ressentiments, prince, étouffez la voix.

LE PRINCE.

Qui, moi! souffrir l'injure et dévorer l'offense?
Détester sans courroux et frémir sans vengeance?...
Je le voudrois en vain, n'attends point cet effort...

Pardonne, cher Achmet, pardonne à ce transport:
Je devrois, je le sens, vaincre ma violence;
Mais prends pitié d'un cœur déchiré dès l'enfance,
Que d'horreur, d'amertume on se plut à nourrir,
D'un cœur fait pour aimer, qu'on force de haïr.
Eh! qui jamais du sort sentit mieux la colère?
Témoin, presque en naissant, des ennuis de ma mère,
Confident de ses pleurs dans mon sein recueillis,
Le soin de les sécher fut l'emploi de son fils.
Elle fuit avec moi, je pars pour l'Amasie.
Dès ce moment, Achmet, l'imposture, l'envie,
Quand je verse mon sang, osent flétrir mes jours:
Une indigne marâtre empoisonne leur cours.
Vainqueur dans les combats, consolé par la gloire,
Je n'ose aux pieds d'un maître apporter ma victoire.
Je m'écarte en tremblant du trône paternel;
Je languis dans l'exil, en craignant mon rappel.
J'en reçois l'ordre, Achmet. Et quand? Lorsque ma mère
A besoin de ma main pour fermer sa paupière.
A cet ordre fatal juge de son effroi;
Expirante à mes yeux elle a pâli pour moi;
Ses soupirs, ses sanglots, ses muettes caresses,
Remplissoient de terreur nos dernières tendresses:
J'ai lu tous mes dangers dans ses regards écrits,
Et, sur son lit de mort elle a pleuré son fils.
Ah! cette image encor me poursuit et m'accable;
Et tandis qu'occupé d'un devoir lamentable,
Je recueillois sa cendre et la baignois de pleurs,
Ici l'on accusoit mes coupables lenteurs:
On cherchoit à douter de mon obéissance.

Un fils pleurant sa mère a besoin de clémence,
Et doit justifier, en abordant ces lieux,
Quelques moments perdus à lui fermer les yeux!

ACHMET.

Ah! d'un nouvel effroi vous pénétrez mon ame.
Si votre cœur se livre au courroux qui l'enflamme,
De la sultane ici soutiendrez-vous l'aspect?
Feindrez-vous devant elle une ombre de respect?
N'allez point à sa haine offrir une victime;
Contenez, renfermez l'horreur qui vous anime.

LE PRINCE.

Ah! voilà de mon sort le coup le plus affreux.
C'est peu de l'abhorrer, de paroître à ses yeux,
D'étouffer des douleurs qu'irrite sa présence,
Mon cœur s'est pour jamais interdit la vengeance:
Mère de Zéangir ses jours me sont sacrés.
Que les miens, s'il le faut, à sa fureur livrés...
Mais quoi! puis-je penser qu'un grand homme, qu'un père,
Adoptant contre un fils une haine étrangère...

ACHMET.

Ne vous aveuglez point de ce crédule espoir.
Par la mort d'Ibrahim jugez de son pouvoir.
Connoissez, redoutez votre fière ennemie:
Vingt ans sont écoulés depuis que son génie
Préside aux grands destins de l'empire ottoman;
Et, sans le dégrader, règne sur Soliman.
Le séjour odieux qui lui donna naissance,
Lui montra l'art de feindre et l'art de la vengeance.
Son ame aux profondeurs de ses déguisements
Joint l'audace et l'orgueil de nos fiers musulmans.

Sous un maître absolu souveraine maîtresse,
Elle osa dédaigner, même dans sa jeunesse,
Ce frivole artifice et ces soins séducteurs
Par qui son foible sexe, enchaînant de grands cœurs,
Offre aux yeux indignés la douloureuse image
D'un héros avili dans un long esclavage.
De son illustre époux seconder les projets;
Utile dans la guerre, utile dans la paix,
Sentir ainsi que lui les fureurs de la gloire;
L'enflammer, le pousser de victoire en victoire;
Voilà par quelle adresse elle a su l'asservir.
Sans la braver, du moins, laissez-la vous haïr.
Eh! par quelle imprudence, augmentant nos alarmes,
Contre vous-même ici lui donnez-vous des armes?

LE PRINCE.

Comment?

ACHMET.

Pourquoi, seigneur, tous ces chefs, ces soldats,
Qui jusqu'au pied des murs ont marché sur vos pas?
Pourquoi cet appareil qui menace Byzance,
Et qui d'un camp guerrier présente l'apparence?

LE PRINCE.

N'accuse que des miens le transport indiscret.
Aux ordres du sultan j'obéissois, Achmet;
J'annonçois mon rappel; et le peuple et l'armée,
Tout frémit : on s'assemble, une troupe alarmée
M'environne, me presse, et s'attache à mes pas;
On s'écrie, en pleurant, que je cours au trépas :
Je m'arrache à leur foule; alors, pleins d'épouvante,
Furieux, égarés, ils volent à leur tente,

Saisissent l'étendard, et d'un zéle insensé,
Croyant me suivre, ami, m'ont déja devancé.
Pardonne : à tant d'amour, hélas! je fus sensible.
Et quel seroit, dis-moi, le mortel inflexible
Qui, sous le poids des maux dont je suis opprimé,
Auroit fermé son cœur au plaisir d'être aimé?
Mais mon frère en ces lieux tarde bien à paroître.

ACHMET.

Il s'occupe de vous quelque part qu'il puisse être.
De sa tendre amitié je me suis tout promis,
C'est mon plus ferme espoir contre vos ennemis.

LE PRINCE.

Hélas! nous nous aimons dès la plus tendre enfance,
Et de son âge au mien oubliant la distance,
Nos ames se cherchoient alors comme aujourd'hui.
Un charme attendrissant régnoit autour de lui,
Et le cœur encor plein des douleurs de ma mère,
L'amitié m'appeloit au berceau de mon frère :
Tu le sais, tu le vis. Et lorsque les combats
Loin de lui vers la gloire emportèrent mes pas,
La gloire, loin de lui, moins touchante et moins belle,
M'apprit qu'il est des biens plus desirables qu'elle.
Il vint la partager. La victoire deux fois
Associa nos noms, confondit nos exploits :
C'étoit le prix des miens, et mon ame enchantée
Crut la gloire d'un frère à la mienne ajoutée.
Mais je te retiens trop. Cours, observe ces lieux;
Sur les piéges cachés ouvre pour moi les yeux.
Aux regards du sultan je dois bientôt paroître;
Reviens... J'entends du bruit. C'est Zéangir peut-être.

C'est lui. Va, laisse-moi, dans ces heureux moments,
Oublier mes douleurs dans ses embrassements.

SCÈNE II.

LE PRINCE, ZÉANGIR.

ZÉANGIR.

Où trouver?... C'est lui-même. O mon ami! mon frère!
Que, malgré mes frayeurs, ta présence m'est chère!
Laisse-moi dans tes bras, laisse-moi respirer!
De ce bonheur si pur laisse-moi m'enivrer!

LE PRINCE.

Ah! que mon ame ici répond bien à la tienne!
Ami, que ta tendresse égale bien la mienne!
Que ces épanchements ont pour moi de douceurs!
Pour moi, près de mon frère, il n'est plus de malheurs...

ZÉANGIR.

Je connois tes dangers, ils redoublent mon zèle.

LE PRINCE.

Tu ne les sais pas tous.

ZÉANGIR.

Quelle crainte nouvelle?...

LE PRINCE.

Écoute.

ZÉANGIR.

Je frémis.

LE PRINCE.

Tu vis de quelle ardeur

Les charmes de la gloire avoient rempli mon cœur;
Tu sais si l'amitié le pénètre et l'enflamme:
A ces deux sentiments dont s'occupoit mon ame,
Le ciel en joint un autre, et peut-être ce jour...

ZÉANGIR.

Eh bien?...

LE PRINCE.

A ce transport méconnois-tu l'amour?

ZÉANGIR.

Qu'entends-je! et quel objet?...

LE PRINCE.

Je prévois tes alarmes.

ZÉANGIR.

Achève.

LE PRINCE.

Il te souvient que la faveur des armes
Dans les murs de Tauris remit entre mes mains...

ZÉANGIR.

Azémire...

LE PRINCE.

Elle-même.

ZÉANGIR.

O douleur! ô destins!

LE PRINCE.

Je te l'avois bien dit: ta crainte est légitime:
Je sens que sous mes pas j'ouvre un nouvel abyme.
Mais c'est d'elle à jamais que dépendra mon sort;
C'est pour elle qu'ici je viens braver la mort:
J'en suis aimé, du moins, et sa tendresse extrême...
En croirai-je ma vue?... ô ciel! c'est elle-même.

SCÈNE III.

LE PRINCE, ZÉANGIR, AZÉMIRE.

LE PRINCE.

Azémire, est-ce vous? Qui vous ouvre ces lieux?
Quel miracle remplit le plus cher de mes vœux?
Puis-je enfin devant vous montrer la violence
D'un amour, loin de vous, accru dans le silence?
Comptiez-vous quelquefois, sensible à mes tourments,
Des jours dont ma tendresse a compté les moments?
J'ose encor m'en flatter, mais daignez me le dire.
Vous baissez vos regards, et votre cœur soupire!
Je vois... Ah! pardonnez, ne craignez point ses yeux.
Qu'il soit le confident, le témoin de nos feux.
Je vous l'ai dit cent fois, c'est un autre moi-même.
Ce séjour, cet instant, m'offre tout ce que j'aime:
Mon bonheur est parfait... Vous pleurez... Tu pâlis...
De douleur et d'effroi vos regards sont remplis...

ZÉANGIR.

O tourment!

AZÉMIRE.

Jour affreux!

LE PRINCE.

Quel transport! quel langage!
Du sort qui me poursuit est-ce un nouvel outrage?

ZÉANGIR.

Non: c'est moi seul ici qu'opprime son courroux.
C'est à moi désormais qu'il réserve ses coups.

Il me perce le cœur par la main la plus chère :
J'aime, et pour mon rival il a choisi mon frère.

LE PRINCE.

Cieux !

ZÉANGIR.

Ma mère, en secret, j'ignore à quel dessein,
Dans ce piège fatal m'a conduit de sa main.
Sa cruelle bonté, secondant mon adresse,
A permis à mes yeux l'aspect de la princesse ;
J'ai prodigué les soins d'un amour indiscret
Pour attendrir, hélas ! un cœur qui t'adoroit.
Je venois à tes yeux, dévoilant ce mystère...
Cruelle ! eh quel devoir vous forçant à vous taire,
Me laissoit enivrer de ce poison fatal ?
A-t-on craint de me voir haïr un tel rival ?

AZÉMIRE.

Je l'avouerai, seigneur, ce reproche m'étonne :
L'ayant peu mérité, mon cœur vous le pardonne ;
J'en plains même la cause, et je crois qu'en secret
Déja vous condamnez un transport indiscret.

(*au prince.*)

Vous n'avez pas pensé, prince, que votre amante,
Négligeant d'étouffer une flamme imprudente,
Fière d'un autre hommage à ses yeux présenté,
Ait d'un frivole encens nourri sa vanité ;
Et me justifier, c'est vous faire une offense :
Mais puisque je vous dois expliquer mon silence,
Du repos d'un ami comptable devant vous,
Souffrez qu'en ce moment je rappelle entre nous
Quels serments redoublés me forçoient à lui taire



Un secret...

LE PRINCE.

Ciel! madame, un secret pour mon frère!
Eh! pouvois-je prévoir...

AZÉMIRE.

Je sais que ce palais
Devoit à tous les yeux me soustraire à jamais;
Qu'entouré d'ennemis empressés à vous nuire,
De nos vœux mutuels vous n'avez pu l'instruire.
Hélas! me chargeoit-on de ce soin douloureux,
Moi qui, dans ce séjour pour vous si dangereux,
Craignant mon cœur, mes yeux, et mon silence même,
Vingt fois ai souhaité de me cacher qui j'aime?
Mais non. Je lui parlois de vous, de vos vertus;
Enfin je vous nommois : que falloit-il de plus?
Et quand de son amour la prompte violence
A condamné ma bouche à rompre le silence,
J'ai vu son désespoir, tout prêt à s'exhaler,
Repousser le secret que j'allois révéler.

LE PRINCE.

Oui, sans doute, et ce trait manquoit à ma misère :
Je devois voir couler les larmes de mon frère,
Voir l'amitié, l'amour, unis, armés tous deux
Contre un infortuné qui ne vit que pour eux.
Mon ame à l'espérance étoit encore ouverte :
C'en est fait; je l'abjure, et le ciel veut ma perte.
Je la veux comme lui, si je fais ton malheur.

ZÉANGIR.

Ta perte!... Achéve, ingrat, de déchirer mon cœur.
Il te falloit... Cruel, as-tu la barbarie

D'offenser un rival qui tremble pour ta vie?
Ta perte!... et de quel crime... Il n'en est qu'un pour toi:
Tu viens de le commettre en doutant de ma foi.
Crois-tu que ton ami, dans sa jalouse ivresse,
Devienne ton tyran, celui de ta maîtresse,
Abjure l'amitié, la vertu, le devoir,
Pour contempler par-tout les pleurs du désespoir,
Pour mériter ton sort en perdant ce qu'il aime?
Qui de nous deux ici doit s'immoler lui-même?
Est-ce toi qu'à mourir son choix a condamné?
Ne suis-je pas enfin le seul infortuné?

LE PRINCE.

Arrête. Peux-tu bien me tenir ce langage?
C'est un frère, un ami qui me fait cet outrage!
Cruel! quand ton amour au mien veut s'immoler,
Est-ce par ton malheur qu'il faut me consoler?
Que tu craignes ma mort qui t'assure le trône,
Cette vertu n'a rien dont la mienne s'étonne:
Le ciel, en te privant d'un ami couronné,
Te raviroit bien plus qu'il ne t'auroit donné.
Mais te voir à mes vœux sacrifier ta flamme,
Sentir tous les combats qui déchirent ton ame,
Et ne pouvoir t'offrir, pour prix de tes bienfaits,
Que le seul désespoir de t'égaler jamais;
Ce supplice est affreux, si tu peux me connoître.

ZÉANGIR.

Va, ce seul sentiment m'a tout payé peut-être.
Mon frère, laisse-moi, dans mes vœux confondus,
Laisse-moi ce bonheur que donnent les vertus;
Il me coûte assez cher pour que j'ose y prétendre.

Tu dois vivre et m'aimer; moi, vivre et te défendre :
Tout l'ordonne, le ciel, la nature, l'honneur.
Respecte cette loi qu'ils font tous à mon cœur.
Je t'en conjure ici par un frère qui t'aime,
Par toi, par tes malheurs.... par ton amour lui-même.
(*à Azémire.*)
Joignez-vous à mes vœux; c'est à vous de fléchir
Un cœur aimé de vous, qui peut vouloir mourir.

LE PRINCE, *avec transport.*

C'en est fait, je me rends; ce cœur me justifie.
Je vous aime encor plus que je ne hais la vie :
Oui, dans les nœuds sacrés qui m'unissent à toi,
Ton triomphe est le mien, tes vertus sont à moi.
Va, ne crains point, ami, que ma fierté gémisse,
Ni qu'opprimé du poids d'un si grand sacrifice,
Mon cœur de tes bienfaits puisse être humilié.
Eh! connoît-on l'orgueil auprès de l'amitié?

SCÈNE IV.

LE PRINCE, ZÉANGIR, AZÉMIRE, ACHMET.

ACHMET.

Pardonnez, si déja mon zéle, en diligence,
A vos épanchements vient mêler ma présence;
Mais d'un subit effroi le palais est troublé.
Déja près du sultan le visir appelé
(*au prince.*)
Prodigue contre vous les conseils de la haine.

La moitié du sérail, que sa voix seule entraîne,
Séduite dès long-temps, s'intéresse pour lui.
Même on dit qu'en secret un plus puissant appui...
Pardonnez... dans vos cœurs mes regards ont dû lire...
Mais une mère... hélas! je crains...

LE PRINCE.

Qu'oses-tu dire.

ZÉANGIR, *transporté.*

Achève:

ACHMET.

Eh bien! l'on dit qu'invisible à regret,
Sa main conduit les coups qu'on prépare en secret.
On redoute un courroux qu'elle force au silence.
On craint son artifice, on craint sa violence.
Mais un bruit dont sur-tout mon cœur est consterné...
Le sultan veut la voir, et l'ordre en est donné.

AZÉMIRE.

Ciel!

ACHMET.

On tremble, on attend cette grande entrevue;
On parle d'une lettre au sultan inconnue...

LE PRINCE.

(*à Zéangir.*)

Dieu! mon sort voudroit-il?... Tu sauras tout...

ACHMET.

Seigneur,

Contre un juste courroux défendez votre cœur.
Vous ignorez quel ordre et quel projet sinistre
Mena dans votre camp un odieux ministre:
Le visir, je voudrois en vain vous le cacher,

Aux bras de vos soldats devoit vous arracher.

LE PRINCE.

Que dis-tu?

ACHMET.

Le péril arrêta son audace.
Cher prince, devant vous si mes pleurs trouvent grace,
Si mes vœux, si mes soins, méritent quelque prix,
Si d'un vieillard tremblant vous souffrez les avis,
Modérez vos transports, et, loin d'aigrir un père,
Réveillez dans son cœur sa tendresse première.
Il aima votre enfance, il aime vos vertus.
Vous pourriez... Pardonnez. Je n'ose en dire plus.
A de plus chers conseils mon cœur vous abandonne,
Et vole à d'autres soins que mon zèle m'ordonne.

SCÈNE V.

ZÉANGIR, LE PRINCE, AZÉMIRE.

ZÉANGIR.

Quel est donc ce péril dont je t'ai vu frémir?
Cette lettre fatale... Ami, daigne éclaircir.

LE PRINCE.

J'accroîtrai tes douleurs.

ZÉANGIR.

Parle.

LE PRINCE.

Avant que mon père
Demandât la princesse en mes mains prisonnière,
Thamas secrétement députa près de moi,

Et pour briser ses fers, et pour tenter ma foi.
Ami, tu me connois, et mon devoir t'annonce,
Malgré mes vœux naissants, quelle fut ma réponse;
Mais lorsque chaque jour ses vertus, ses attraits...
Je t'arrache le cœur...

ZÉANGIR.

Non, mon cœur est en paix.
Poursuis.

LE PRINCE.

O ciel! Eh bien!... brûlant d'amour pour elle,
Et depuis, accablé d'une absence cruelle,
Je crus que je pouvois, sans blesser mon devoir,
De la paix à Thamas présenter quelque espoir,
Et demander pour prix d'une heureuse entremise
Que la main de sa fille à ma foi fût promise.
Nadir, de mes desseins fidèle confident,
Autorisé d'un mot, partit secrètement.
J'attendois son retour. J'apprends qu'en Assyrie
Attaqué, défendant mon secret et sa vie,
Accablé sous le nombre, il avoit succombé.

ZÉANGIR.

Je vois dans quelles mains ce billet est tombé.
Je vois ce que prépare une mère inhumaine,
Cette lettre aujourd'hui vient d'enhardir sa haine.
Hélas! de toi bientôt dépendront ses destins,
Bientôt son empereur...

LE PRINCE.

Que dis-tu? Quoi! tu crains...

ZÉANGIR.

Non; mon ame à ta foi ne fait point cette offense.

Sans crainte pour ses jours, je vole à ta défense.
Je vois quels coups bientôt doivent m'être portés.
Il en est un sur-tout... J'en frémis... écoutez.
Je jure ici par vous que, dans cette journée,
Si je pouvois surprendre, en mon ame indignée,
Quelque desir jaloux, quelque perfide espoir,
Capable un seul moment d'ébranler mon devoir;
Dans ce cœur avili... Non, il n'est pas possible.
Le ciel me soutiendra dans cet instant terrible,
Et, satisfait d'un cœur trop long-temps combattu,
De l'affront d'un remords sauvera ma vertu.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

SOLIMAN, ROXELANE.

SOLIMAN.

Prenez place, madame; il faut que dans ce jour
Votre ame à mes regards se montre sans détour:
Le prince dans ces lieux vient enfin de se rendre.

ROXELANE.

Les cris de ses soldats viennent de me l'apprendre.

SOLIMAN.

J'entrevois par ce mot vos secrets sentiments;
Vous jugerez des miens: daignez, quelques moments,
Vous imposer la loi de m'entendre en silence.
Mon fils a mérité ma juste défiance,
Et son retour, d'ailleurs fait pour me désarmer,
Avec quelque raison peut encor m'alarmer.
Sans doute je suis loin de lui chercher des crimes;
Mais il faut éclaircir des soupçons légitimes.
Vos yeux, si du visir j'explique les discours,
Ont surpris des secrets d'où dépendent mes jours.
Je n'examine point si, pour mieux me confondre,
De concert avec lui... vous pourrez me répondre.
Hélas! il est affreux de soupçonner la foi

Des cœurs que l'on chérit et qu'on croyoit à soi.
Mais au bord du tombeau telle est ma destinée.
Par d'autres intérêts maintenant gouvernée,
Aux soins de l'avenir vous croyez vous devoir.
Je conçois vos raisons, vos craintes, votre espoir;
Et, malgré mes vieux ans, ma tendresse constante
A vos destins futurs n'est point indifférente.
Mais vous n'espérez point que pour votre repos
Je répande le sang d'un fils et d'un héros.
Son juge, en ce moment, se souvient qu'il est père.
Je ne veux écouter ni soupçons ni colère.
Ce sérail qui jadis, sous de cruels sultans,
Craignoit de leurs fureurs les caprices sanglants,
A connu, dans le cours d'un régne plus propice,
Quelquefois ma clémence et toujours ma justice.
Juste envers mes sujets, juste envers mes enfants,
Un jour ne perdra point l'honneur de quarante ans.
Après un tel aveu, parlez, je vous écoute.
Mais que la vérité s'offre sans aucun doute:
Je dois, s'il faut porter un jugement cruel,
En répondre à l'état, à l'avenir, au ciel.

ROXELANE.

Seigneur, d'étonnement je demeure frappée.
De vous, de votre fils en secret occupée,
J'ai dû, sans m'expliquer sur ce grand intérêt,
Muette, avec l'empire attendre son arrêt.
Mais puisque le premier vous quittez la contrainte
D'un silence affecté, trop semblable à la feinte,
De mon ame à vos yeux j'ouvrirai les replis.
Je déteste le prince et j'adore mon fils;

Ainsi que vous, du moins, je parle avec franchise ;
Et, loin qu'avec effort ma haine se déguise,
J'ose entreprendre ici de la justifier,
Vous invitant vous-même à vous en défier.
Je ne vous cache point (qu'est-il besoin de feindre?)
Que prompte en ce péril à tout voir, à tout craindre,
J'ai d'un visir fidèle emprunté les avis,
Et moi-même éclairé les pas de votre fils :
Tout fondoit mes soupçons, un père les partage.
Eh ! qui donc en effet pourroit voir sans ombrage
Un jeune ambitieux qui, d'orgueil enivré,
Des cœurs qu'il a séduits disposant à son gré,
A vous intimider semble mettre sa gloire,
Et croit tenir ce droit des mains de la victoire?
Qui, mandé par son maître, a jusques à ce jour
Fait douter de sa foi, douter de son retour ;
Et du grand Soliman a réduit la puissance
A craindre, je l'ai vu, sa désobéissance ;
Qui, j'ose l'attester, et mes garants sont prêts,
Achéte ici des yeux ouverts sur vos secrets,
Parle, agit en sultan ; et, si l'on veut l'entendre,
Et la guerre et la paix de lui seul vont dépendre ?
Oui, seigneur, oui, vous dis-je, et peut-être aujourd'hui
Vous en aurez la preuve et la tiendrez de lui.

SOLIMAN.

Ciel !

ROXELANE.

D'un fils, d'un sujet est-ce donc la conduite?
Et depuis quand, seigneur, n'en craint-on plus la suite?
Est-ce dans ce séjour?... Vainement, sous vos lois,

La clémence en ces lieux fit entendre sa voix,
Une autre voix peut-être y parle plus haut qu'elle :
La voix de ces sultans qu'une main criminelle,
Sanglants, a renversés aux genoux de leurs fils;
La voix des fils encor, qui près du trône assis,
N'ont point devant ce trône assez courbé la tête.
Il le sait : d'où vient donc que nul frein ne l'arrête?
Sans doute mieux qu'un autre il connoît son pouvoir :
De l'empire, en effet, il est l'unique espoir.
Eh! qui d'un peuple ingrat n'a vu cent fois l'ivresse,
Oser à vos vieux ans égaler sa jeunesse,
Et d'un héros, l'honneur des sultans, des guerriers,
Devant un fier soldat abaisser les lauriers?
Qui peut vous rassurer contre tant d'insolence?
Est-ce un camp qui frémit aux portes de Byzance?
Un peuple de mutins, esclaves factieux,
De leur maître indigné tyrans capricieux?
Ah! seigneur, est-ce ainsi, je vous cite à vous-même,
Que rassurant Sélim, dans un péril extrême,
Vous vîntes dans ses mains ici vous déposer,
Quand ces mêmes soldats, ardents à tout oser,
Pour vous, malgré vous seul, pleins d'un zèle unanime,
Rebelles, prononçoient votre nom dans leur crime?
On vous vit accourir seul, désarmé, soumis,
Plein d'un noble courroux contre ses ennemis,
Et tombant à ses pieds, otage volontaire,
Échapper au malheur de détrôner un père.
Tel étoit le devoir d'un fils plus soupçonné,
Et votre exemple au moins l'a déja condamné.

SOLIMAN.

Ce qu'a fait Soliman, Soliman dut le faire.
Celui qui fut bon fils doit être aussi bon père;
Et quand vous rappelez ces preuves de ma foi,
Votre voix m'avertit d'être digne de moi.
Des revers des sultans vous me tracez l'image:
Je reconnois vos soins, madame, et je présage
Que, grace aux miens peut-être, un sort moins rigoureux
Écartera mon nom de ces noms malheureux.
Trop d'autres, négligeant le devoir qui m'arrête,
A des fils soupçonnés ont demandé leur tête.
Oui; mais n'ont-ils jamais, après ces rudes coups,
Détesté les transports d'un aveugle courroux?
Hélas! si ce moment doit m'offrir un coupable,
Peut-être que mon sort est assez déplorable.
Serai-je donc rangé parmi ces souverains
Qu'on a vus de leurs fils juges trop inhumains,
Réduits à s'imposer ce fatal sacrifice?
Malheureux qu'on veut plaindre, et qu'il faut qu'on haïsse!
Quelque éclat dont leur règne ait ébloui les yeux,
De ces grands châtiments le souvenir affreux,
Éternisant l'effroi qu'imprime leur mémoire,
Mêle un sombre nuage aux rayons de leur gloire.
Le nom de Soliman, madame, a mérité
De parvenir sans tache à la postérité.
Dans mon cœur vainement votre cruelle adresse
Cherche d'un vil dépit la vulgaire foiblesse,
Et voudroit par la haine irriter mes soupçons;
J'écarte ici la haine et pèse les raisons.

L'intérêt de mon sang me dit, pour le défendre,
Qu'un coupable en ces lieux eût tremblé de se rendre;
Qu'adoré des soldats... Je l'étois comme lui...

ROXELANE.

Comme lui des Persans imploriez-vous l'appui?

SOLIMAN.

Des Persans?... lui! grands dieux! Je retiens ma colère:
Ce n'est pas vous ici que doit en croire un père.
Que des garants certains à mes yeux présentés,
Que la preuve à l'instant...

ROXELANE.

Je le veux.

SOLIMAN, *se levant.*

Arrêtez.

Je redoute un courroux trop facile à surprendre.
Son maître en vain frémit, son juge doit l'entendre.
Que mon fils soit présent... Faites venir mon fils.
(*Roxelane se lève, le visir paroît.*)
Que veut-on?

SCÈNE II.

SOLIMAN, ROXELANE, OSMAN.

OSMAN.

J'attendois le moment d'être admis.
Seigneur, je viens chercher des ordres nécessaires.
Ali, ce brave Ali, ce chef des janissaires,
Qui même sous Sélim s'est illustré jadis,
Et, malgré son grand âge, a suivi votre fils,

Se flatte qu'à vos pieds vous daignerez l'admettre.
Il apporte un secret qu'il a craint de commettre.
Le salut de l'empire, a-t-il dit, en dépend,
Et des moindres délais il me rendoit garant.
J'ai cru que son grand nom, ses exploits...

SOLIMAN.

Qu'il paroisse.

ROXELANE, *à part.*

Que veut-il?

SOLIMAN, *lui faisant signe de sortir.*

Vous savez quelle est votre promesse.

ROXELANE.

Je ne reparoîtrai que la preuve à la main.

SCÈNE III.

SOLIMAN, OSMAN, ALI.

SOLIMAN.

Quel soin pressant t'amène, et quel est ton dessein?
Veux-tu qu'il se retire?

ALI.

Il le faudroit peut-être :
Mais je viens contre lui m'adresser à son maître;
Qu'il demeure, il le peut. Sultan, tu ne crois pas
Que j'eusse d'un rebelle accompagné les pas.
Ton fils, ainsi que moi, vit et mourra fidèle.
J'ai su calmer des siens et la fougue et le zèle;
Ils te révèrent tous. Mais on craint les complots
Que la haine en ces lieux trame contre un héros.

« Ah! du moins, disoient-ils, dans leur secret murmure,
« Ah! si la vérité confondoit l'imposture!
« Si, détrompant un maître et cherchant ses regards,
« Elle osoit pénétrer ces terribles remparts!
« Mais la mort puniroit un zèle téméraire. »
On peut près du cercueil hasarder de déplaire,
Sultan; d'un vieux guerrier ces restes languissants,
Ce sang dans les combats prodigué soixante ans,
Exposés pour ton fils que tout l'empire adore,
S'ils sauvoient un héros, te serviroient encore.
De notre amour pour lui ne prends aucuns soupçons:
C'est le grand Soliman qu'en lui nous chérissons;
Il nous rend tes vertus, et tu permets qu'on l'aime.
Mais crains ses ennemis, crains ton pouvoir suprême,
Crains d'éternels regrets et sur-tout un remord.
J'ai rempli mon devoir: ordonnes-tu ma mort?

SOLIMAN.

J'estime ce courage et ce zèle sincère.
Je permets à tes yeux de lire au cœur d'un père:
Ne crains point un courroux imprudent ni cruel;
J'aime un fils innocent, je le hais criminel.
Ne crains pour lui que lui. L'audace et l'artifice
En moi de leurs fureurs n'auront point un complice.
Contiens dans son devoir le soldat turbulent:
Leur idole répond d'un caprice insolent.
Sans dicter mon arrêt, qu'on l'attende en silence.
Tu peux de ce séjour sortir en assurance:
Va, les cœurs généreux ne craignent rien de moi.

ALI.

Sur le sort de ton fils je suis donc sans effroi.

SCÈNE IV.

SOLIMAN, LE PRINCE.

SOLIMAN.

Approchez : à mon ordre on daigne enfin se rendre.
J'ai cru qu'avant ce jour je pouvois vous attendre.

LE PRINCE.

Un devoir douloureux a retenu mes pas.
Une mère, seigneur, expirante en mes bras...

SOLIMAN.

Elle n'est plus ! je dois des regrets à sa cendre.

LE PRINCE.

Occupée en mourant d'un souvenir trop tendre...

SOLIMAN.

C'est assez. Plût au ciel qu'à de justes raisons
Je pusse voir encor céder d'autres soupçons,
Sans que de vos soldats l'audace et l'insolence
Vinssent d'un fils suspect attester l'innocence !

LE PRINCE.

Ne me reprochez point leurs transports effrénés,
Qu'en ces lieux ma présence a déja condamnés.
Ah ! seigneur, si pour moi l'excès de leur tendresse
Jusqu'à l'emportement a poussé leur ivresse,
Daignez ne l'imputer, hélas ! qu'à mon malheur :
C'est un funeste sort qui parle en ma faveur.
Privé de vos bontés, où je pouvois prétendre,
J'inspire une pitié plus pressante et plus tendre.

SOLIMAN.

Peut-être il vaudroit mieux leur en inspirer moins :
Peut-être qu'un sujet devoit borner ses soins
A savoir obéir, à faire aimer sa gloire,
A servir sans orgueil, à ne point laisser croire
Que ses desseins secrets de la Perse approuvés...

LE PRINCE.

O ciel ! le croyez-vous?

SOLIMAN.

Non, puisque vous vivez.

SCÈNE V.

SOLIMAN, LE PRINCE, ROXELANE.

ROXELANE.

Sultan, vous pourrez voir ma promesse accomplie.
Prince, un destin cruel m'a fait votre ennemie;
Mais cette haine, au moins, en s'attaquant à vous,
Dans la nuit du secret ne cache point ses coups :
Vous êtes accusé, vous pourrez vous défendre.

LE PRINCE.

A ce trait généreux j'avois droit de m'attendre.

SOLIMAN, *prenant la lettre.*

« A vos desirs on refusa la paix,
« Un heureux changement vous permet d'y prétendre.
« Victorieux par moi, peut-être à mes souhaits
« Le sultan voudra condescendre.
« Les raisons de cette offre et le prix que j'y mets,

« Je les tairai ; Nadir doit seul vous les apprendre. »
Que vois-je ! avouerez-vous cette lettre, ce seing ?

LE PRINCE.

Oui, ce billet, seigneur, fut tracé de ma main.

SOLIMAN.

Holà, gardes !

LE PRINCE.

Je dois vous paroître coupable,
Je le sais. Cependant, si le sort qui m'accable
Souffroit que votre fils pût se justifier,
Si mon cœur à vos yeux se montroit tout entier...

ROXELANE.

(*au prince.*) (*au sultan.*) (*au prince.*)
Il le faut... Permettez... Vous n'avez rien à craindre.
Parlez ; Nadir n'est plus, et vous pouvez tout feindre.

LE PRINCE.

Barbare ! à cet opprobre étois-je réservé ?
Par pitié, si mon crime à vos yeux est prouvé,
D'un père, d'un sultan déployez la puissance ;
Par mille affreux tourments éprouvez ma constance :
Je puis chérir des coups que vous aurez portés.
Mais ne me livrez point à tant d'indignités ;
Votre gloire l'exige, et votre fils peut croire...

SOLIMAN.

Toi, qui veux la flétrir, toi, l'ami des Persans,
Perfide, il te sied bien d'intéresser ma gloire,
Toi, qui devant leur maître avilis mes vieux ans !
Qui, sachant contre lui quelle fureur m'anime...

LE PRINCE.

Ah ! croyez que son nom fait seul mon plus grand crime ;

Que sans ce fier courroux j'aurois pu... non, jamais.
(*montrant Roxelane.*)
J'ai mérité la mort, et voilà mes forfaits.
Cette lettre en vos mains, seigneur, m'accusoit-elle,
Quand, d'avance par vous traité comme un rebelle,
L'ordre de m'arrêter dans mon camp...

SOLIMAN.

Justes cieux!
Tu savois... je vois tout. D'un écrit odieux
Ta bouche en ce moment m'éclaircit le mystère.
Il demande à Thamas des secours contre un père.

LE PRINCE.

Quoi! ce secret fatal, qu'à l'instant dans ces lieux...

SOLIMAN.

Traître! c'en est assez. Qu'on l'ôte de mes yeux.

SCÈNE VI.

SOLIMAN, LE PRINCE, ROXELANE, ZÉANGIR.

LE PRINCE, *voyant Zéangir.*

Ciel!

ZÉANGIR.

(*à part.*)
Mon père, daignez... O mère trop cruelle!

SOLIMAN.

Quoi! sans être appelé...

ROXELANE.

Quelle audace nouvelle!

SOLIMAN.

Qu'on m'en réponde, allez.

ZÉANGIR.

Suspendez un moment...

LE PRINCE.

Ah! qu'il suffise au moins à cet embrassement.
Va, de ton amitié cette preuve dernière
A trop bien démenti les fureurs de ta mère;
Elle surpasse tout, sa rage et mes malheurs,
Et la haine qu'on doit à ses persécuteurs.

(*Il sort.*)

SCÈNE VII.

SOLIMAN, ROXELANE, ZÉANGIR.

SOLIMAN.

Quel orgueil!

ZÉANGIR.

Ah! craignez que dans votre vengeance...

SOLIMAN.

Je veux bien de ce zèle excuser l'imprudence,
Et j'aimerois, mon fils, à vous voir généreux,
Si le crime du moins pouvoit être douteux:
Mais ne me parlez point en faveur d'un perfide,
Qui peut-être déja médite un parricide.
(*à Roxelane.*)
J'excuse votre haine, et je vais de ce pas
Prévenir les effets de ses noirs attentats.

SCÈNE VIII.

ROXELANE, ZÉANGIR.

ZÉANGIR.

Quoi! déja votre haine a frappé sa victime?
Un père en un moment la trouve légitime?

ROXELANE.

Pour convaincre un coupable il ne faut qu'un instant.

ZÉANGIR.

Si vous n'aviez un fils, il seroit innocent.

ROXELANE.

Le ciel me l'a donné peut-être en sa colère.

ZÉANGIR.

Le ciel vous l'a donné... pour attendrir sa mère.
Je veux croire et je crois que, prête à l'opprimer,
Contre un coupable ici vous pensez vous armer;
Et l'amour maternel que dans vous je révère,
Car je combats des vœux dont la source m'est chère,
Abusant vos esprits sur moi seul arrêtés,
Vous persuade encor ce que vous souhaitez.
Mais cet amour vous trompe, et peut être funeste.

ROXELANE.

Dieu! quel aveuglement! Le crime est manifeste;
Son père en a tenu le gage dans sa main.

ZÉANGIR, *à part.*

Que ne puis-je parler!

ROXELANE.

Vous frémissez en vain.

Abandonnez un traître à son sort déplorable :
Vous l'aimiez vertueux; oubliez-le coupable.
Ou, si votre amitié lui donne quelques pleurs,
Voyez du moins, voyez, à travers vos douleurs,
Quel brillant avenir le destin vous présente;
Cet éclat des sultans, cette pompe imposante,
L'univers, de vos lois docile adorateur,
Et la gloire plus belle encor que la grandeur,
La gloire que vos vœux...

ZÉANGIR.

Sans doute elle m'anime.

ROXELANE.

Un trône ici la donne.

ZÉANGIR.

Un trône acquis sans crime.

ROXELANE.

Quel crime commets-tu?

ZÉANGIR.

Ceux qu'on commet pour moi.

ROXELANE.

Des attentats d'autrui je profite pour toi.

ZÉANGIR.

Vous le croyez coupable, et c'est là votre excuse.
Mais moi qui vois son cœur, mais moi que rien n'abuse...

ROXELANE.

Tu pleureras un jour, quand l'absolu pouvoir...

ZÉANGIR.

A-t-on jamais pleuré d'avoir fait son devoir?

ROXELANE.

J'ai pitié, mon cher fils, d'un tel excès d'ivresse;

Je vois avec quel art, séduisant ta jeunesse,
Il a su, plus prudent, par cette illusion,
T'écartant du sentier de son ambition...

ZÉANGIR.

Quoi! vous doutez...

ROXELANE.

Eh bien! je veux le croire, il t'aime.
Ainsi que toi, mon fils, il se trompoit lui-même;
Vous ignorez tous deux, dans votre aveugle erreur,
Et le cœur des humains et votre propre cœur.
Mais le temps, d'autres vœux, l'orgueil de la puissance,
Du monarque au sujet cet intervalle immense,
Tout va briser bientôt un nœud mal affermi,
Et sur le trône un jour tu verras...

ZÉANGIR.

Un ami.

ROXELANE.

L'ami d'un maître! ô ciel! Ah! quitte un vain prestige.

ZÉANGIR.

Jamais.

ROXELANE.

Les Ottomans ont-ils vu ce prodige?

ZÉANGIR.

Ils le verront.

ROXELANE.

Mon fils, songes-tu dans quels lieux...
Encor, si tu vivois dans ces climats heureux,
Qui, grace à d'autres mœurs, à des lois moins sévères,
Peuvent offrir des rois que chérissent leurs frères;
Où, près du maître assis, brillants de sa splendeur,

Quelquefois partageant le poids de sa grandeur,
Ils vont à des sujets placés loin de sa vue
De leurs devoirs sacrés rappeler l'étendue,
Et marchant, sur sa trace, aux conseils, aux combats,
Recueillent les honneurs attachés à ses pas!
Qu'à ce prix, signalant l'amitié fraternelle,
On mette son orgueil à s'immoler pour elle,
Je conçois cet effort. Mais en ces lieux! mais toi!

ZÉANGIR.

Il est fait pour mon ame, il est digne de moi.
Est-ce donc un effort que de chérir son frère?
Seroit-ce une vertu quelque part étrangère?
Ai-je dû m'en défendre? Eh! quel cœur endurci
Ne l'eût aimé par-tout comme je l'aime ici?
Par-tout il eût trouvé des cœurs aussi sensibles;
Un père, hélas! plus doux... des destins moins terribles.
Non, vous ne savez pas tout ce que je lui dois.
Si mon nom près du sien s'est placé quelquefois,
C'est lui qui vers l'honneur appeloit ma jeunesse,
Encourageoit mes pas, soutenoit ma foiblesse.
Sa tendresse inquiète au milieu des combats,
Prodigue de ses jours, m'arrachoit au trépas.
La gloire enfin, ce bien qu'avec excès on aime,
Dont le cœur est avare envers l'amitié même,
Lui sembloit le trahir, et manquoit à ses vœux,
Si son éclat, du moins, ne nous couvroit tous deux.
Cent fois...

ROXELANE.

Ah! c'en est trop: va, quoi qu'il ait pu faire,
Tu peux tout acquitter par le sang de ta mère.

ZÉANGIR.

O ciel!

ROXELANE.

Oui, par mon sang : lui seul doit expier
Des affronts que jamais rien ne fait oublier.
Sous les yeux de son fils, ma rivale en silence,
Vingt ans de ses appas a pleuré l'impuissance.
Il l'a vue exhaler dans ses derniers soupirs
L'amertume et le fiel de ses longs déplaisirs.
Il revient poursuivi de cette affreuse image;
Et lorsque mon nom seul doit exciter sa rage,
Il me voit, calme et fière, annonçant mon dessein,
Lui montrer son forfait attesté par son seing.
Dis-moi si pour le trône élevé dès l'enfance,
Le plus fier des humains oubliera cette offense.

ZÉANGIR.

Je vais vous étonner : le plus fier des humains
Verroit, sans se venger, la vengeance en ses mains.
Le plus fier des humains est encor le plus tendre...
Je prévoyois qu'ici vous ne pourriez m'entendre;
Mais, quoi que vous pensiez, je le connois trop bien...

ROXELANE.

Insensé!

ZÉANGIR.

Votre cœur ne peut juger le sien;
Pardonnez. Mon respect frémit de ce langage;
Mais vous concevez mal qu'on pardonne un outrage :
Un autre l'a conçu. Je réponds de sa foi,
Et vos jours sont sacrés pour lui comme pour moi;
Il sait trop qu'à ce coup je ne pourrois survivre.

ROXELANE.

J'entends, pour prix des soins où l'amitié vous livre,
Sa bonté souffrira que du plus beau destin
Je coure dans l'opprobre ensevelir la fin;
Et ramper, vile esclave, et rebut de sa haine,
En des lieux où vingt ans j'ai marché souveraine.
Décidons notre sort, et daignez écouter
Ce qu'un amour de mère avoit su me dicter.
De mon époux bientôt je vais pleurer la perte;
Et de la gloire ici la carrière est ouverte :
Soliman la cherchoit; mais, détestant Thamas,
Malgré moi cette haine en détournoit ses pas.
Loin de porter ses coups à la Perse abattue,
Dans ses vastes déserts sans fruit toujours vaincue,
Il falloit s'appuyer des secours du Persan
Contre les vrais rivaux de l'empire ottoman.
L'hymen fait les traités, et la main d'Azémire
Pourroit unir par vous et l'un et l'autre empire.

ZÉANGIR.

Par moi?

ROXELANE.

J'offre à vos vœux la gloire et le bonheur.

ZÉANGIR.

Le bonheur désormais est-il fait pour mon cœur?
Si vous saviez...

ROXELANE.

Mon fils, je sais tout.

ZÉANGIR.

Que dit-elle?

ROXELANE.

Vous l'aimez.

ZÉANGIR.

Je l'adore et je fuis... Ah! cruelle!
O ciel! dont la rigueur vend si cher les vertus,
D'un cœur au désespoir n'exigez rien de plus.

SCÈNE IX.

ROXELANE.

Voilà donc de ce cœur quel est l'endroit sensible!
Allons, frappons un coup plus sûr et plus terrible.
Mon fils est amoureux; sans doute il est aimé.
Intéressons l'objet dont il est enflammé.
Pour être ambitieux il porte un cœur trop tendre;
Mais l'amour va parler, j'ose tout en attendre.
Espérons: qui pourroit triompher en un jour
Des charmes d'un empire et de ceux de l'amour?

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

ZÉANGIR, AZÉMIRE.

AZÉMIRE.

Non, je n'ai point douté qu'un héroïque zèle
Ne signalât toujours votre amitié fidèle;
Je vous ai trop connu. Votre frère arrêté
Aujourd'hui de vous seul attend sa liberté.
La sultane me quitte; et, dans sa violence...
Quel entretien fatal et quelle confidence!
De ses desseins secrets complice malgré moi,
Ainsi que ma douleur j'ai caché mon effroi.
Je respire par vous; et, dans ma tendre estime,
J'ose encore implorer un rival magnanime:
Je tremble pour le prince, et mes vœux éperdus
Lui cherchent un asile auprès de vos vertus.

ZÉANGIR.

J'ai subi comme vous cette épreuve cruelle,
Je n'ai pu désarmer une main maternelle.
Ma mère, en son erreur, se flatte qu'aujourd'hui
Vos vœux, fixés pour moi, me parlent contre lui;
Que le sang de Thamas doit détester mon frère.

Ignorant mon malheur, elle croit, elle espère
Que la séduction d'un amour mutuel
M'intéresse par vous à son projet cruel;
Il sera confondu. Déja jusqu'à mon père
Une lettre en secret a porté ma prière :
On l'a vu s'attendrir, ses larmes ont coulé;
C'est par son ordre ici que je suis appelé.
J'obtiendrai qu'à ses yeux le prince reparoisse,
Je saurai pour son fils réveiller sa tendresse.
Songez, dans vos frayeurs, qu'il lui reste un appui,
Et, tant que je vivrai, ne craignez rien pour lui.

AZÉMIRE.

Je retiens les transports de ma reconnoissance.
Mais par pitié peut-être on me rend l'espérance :
Pour mieux me rassurer, vous cachez vos terreurs,
Vous détournez les yeux en essuyant mes pleurs.
Que de périls pressants ! le visir, votre mère,
Moi-même, cette lettre, et ce fatal mystère,
Un sultan soupçonneux, l'ivresse des soldats,
L'horreur de Soliman pour le nom de Thamas,
Horreur toujours nouvelle et par le temps accrue,
Que sans fruit la sultane a même combattue !
Ah ! si dans les dangers qu'on redoute pour moi,
Ceux du prince à mon cœur inspiroient moins d'effroi,
Je vous dirois, Forcez son généreux silence,
Dévoilez son secret, montrez son innocence:
Heureuse, si j'avois, en voulant le sauver,
Et des périls plus grands et la mort à braver !

ZÉANGIR.

Comme elle sait aimer ! Je vois toute ma perte.

Pardonnez: ma blessure un instant s'est ouverte.
Laissez-moi : loin de vous, je suis plus généreux.
Le sultan va paroître : on vient. Fuyez ces lieux.

SCÈNE II.

SOLIMAN, ZÉANGIR.

ZÉANGIR.

Souffrez qu'à vos genoux j'adore l'indulgence
Qui rend à mes regards votre auguste présence,
Et d'un ordre sévère adoucit la rigueur.

SOLIMAN.

Touché de tes vertus, satisfait de ton cœur,
D'un sentiment plus doux je n'ai pu me défendre.
Dans ces premiers moments j'ai bien voulu t'entendre :
Mais que vas-tu me dire en faveur d'un ingrat,
Dont ce jour a prouvé le rebelle attentat?
De ce triste entretien quel fruit peux-tu prétendre?
Et de ma complaisance, hélas! que dois-je attendre,
Hors la douceur de voir que le ciel aujourd'hui
Me laisse au moins en toi plus qu'il ne m'ôte en lui?

ZÉANGIR.

Il n'est point prononcé cet arrêt sanguinaire.
Le prince a pour appui les bontés de son père.
Vous l'aimâtes, seigneur : je vous ai vu cent fois
Entendre avec transport et conter ses exploits,
Des splendeurs de l'empire en tirer le présage,
Et montrer ce modèle à mon jeune courage.
Depuis plus de huit ans, éloigné de ces lieux,

On a de ses vertus détourné trop vos yeux.

SOLIMAN.

Quoi! quand toi-même as vu jusqu'où sa violence
A fait de ses adieux éclater l'insolence!

ZÉANGIR.

Gardez de le juger sur un emportement,
D'une ame au désespoir rapide égarement.
Vous savez quel affront enflammoit son courage.
On excuse l'orgueil qui repousse un outrage.

SOLIMAN.

De l'orgueil devant moi! Menacer à mes yeux!
Dès long-temps...

ZÉANGIR.

Pardonnez, il étoit malheureux;
Dans les rigueurs du sort son ame étoit plus fière:
Tels sont tous les grands cœurs, tel doit être mon frère.
Rendez-lui vos bontés, vous le verrez soumis,
Embrasser vos genoux, vous rendre votre fils;
J'en réponds.

SOLIMAN.

Eh! pourquoi réveiller ma tendresse
Quand je dois à mon cœur reprocher ma foiblesse,
Quand un traître aujourd'hui sollicite Thamas?
Quand son crime avéré...

ZÉANGIR.

Seigneur, il ne l'est pas:
Croyez-en l'amitié qui me parle et m'anime;
De tels nœuds ne sont point resserrés par le crime.
Quels que soient les garants qu'on ose vous donner,
Croyez qu'il est des cœurs qu'on ne peut soupçonner.

Eh! qui sait si fermant la bouche à l'innocence...

SOLIMAN.

Va, son forfait lui seul l'a réduit au silence.
Eh! peut-il démentir ce camp dont les clameurs
Déposent contre lui pour ses accusateurs?

ZÉANGIR.

Oui. Souffrez seulement qu'il puisse se défendre.
Daignez, daignez du moins le revoir et l'entendre.

SOLIMAN.

Que dis-tu? Ciel! qui? lui! qu'il paroisse à mes yeux!
Me voir encor braver par cet audacieux!

ZÉANGIR.

Eh quoi! votre vertu, seigneur, votre justice,
De ses persécuteurs se montreroient complice?
Vous avez entendu ses mortels ennemis,
Et pourriez, sans l'entendre, immoler votre fils,
L'héritier de l'empire! Ah! son père est trop juste.
Où seroit, pardonnez, cette clémence auguste
Qui dicta vos décrets, par qui vous effacez
Nos plus fameux sultans près de vous éclipsés?

SOLIMAN.

Eh! qui l'atteste mieux, dis-moi, cette clémence,
Que les soins paternels qu'avoit pris ma prudence
D'étouffer mes soupçons, d'exiger qu'en ma main
Fût remis du forfait le gage trop certain?
D'ordonner que présent, et, prêt à les confondre,
A ses accusateurs lui-même il pût répondre?
Hélas! je m'en flattois. Et lorsque ses soldats
Menacent un sultan des derniers attentats,
Qu'ils me bravent pour lui, réponds-moi, qui m'arrête?

Quel autre dans leur camp n'eût fait voler sa tête?
Et moi, loin de frapper, je tremble en ce moment
Que leur zèle, poussé jusqu'au soulèvement,
Malgré moi ne m'arrache un ordre nécessaire.
Eh! qui sait si tantôt, secondant ta prière,
Ce reste de bonté qui m'enchaîne le bras,
N'a point porté vers toi mes regrets et mes pas;
Si je n'ai point cherché, dans l'horreur qui m'accable,
A pleurer avec toi le crime et le coupable?
Hélas! il est trop vrai qu'au déclin de mes ans,
Fuyant des yeux cruels, suspects, indifférents,
Contraint de renfermer mon chagrin solitaire,
J'ai chéri l'intérêt que tu prends à ton frère;
Et qu'en te refusant, ma douleur aujourd'hui
Goûte quelque plaisir à te parler de lui.

ZÉANGIR.

Vous l'aimez, votre cœur embrasse sa défense.
Ah! si vos yeux trop tard voyoient son innocence,
Si le sort vous condamne à cet affreux malheur,
Avouez qu'en effet vous mourrez de douleur.

SOLIMAN.

Oui. Je mourrois, mon fils, sans toi, sans la tendresse,
Sans les vertus qu'en toi va chérir ma vieillesse.
Je te rends grace, ô ciel, qui, dans ta cruauté,
Veux que mon malheur même adore ta bonté;
Qui dans l'un de mes fils prenant une victime,
De l'autre me fais voir la douleur magnanime,
Oubliant les grandeurs dont il doit hériter,
Pleurant au pied du trône, et tremblant d'y monter.

ZÉANGIR.

Ah! si vous m'approuvez, si mon cœur peut vous plaire,
Accordez-m'en le prix en me rendant mon frère.
Ces sentiments qu'en moi vous daignez applaudir,
Communs à vos deux fils, ont trop su les unir.
Vous formâtes ces nœuds aux jours de mon enfance;
Le temps les a serrés... c'étoit votre espérance:
Ah! ne les brisez point. Songez quels ennemis
Sa valeur a domptés, son bras vous a soumis.
Quel triomphe pour eux! et bientôt quelle audace,
Si leur haine apprenoit le coup qui le menace!
Quels vœux, s'ils contemploient le bras levé sur lui!
Et dans quel temps veut-on vous ravir cet appui?
Voyez le Transylvain, le Hongrois, le Moldave,
Infester à l'envi le Danube et la Drave.
Rhodes n'est plus. D'où vient que ses fiers défenseurs,
Sur le rocher de Malte, insultent leurs vainqueurs?
Et que sont devenus ces projets d'un grand homme,
Quand vous deviez, seigneur, dans les remparts de Rome,
Détruisant des chrétiens le culte florissant,
Aux murs du Capitole arborer le croissant?
Parlez, armez nos mains, et que notre jeunesse
Fasse encor respecter cette auguste vieillesse.
Vous, craint de l'univers, revoyez vos deux fils,
Vainqueurs, à vos genoux retomber plus soumis,
Baiser avec respect cette main triomphante,
Incliner devant vous leur tête obéissante,
Et, chargés d'une gloire offerte à vos vieux ans,
De leurs doubles lauriers couvrir vos cheveux blancs.

Vous vous troublez, je vois vos larmes se répandre.

SOLIMAN.

Je cède à ta douleur et si noble et si tendre.
Ah! qu'il soit innocent et mes vœux sont remplis!
Gardes, que devant moi l'on amène mon fils.

ZÉANGIR.

(*aux gardes.*)

Mon père... Demeurez... Ah! souffrez que mon zèle
Coure de vos bontés lui porter la nouvelle;
Je reviens avec lui me jeter à vos pieds.

SCÈNE III.

SOLIMAN.

O nature! ô plaisirs trop long-temps oubliés!
O doux épanchements qu'une contrainte austère
A long-temps interdits aux tendresses d'un père,
Vous rendez quelque calme à mes sens oppressés!
Égalez vos douceurs à mes ennuis passés.
Quoi donc! ai-je oublié dans quels lieux je respire,
Et par qui mon aïeul dépouillé de l'empire
Vit son fils?... Murs affreux! séjour des noirs soupçons,
Ne me retracez plus vos sanglantes leçons;
Mon fils est vertueux, ou du moins je l'espère.
Mais si de ses soldats la fureur téméraire
Malgré lui-même osoit... Triste sort des sultans,
Réduits à redouter leurs sujets, leurs enfants!
Qui? moi! je souffrirois qu'arbitre de ma vie...
Monarques des chrétiens, que je vous porte envie!

Moins craints et plus chéris, vous êtes plus heureux.
Vous voyez de vos lois vos peuples amoureux
Joindre un plus doux hommage à leur obéissance;
Ou, si quelque coupable a besoin d'indulgence,
Vos cœurs à la pitié peuvent s'abandonner,
Et, sans effroi, du moins, vous pouvez pardonner.

SCÈNE IV.

SOLIMAN, LE PRINCE, ZÉANGIR.

SOLIMAN.

Vous me voyez encor, je vous fais cette grace;
Je veux bien oublier votre nouvelle audace.
Sans ordre, sans aveu, traiter avec Thamas
Est un crime qui seul méritoit le trépas.
Offrir la paix! qui, vous? De quel droit? à quel titre?
De ces grands intérêts qui vous a fait l'arbitre?
Sachez, si votre main combattit pour l'état,
Qu'un vainqueur n'est encor qu'un sujet, un soldat.

LE PRINCE.

Oui, j'ai tâché du moins, seigneur, de le paroître;
Et mon sang prodigué...

SOLIMAN.

Vous serviez votre maître.
Votre orgueil croiroit-il faire ici mes destins?
Soliman peut encor vaincre par d'autres mains.
Un autre avec succès a marché sur ma trace,
Et votre égal un jour...

LE PRINCE.

Mon frère! il me surpasse:
Le ciel, qui pour moi seul garde sa cruauté,
S'il vous laisse un tel fils, ne vous a rien ôté.

SOLIMAN.

Qu'entends-je! à la grandeur joint-on la perfidie?

ZÉANGIR.

En se montrant à vous, son cœur se justifie.

SOLIMAN.

Je le souhaite au moins. Mais n'apprendrai-je pas
Le prix que pour la paix on demande à Thamas?
Le perfide ennemi, dont le nom seul m'offense,
Vous a-t-il contre moi promis son assistance?

LE PRINCE.

Juste ciel! ce soupçon me fait frémir d'horreur.
Si le crime un moment fût entré dans mon cœur,
(Vous ne penserez pas que la mort m'intimide),
Je vous dirois, Frappez, punissez un perfide.
Mais je suis innocent, mais l'ombre d'un forfait...

SOLIMAN.

Eh bien! je veux vous croire, expliquez ce billet.

LE PRINCE, *après un moment de silence.*

Je frémis de l'aveu qu'il faut que je vous fasse;
Mon respect s'y résout, sans espérer ma grace.
J'ai craint, je l'avouerai, pour des jours précieux;
J'ai craint, non le courroux d'un sultan généreux,
Mais une main... Seigneur, votre nom, votre gloire,
Soixante ans de vertus chers à notre mémoire,
Tout me répond des jours commis à votre foi,
Et mes malheurs du moins n'accableront que moi.

SOLIMAN.

Et pour qui ces terreurs?

LE PRINCE.

Cet écrit, ce message,
Que de la trahison vous avez cru l'ouvrage,
C'est celui de l'amour: ordonnez mon trépas;
Votre fils brûle ici pour le sang de Thamas.

SOLIMAN.

Pour le sang de Thamas!

LE PRINCE.

Oui, j'adore Azémire.

SOLIMAN.

Puis-je l'entendre, ô ciel! et qu'oses-tu me dire?
Est-ce là le secret que j'avois attendu?
Voilà donc le garant que m'offre ta vertu!
Quoi! tu pars de ces lieux, chargé de ma vengeance,
Et de mon ennemi tu brigues l'alliance!

ZÉANGIR.

S'il mérite la mort, si votre haine...

SOLIMAN.

Eh bien?

ZÉANGIR.

L'amour est son seul crime, et ce crime est le mien.
Vous voyez mon rival; mon rival que l'on aime,
Ou prononcez sa grace, ou m'immolez moi-même.

SOLIMAN.

Ciel! de mes ennemis suis-je donc entouré?

ZÉANGIR.

De deux fils vertueux vous êtes adoré.

SOLIMAN.

O surprise! ô douleur!

ZÉANGIR.

Qu'ordonnez-vous?

LE PRINCE.

Mon père,
Rien n'a pu m'abaisser jusques à la prière;
Rien n'a pu me contraindre à ce cruel effort,
Et je le fais enfin, pour demander la mort:
Ne punissez que moi.

ZÉANGIR.

C'est perdre l'un et l'autre.

LE PRINCE.

C'est votre unique espoir.

ZÉANGIR.

Sa mort seroit la vôtre.

LE PRINCE.

C'est pour moi qu'il révèle un secret dangereux.

ZÉANGIR.

Pour vous fléchir ensemble, ou pour périr tous deux.

LE PRINCE.

Il m'immoloit l'amour qui seul peut vous déplaire.

ZÉANGIR.

J'ai dû sauver des jours consacrés à son père.

SOLIMAN.

Mes enfants, suspendez ces généreux débats.
O tendresse héroïque! admirables combats!
Spectacle trop touchant offert à ma vieillesse!
Mes yeux connoîtront-ils des larmes d'alégresse!
…and Dieu! me payez-vous de mes longues douleurs?

De mes troubles mortels chassez-vous les horreurs?
Non, je ne croirai point qu'un cœur si magnanime,
Parmi tant de vertus, ait laissé place au crime.
Dieu! vous m'épargnerez le malheur...

SCÈNE V.

SOLIMAN, LE PRINCE, ZÉANGIR, OSMAN.

OSMAN.

Paroissez:
Le trône est en péril, vos jours sont menacés.
Transfuges de leur camp, de nombreux janissaires,
Des fureurs de l'armée insolents émissaires,
Dans les murs de Byzance ont semé leur terreur,
Séditieux sans chef, unis par la douleur.
Ils marchent. Leur maintien, leur silence menace.[1]
En pâlissant de crainte, ils frémissent d'audace:
Leur calme est effrayant; leurs yeux avec horreur
Des remparts du sérail mesurent la hauteur.
Déja, devançant l'heure aux prières marquée,
Les flots d'un peuple immense inondent la mosquée,
Tandis que dans le camp un deuil séditieux
D'un désespoir farouche épouvante les yeux,
Que des plus forcenés l'emportement funeste
Des drapeaux déchirés ensevelit le reste;
Comme si leur courroux, en les foulant aux pieds,
Venoit d'anéantir leurs serments oubliés.
Montrez-vous, imposez à leur foule insolente.

SOLIMAN.

J'y cours: va, pour toi seul un père s'épouvante.

Frémis de mon danger, frémis de leur fureur ;
Et sur-tout fais des vœux pour me revoir vainqueur.

LE PRINCE.

Je fais plus ; sans frémir je deviens leur otage :
J'aime à l'être, seigneur ; je dois ce témoignage
A de braves guerriers qu'on veut rendre suspects,
Quand leur douleur soumise atteste leurs respects.
Ah ! s'il m'étoit permis ! si ma vertu fidéle
Pouvoit, à vos côtés désavouant leur zéle,
Se montrer, leur apprendre, en signalant ma foi,
Comment doit éclater l'amour qu'ils ont pour moi !

SOLIMAN, *moment de silence.*

Gardes, qu'il soit conduit dans l'enceinte sacrée,
Des plus audacieux en tout temps révérée.
Qu'au fidéle Nessir ce dépôt soit commis.
Va, mon destin jamais ne dépendra d'un fils.
Visir, à ses soldats, aux vainqueurs de l'Asie
Opposez vos guerriers, vainqueurs de la Hongrie ;
Qu'on soit prêt à marcher à mon commandement.
Veillez sur le sérail.

SCÈNE VI.

ZÉANGIR, OSMAN.

ZÉANGIR.

Arrêtez un moment.
C'est vous qui, de mon frère accusant l'innocence,
Contre lui du sultan excitez la vengeance.
Je lis dans votre cœur, et conçois vos desseins :

Vous voulez par sa mort assurer mes destins,
Et des piéges qu'ici l'amitié me présente
Garantir, par pitié, ma jeunesse imprudente.
Vous croyez que vos soins, en m'immolant ses jours,
M'affligent un moment pour me servir toujours;
Que, dans l'art de régner sans doute moins novice,
Je sentirai le prix d'un si rare service,
Et que j'approuverai dans le fond de mon cœur
Un crime malgré moi commis pour ma grandeur.

OSMAN.

Moi, seigneur! que mon ame à ce point abaissée...

ZÉANGIR.

Vous le nieriez en vain, telle est votre pensée.
Vous attendez de moi le prix de son trépas,
Et même en ce moment vous ne me croyez pas.
Quoi qu'il en soit, visir, tâchez de me connoître;
D'un écueil à mon tour je vous sauve peut-être:
Ses dangers sont les miens, son sort fera mon sort,
Et c'est moi qu'on trahit en conspirant sa mort.
Vous-même redoutez les fureurs de ma mère;
Tremblez autant que moi pour les jours de mon frère:
A ce péril nouveau c'est vous qui les livrez;
Je vous en fais garant, et vous m'en répondrez.

OSMAN, *seul.*

Quel avenir, ô ciel! quel destin dois-je attendre!

SCÈNE VII.

ROXELANE, OSMAN.

ROXELANE.

Viens, les moments sont chers; marchons.

OSMAN.

Daignez m'entendre.

ROXELANE.

Eh quoi?

OSMAN.

Dans cet instant Zéangir en courroux...

ROXELANE.

N'importe. Ciel! l'ingrat!... Frappons les derniers coups.
Le sultan hors des murs va porter sa présence;
Dans un projet hardi viens servir ma vengeance.

OSMAN.

Quel projet? Ah! craignez...

ROXELANE.

Quand un sort rigoureux
A voulu qu'un dessein terrible, dangereux,
Devînt en nos malheurs notre unique espérance,
Il faut, pour l'assurer, consulter la prudence,
Balancer les hasards, tout voir, tout prévenir;
Et si le sort nous trompe, il faut savoir mourir.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente l'intérieur de l'enceinte sacrée. Nessir et les gardes au fond du théâtre; le prince sur le devant, et assis au commencement du monologue.

SCÈNE I.

LE PRINCE.

L'excès du désespoir semble calmer mes sens...
Quel repos! moi, des fers! ô douleur! ô tourments!
Sultane ambitieuse, achève ton ouvrage:
Joins pour m'assassiner l'artifice à la rage:
A ton lâche visir dicte tous ses forfaits.
Le traître! avec quel art, secondant tes projets,
De son récit trompeur la perfide industrie
Du sultan par degrés réveilloit la furie!
Combien de ses discours l'adroite fausseté
A laissé, malgré lui, percer la vérité!
Ce peuple consterné, ce silence, ces larmes
Qu'arrache ma disgrace aux publiques alarmes,
Ce deuil marqué du sceau de la religion,
C'étoit donc le signal de la rébellion!
Hélas! prier, gémir, est-ce trop de licence?
Est-on rebelle enfin pour pleurer l'innocence?

Et le sultan le craint! Il croit, dans son erreur,
Aller d'un camp rebelle apaiser la fureur!
Il verra leurs respects dans leur sombre tristesse;
On m'aime en chérissant sa gloire et sa vieillesse.
Suspect dans mon exil, noirci, presque opprimé,
A révérer son nom je les accoutumai;
Son fils à ses vertus se plut à rendre hommage:
Que ne m'a-t-il permis de l'aimer davantage!
On ne vient point: ô ciel! on me laisse en ces lieux,
En ces lieux si souvent teints d'un sang précieux,
Où tant de criminels et d'innocents peut-être,
Sont morts sacrifiés aux noirs soupçons d'un maître!
Que tarde le sultan? S'est-il enfin montré?
A-t-il vu ce tumulte, et s'est-il rassuré?
Et Zéangir! mon frère! O vertus! ô tendresse!
Mon frère! je le vois, il s'alarme, il s'empresse;
De sa cruelle mère il fléchit les fureurs;
Il rassure Azémire, il lui donne des pleurs,
Lui prodigue des soins, me sert dans ce que j'aime:
Une seconde fois il s'immole lui-même.
Quelle ardeur enflammoit sa générosité,
En se chargeant du crime à moi seul imputé!
Quels combats! quels transports! Il me rendoit mon père:
C'est un de ses bienfaits, je dois tout à mon frère.
Non, le ciel, je le vois, n'ordonne point ma mort;
Non: j'ai trop accusé mon déplorable sort;
J'ai trop cru mes douleurs, tout mon cœur les condamne;
Je sens qu'en ce moment je hais moins Roxelane.
Mais quel bruit! Ah! du moins... Que vois-je? le visir!
Lui, dans un tel moment! lui, dans ces lieux!

SCÈNE II.

LE PRINCE, OSMAN.

OSMAN.

Nessir,

Adorez à genoux l'ordre de votre maître.

(*Il lui remet un papier.*)

LE PRINCE, *assis, et après un moment de silence.*

Et vous a-t-on permis de le faire connoître?

OSMAN.

Bientôt vous l'apprendrez.

LE PRINCE.

Et que fait le sultan?

OSMAN.

Contre les révoltés il marche en cet instant.

LE PRINCE.

(*à part.*) (*haut.*)

Les révoltés! O ciel! contraignons-nous. J'espère
Qu'on peut m'apprendre aussi ce que devient mon frère.

OSMAN.

Un ordre du sultan l'éloigne de ses yeux.

LE PRINCE, *à part.*

Zéangir éloigné! mon appui! justes cieux!

(*haut.*)

Azémire...

OSMAN.

Azémire à Thamas est rendue;
Elle quitte Byzance.

LE PRINCE, *à part.*

O rigueur imprévue!

(*haut.*)

Quel présage! Et Nessir... cet ordre...

OSMAN.

Est rigoureux.
Craignez de vos amis le secours dangereux.
Qui voudroit vous servir vous trahiroit peut-être.
Ce séjour est sacré: puisse-t-il toujours l'être!
Souhaitez-le et tremblez: vos périls sont accrus:
Ce zèle impétueux qu'excitent vos vertus...

LE PRINCE.

Cessez: je sais le prix qu'il faut que j'en espère;
Roxelane avec vous les vantoit à mon père.
Sortez.

OSMAN.

Vous avez lu, Nessir, obéissez.

SCÈNE III.

LE PRINCE, *seul.*

O ciel! que de malheurs à-la-fois annoncés!
Zéangir écarté! le départ d'Azémire!
Tout ce qui me confond, tout ce qui me déchire!
Craignez de vos amis le secours dangereux!...
Je lis avec horreur dans ce mystère affreux.

(*à Nessir.*)

Si l'on s'armoit pour moi, si l'on forçoit l'enceinte...
Tu frémis, je t'entends... D'où peut naître leur crainte?

Leur crainte! on l'espéroit : cet espoir odieux,
Le visir l'annonçoit, le portoit dans ses yeux.
S'il ne s'en croyoit sûr, eût-il osé m'instruire?
Viendroit-il insulter l'héritier de l'empire?
Comme il me regardoit incertain de mon sort
Mendier chaque mot qui me donnoit la mort!
Et j'ai dû le souffrir, l'insolent qui me brave!
Le fils de Soliman bravé par un esclave!
Cet affront, cette horreur manquoient à mon destin.
Après ce coup affreux le trépas... Mais enfin,
Qui peut les enhardir? Quelle est leur espérance?
Qu'on attaque l'enceinte? Et sur quelle apparence?...
Est-ce dans ce sérail que j'ai donc tant d'amis?
Parmi ces cœurs rampants, à l'intérêt soumis,
Qu'importent mes périls, mon sort, ma renommée?
C'est le peuple qui plaint l'innocence opprimée.
L'esclave du pouvoir ne tremble point pour moi :
À Roxelane ici tout a vendu sa foi...
Quel jour vient m'éclairer? Si c'étoit la sultane?...
Ce crime est en effet digne de Roxelane.
Oui, tout est éclairci. Le trouble renaissant,
Le peuple épouvanté, le soldat frémissant;
C'est elle qui l'excite : elle effrayoit mon père,
Pour surprendre à sa main cet ordre sanguinaire.
Les meurtriers sont prêts, par sa rage apostés :
Les coups sont attendus : les moments sont comptés.
Grand Dieu! si le malheur, si la foible innocence,
Ont droit à ton secours non moins qu'à ta vengeance,
Toi dont le bras prévient ou punit les forfaits,
Au lieu de ton courroux signale tes bienfaits.

Je t'en conjure, ô Dieu, par la voix gémissante
Qu'élève à tes autels la douleur suppliante;
Par mon respect constant pour ce père trompé,
Qui périra du coup dont tu m'auras frappé;
Par ces vœux qu'en mourant t'offroit pour moi ma mère.
Je t'en conjure... au nom des vertus de mon frère.
Calmons-nous; espérons. Je respire; mes pleurs
De mon cœur moins saisi soulagent les douleurs:
Le ciel... Qu'ai-je entendu?...

(*Au bruit qu'on entend, les gardes tirent leurs coutelas. Nessir tire son poignard. Nessir écoute s'il entend un second bruit.*)

Frappe, ta main chancelle;
Frappe.

(*Le second bruit se fait entendre. Ceux des gardes qui sont à la droite du prince passent devant lui pour aller vers la porte de la prison, et en passant forment un rideau qui doit cacher absolument l'action de Nessir aux yeux du public.*)

SCÈNE IV.

LE PRINCE, ZÉANGIR.

ZÉANGIR, *s'avançant jusque sur le devant du théâtre de l'autre côté.*

Viens, signalons notre foi, notre zèle;
...ons vers le sultan; désarmons les soldats;
... reconnoisse enfin...

(*En ce moment les gardes qui environnoient le prince mourant se rangent et se développent de manière à laisser voir le prince à Zéangir et au spectateur.*)

O ciel! que vois-je?... hélas!
Mon frère! mon cher frère! O crime! ô barbarie!
(*aux gardes.*)
Monstres, quel noir projet! quelle aveugle furie!
(*Nessir lui montre l'ordre, sur lequel Zéangir jette les yeux.*)
Qu'ai-je lu? qu'ai-je fait? Malheureux! quoi! ma main...
O mon frère! et c'est moi qui suis ton assassin!
O sort! c'est Zéangir que tu fais parricide!
Quel pouvoir formidable à nos destins préside!
Ciel!

LE PRINCE.

De trop d'ennemis j'étois enveloppé;
Ton frère à leurs fureurs n'auroit point échappé.
Je plains le désespoir où ton ame est en proie.
La mienne en ce malheur goûte au moins quelque joie.
Je te revois encor; je ne l'espérois pas:
Ta présence adoucit l'horreur de mon trépas.

ZÉANGIR.

Tu meurs! Ah! c'en est fait.

SCÈNE V.

LE PRINCE, ZÉANGIR, SOLIMAN, ROXELANE.

SOLIMAN.

Tout me fuit, tout m'évite :
Quelle morne terreur dans tous les yeux écrite !
Que vois-je ! se peut-il?... Mon fils mourant, ô cieux !

ROXELANE.

Il n'est plus.

SOLIMAN.

Quoi ! Nessir, quel bras audacieux?...

ZÉANGIR, *se relevant de dessus le corps de son frère.*

Pleurez sur l'attentat, pleurez sur le coupable,
C'est Zéangir.

SOLIMAN.

O crime ! ô jour épouvantable !

ROXELANE, *à part.*

Jour plus affreux pour moi !

SOLIMAN.

Cruel, qu'espérois-tu?

ZEANGIR.

Prévenir vos dangers, vous montrer sa vertu,
Des soldats désarmés arrêter la licence.

SOLIMAN.

Hélas ! dans leur respect j'ai vu son innocence.
Détrompé, plein de joie, en les trouvant soumis,

Tout mon cœur s'écriait : vous me rendez mon fils !
Et pour des jours si chers quand je suis sans alarmes,
Quand j'apporte en ces lieux ma tendresse et mes larmes...

ZÉANGIR, *hors de lui, et s'adressant à Roxelane.*

C'est vous dont la fureur l'égorge par mon bras ;
Vous dont l'ambition jouit de son trépas ;
Qui, sur tant de vertus fermant les yeux d'un père,
L'avez fait un moment injuste, sanguinaire...
(*à Soliman.*)
Pardonnez, je vous plains, je vous chéris... Hélas !
Je connois votre cœur, vous n'y survivrez pas.
C'est la dernière fois que le mien vous offense :
(*regardant sa mère.*)
Mon supplice finit, et le vôtre commence.
(*Il se tue sur le corps de son frère.*)

SOLIMAN.

O comble des horreurs !

ROXELANE.

O transports inouïs !

SOLIMAN.

O père infortuné !

ROXELANE.

Malheureuse ! Mon fils,
Lui pour qui j'ai tout fait ! lui, depuis sa naissance,
De mon ambition l'objet, la récompense !
Lui qui punit sa mère en se donnant la mort,
Par qui mon désespoir me tient lieu de remord !
Pour lui j'ai tout séduit, ton visir, ton armée ;
Je t'effrayois du deuil de Byzance alarmée ;
De ton fils en secret j'excitois les soldats ;

Par cet ordre surpris tu signois son trépas;
Je forçois sa prison, sa perte étoit certaine.
L'amitié de mon fils a devancé ma haine.
Un Dieu vengeur par lui prévenant mon dessein...
Le musulman le pense, et je le crois enfin,
Qu'une fatalité terrible, irrévocable,
Nous enchaîne à ses lois, de son joug nous accable;
Qu'un Dieu, près de l'abyme où nous devons périr,
Même en nous le montrant, nous force d'y courir:
J'y tombe sans effroi; j'y brave sa colère,
Le pouvoir d'un despote, et les fureurs d'un père.
Ma mort...

(*Elle fait un pas vers son fils.*)

SOLIMAN.

Non: tu vivras pour pleurer tes forfaits,
Monstre. De ses transports prévenez les effets;
Qu'on l'enchaîne en ces lieux, qu'on veille sur sa vie.
Tu vivras dans les fers et dans l'ignominie,
Aux plus vils des humains vil objet de mépris,
Sous ces lambris affreux teints du sang de ton fils.
Que cet horrible aspect te poursuive sans cesse;
Que le ciel, prolongeant ton obscure vieillesse,
T'abandonne au courroux de ces mânes sanglants;
Que mon ombre bientôt redouble tes tourments,
Et puisse en inventer de qui la barbarie
Égale mes malheurs, ma haine, et ta furie!

FIN DE MUSTAPHA ET ZÉANGIR.

LE PHILOSOPHE SANS LE SAVOIR,

DRAME EN CINQ ACTES,

PAR SEDAINE,

Représenté, pour la première fois, le 25 juin 1765.

NOTICE

SUR

SEDAINE.

Michel-Jean Sedaine naquit à Paris, en 1719, de parents pauvres qui ne purent lui donner aucune éducation, et lui firent prendre l'état de tailleur de pierre. Il égayoit ses travaux journaliers par des chansons de sa composition, où l'imagination tenoit lieu de toutes les règles. Quelques personnes entreprirent de les lui faire connoître, et bientôt il s'essaya à l'Opéra-Comique, puis au théâtre Italien, où il obtint les plus grands succès. Tout le monde connoît *le Diable à Quatre*, *Blaise le Savetier*, *le Roi et le Fermier*, *Rose et Colas*. Nous ne suivrons pas Sedaine dans toutes les pièces qu'il donna, soit à ces deux théâtres, soit à celui de l'Opéra. Ce fut en 1765 qu'il fit jouer sa première pièce au

théâtre Français. Le Philosophe sans le savoir parut, pour la première fois, le [illegible], et eut vingt-huit représentations. Le succès de cette pièce s'est toujours soutenu, et l'on se rappelle encore le talent que Préville déploya dans le rôle d'Antoine.

La Gageure imprévue, comédie en un acte, fut jouée, pour la première fois, le 27 mai 1768, et eut [illegible] représentations.

Raymond V, comte de Toulouse, comédie héroïque en cinq actes, en prose, tomba à la première représentation, le 22 septembre 1789.

Sedaine est encore l'auteur de *Maillard*, ou *Paris sauvé*, tragédie en prose, reçue par les comédiens, mais qui n'a point été représentée.

Cet auteur fécond, après avoir été membre de l'Académie française, mourut à Paris le 18 mai 1797.

PERSONNAGES.

M. VANDERK.

M. VANDERK fils.

M. DESPARVILLES, ancien officier.

M. DESPARVILLES fils, officier de cavalerie.

MADAME VANDERK.

UNE MARQUISE, sœur de M. Vanderk.

ANTOINE, homme de confiance de M. Vanderk.

VICTORINE, fille d'Antoine.

MADEMOISELLE SOPHIE VANDERK, fille de M. Vanderk.

UN PRÉSIDENT, futur époux de mademoiselle Vanderk.

Un DOMESTIQUE de M. Desparvilles.

Un DOMESTIQUE de M. Vanderk fils.

Le DOMESTIQUE de la marquise.

Les DOMESTIQUES de la maison.

La scène se passe dans une grande ville de France.

LE PHILOSOPHE
SANS LE SAVOIR,
DRAME.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un grand cabinet éclairé de bougies; un secrétaire sur un des côtés: il est chargé de papiers et de cartons.

SCÈNE I.

ANTOINE, VICTORINE.

ANTOINE.

Quoi! je vous surprends votre mouchoir à la main, l'air embarrassé et vous essuyant les yeux, et je ne peux pas savoir pourquoi vous pleurez?

VICTORINE.

Bon, mon papa, les jeunes filles pleurent quelquefois pour se désennuyer.

ANTOINE.

Je ne me paie pas de cette raison-là.

VICTORINE.

Je venois vous demander...

ANTOINE.

Me demander? Et moi, je vous demande ce que vous avez à pleurer; et je vous prie de me le dire.

VICTORINE.

Vous vous moquerez de moi.

ANTOINE.

Il y auroit assurément un grand danger.

VICTORINE.

Si cependant ce que j'ai à vous dire étoit vrai, vous ne vous en moqueriez certainement pas.

ANTOINE.

Cela peut être.

VICTORINE.

Je suis descendue chez le caissier de la part de madame.

ANTOINE.

Eh bien?

VICTORINE.

Il y avoit plusieurs messieurs qui attendoient leur tour et qui causoient ensemble. L'un d'eux a dit: Ils ont mis l'épée à la main; nous sommes sortis, et on les a séparés.

ANTOINE.

Qui?

VICTORINE.

C'est ce que j'ai demandé. Je ne sais, m'a dit l'un de ces messieurs; ce sont deux jeunes gens: l'un est officier dans la cavalerie, et l'autre dans la marine. — Monsieur, l'avez-vous vu? — Oui. — Habit bleu, parements rouges? — Oui. — Jeune? — Oui, de vingt à vingt-deux ans. — Bien fait? Ils ont souri: j'ai rougi, et je n'ai osé continuer.

ANTOINE.

Il est vrai que vos questions étoient fort modestes.

VICTORINE.

Mais si c'étoit le fils de monsieur?...

ANTOINE.

N'y a-t-il que lui d'officier?

VICTORINE.

C'est ce que j'ai pensé.

ANTOINE.

Est-il le seul dans la marine?

VICTORINE.

C'est ce que je me disois.

ANTOINE.

N'y a-t-il que lui de jeune?

VICTORINE.

C'est vrai.

ANTOINE.

Il faut avoir le cœur bien sensible.

VICTORINE.

Ce qui me feroit croire encore que ce n'est pas lui, c'est que ce monsieur a dit que l'officier de marine avoit commencé la querelle.

ANTOINE.

Et cependant vous pleuriez.

VICTORINE.

Oui, je pleurois.

ANTOINE.

Il faut bien aimer quelqu'un pour s'alarmer si aisément.

VICTORINE.

Eh! mon papa, après vous, qui voulez-vous donc que j'aime plus? Comment! c'est le fils de la maison : feu ma mère l'a nourri; c'est mon frère de lait; c'est le frère de ma jeune maîtresse, et vous-même vous l'aimez bien.

ANTOINE.

Je ne vous le défends pas; mais soyez raisonnable.

VICTORINE.

Ah! cela me faisoit de la peine.

ANTOINE.

Allez, vous êtes folle.

VICTORINE.

Je le souhaite. Mais si vous alliez vous informer.

ANTOINE.

Et où dit-on que la querelle a commencé?

VICTORINE.

Dans un café.

ANTOINE.

Il n'y va jamais.

VICTORINE.

Peut-être par hasard. Ah! si j'étois homme, j'irois.

SCÈNE II.

ANTOINE, VICTORINE, UN DOMESTIQUE *de M. Desparvilles.*

LE DOMESTIQUE.

Monsieur!

ANTOINE.

Que voulez-vous?

LE DOMESTIQUE.

C'est une lettre pour remettre à monsieur Vanderk.

ANTOINE.

Vous pouvez me la laisser.

LE DOMESTIQUE.

Il faut que je la remette moi-même; mon maître me l'a ordonné.

ANTOINE.

Monsieur n'est pas ici; et quand il y seroit, vous prenez bien mal votre temps : il est tard.

LE DOMESTIQUE.

Il n'est pas neuf heures.

ANTOINE.

Oui; mais c'est ce soir même les accords de sa fille. Si ce n'est qu'une lettre d'affaires, je suis son homme de confiance, et je..

LE DOMESTIQUE.

Il faut que je la remette en main propre.

ANTOINE.

En ce cas, passez au magasin et attendez; je vous ferai avertir.

SCÈNE III.

ANTOINE, VICTORINE.

VICTORINE.

Monsieur n'est donc pas rentré?

ANTOINE.

Non; il est retourné chez le notaire.

VICTORINE.

Madame m'envoie vous demander... Ah! je

voudrois que vous vissiez mademoiselle avec ses habits de noces : on vient de les essayer. Les diamants, le collier, la rivière de diamants ; ah ! ils sont beaux : il y en a un gros comme cela. Et mademoiselle, ah ! comme elle est charmante ! Le cher amoureux est en extase. Il est là, il la mange des yeux. On lui a mis du rouge et une mouche. Vous ne la reconnoîtriez pas.

ANTOINE.

Sitôt qu'elle a une mouche.

VICTORINE.

Madame m'a dit : Va demander à ton père si monsieur est revenu, s'il n'est pas en affaire, si on peut lui parler. Je vais vous dire ; mais vous n'en parlerez pas. Mademoiselle va se faire annoncer comme une dame de condition, sous un autre nom ; et je suis sûre que monsieur y sera trompé.

ANTOINE.

Certainement un père ne reconnoîtra pas sa fille !

VICTORINE.

Non, il ne la reconnoîtra pas, j'en suis sûre. Quand il arrivera, vous nous avertirez ; il y aura de quoi rire. Cependant il n'a pas coutume de rentrer si tard.

ANTOINE.

Qui ?

VICTORINE.

Son fils.

ANTOINE.

Tu y penses encore?

VICTORINE.

Je m'en vais : vous nous avertirez. Ah! voilà monsieur.

SCÈNE IV.

ANTOINE, M. VANDERK, DEUX HOMMES *portant de l'argent dans des hottes.*

M. VANDERK, *aux porteurs.*

Allez à ma caisse : descendez trois marches et montez-en cinq, au bout du corridor.

ANTOINE.

Je vais les y mener.

M. VANDERK.

Non, reste. Les notaires ne finissent point. (*Il pose son chapeau et son épée : il ouvre un secrétaire.*) Au reste, ils ont raison : nous ne voyons que le présent, et ils voient l'avenir. Mon fils est-il rentré?

ANTOINE.

Non, monsieur. Voici les rouleaux de vingt-cinq louis que j'ai pris à la caisse.

M. VANDERK.

Garde-s-en un. Oh! çà, mon pauvre Antoine, tu vas demain avoir bien de l'embarras.

ANTOINE.

N'en ayez pas plus que moi.

M. VANDERK.

J'en aurai ma part.

ANTOINE.

Pourquoi? Reposez-vous sur moi.

M. VANDERK.

Tu ne peux pas tout faire.

ANTOINE.

Je me charge de tout. Imaginez-vous n'être qu'invité. Vous aurez bien assez d'occupation de recevoir votre monde.

M. VANDERK.

Tu auras un nombre de domestiques étrangers: c'est ce qui m'effraie, sur-tout ceux de ma sœur.

ANTOINE.

Je le sais.

M. VANDERK.

Je ne veux pas de débauche.

ANTOINE.

Il n'y en aura pas.

M. VANDERK.

Que la table des commis soit servie comme la mienne.

ANTOINE.

Oui, monsieur.

M. VANDERK.

J'irai y faire un tour.

ANTOINE.

Je le leur dirai.

M. VANDERK.

Je veux recevoir leur santé et boire à la leur.

ANTOINE.

Ils seront charmés.

M. VANDERK.

La table des domestiques sans profusion du côté du vin.

ANTOINE.

Oui.

M. VANDERK.

Un demi-louis à chacun, comme présent de noces.

ANTOINE.

Oui.

M. VANDERK.

Si tu n'as pas assez de ce que je t'ai donné, avance-le.

ANTOINE.

Oui.

M. VANDERK.

Je crois que voilà tout.... Les magasins fermés,

que personne n'y entre passé dix heures.... Que quelqu'un reste dans les bureaux et ferme la porte en dedans.

ANTOINE.

Ma fille y restera.

M. VANDERK.

Non; il faut que ta fille soit près de sa bonne amie. J'ai entendu parler de quelques fusées, de quelques pétards. Mon fils veut brûler ses manchettes.

ANTOINE.

C'est peu de chose.

M. VANDERK.

Aie toujours soin que les réservoirs soient pleins d'eau.

(*Ici Victorine entre; elle parle à son père à l'oreille: il lui répond.*)

ANTOINE, *à sa fille.*

Oui. (*après qu'elle est partie.*) Monsieur, vous croyez-vous capable d'un grand secret?

M. VANDERK.

Encore quelques fusées, quelques violons?

ANTOINE.

C'est bien autre chose. Une demoiselle qui a pour vous la plus grande tendresse.

M. VANDERK.

Ma fille?

ANTOINE.

Juste. Elle vous demande un tête-à-tête.

M. VANDERK.

Sais-tu pourquoi?

ANTOINE.

Elle vient d'essayer ses diamants, sa robe de noce : on lui a mis un peu de rouge. Madame et elle pensent que vous ne la reconnoîtrez pas. La voici.

SCÈNE V.

ANTOINE, M. VANDERK, UN DOMESTIQUE, MADEMOISELLE SOPHIE VANDERK, *annoncée sous le nom de madame de Vanderville.*

LE DOMESTIQUE, *riant.*

Monsieur, madame la marquise de Vanderville.

M. VANDERK.

Faites entrer.

(*On ouvre les deux battants.*)

SOPHIE, *interdite et faisant de grandes révérences.*

Mon... monsieur.

M. VANDERK.

Madame. Avancez un siége. (*Ils s'asseyent. A Antoine.*) Elle n'est pas mal. (*à Sophie.*) Puis-je

savoir de madame ce qui me procure l'honneur de la voir?

SOPHIE, *tremblante.*

C'est que... mon... monsieur, j'ai... j'ai un papier à vous remettre.

M. VANDERK.

Si madame veut bien me le confier. (*Pendant qu'elle cherche, il regarde Antoine.*)

ANTOINE.

Ah! monsieur, qu'elle est belle comme cela!

SOPHIE.

Le voici. (*Le père se lève pour prendre le papier.*) Ah! monsieur, pourquoi vous déranger? (*à part.*) Je suis interdite.

M. VANDERK.

Cela suffit. C'est trente louis. Ah! rien de mieux. Je vais... (*Pendant que M. Vanderk va à son secrétaire, Sophie fait signe à Antoine de ne rien dire.*) Ce billet est excellent : il vous est venu par la Hollande.

SOPHIE.

Non... oui.

M. VANDERK.

Vous avez raison, madame.... Voici la somme.

SOPHIE.

Monsieur, je suis votre très humble et très obéissante servante.

M. VANDERK.

Madame ne compte pas?

SOPHIE.

Ah! mon cher... monsieur. Vous êtes si honnête homme.... que... la réputation.... la renommée dont...

SCÈNE VI.

M. VANDERK, MADAME VANDERK, SOPHIE, ANTOINE, UN DOMESTIQUE.

SOPHIE.

Ah! maman, papa s'est moqué de moi.

M. VANDERK.

Comment! c'est vous, ma fille?

SOPHIE.

Ah! vous m'aviez reconnue.

Mme VANDERK.

Comment la trouvez-vous?

M. VANDERK.

Fort bien.

SOPHIE.

Vous ne m'avez pas seulement regardée. Je ne suis pas une voleuse, et voici votre argent que vous donnez avec tant de confiance à la première personne.

M. VANDERK.

Garde-le, ma fille. Je ne veux pas que, dans toute ta vie, tu puisses te reprocher une fausseté même en badinant. Ton billet, je le tiens pour bon. Garde les trente louis.

SOPHIE.

Ah! mon cher père.

M. VANDERK.

Vous aurez des présents à faire demain.

SCÈNE VII.

M. VANDERK, MADAME VANDERK, SOPHIE, LE GENDRE *futur*, ANTOINE, UN DOMESTIQUE.

M. VANDERK.

Vous allez, monsieur, épouser une jolie personne. Se faire annoncer sous un faux nom, se servir d'un faux seing pour tromper son père, tout cela n'est qu'un badinage pour elle.

LE GENDRE.

Ah! monsieur, vous avez à punir deux coupables : je suis complice, et voici la main qui a signé.

M. VANDERK, *prenant la main de sa fille et celle de son futur.*

Voilà comme je la punis.

LE GENDRE.

Comment récompensez-vous donc?

(*La mère fait un signe à Sophie.*)

SOPHIE, *au futur.*

Permettez-moi, monsieur, de vous prier...

LE GENDRE.

Commandez.

SOPHIE.

Devinez ce que je veux vous dire.

Mme VANDERK, *à son mari.*

Votre fille est dans un grand embarras.

M. VANDERK.

Quel est-il?

LE GENDRE, *à Sophie.*

Je voudrois bien vous deviner... Ah! c'est de vous laisser?

SOPHIE.

Oui.

SCÈNE VIII.

M. VANDERK, MADAME VANDERK, SOPHIE.

Mme VANDERK.

Votre fille se marie demain: elle voudroit vous demander...

M. VANDERK.

Ah! madame.

Mme VANDERK.

Ma fille!

SOPHIE.

Ma mère! Ah! mon cher père, je... (*Elle fait le mouvement de se mettre à genoux; le père la retient.*)

M. VANDERK.

Ma fille, épargne à ta mère et à moi l'attendrissement d'un pareil moment. Toutes nos actions ne tendent, jusqu'à présent, qu'à attirer sur toi et sur ton frère toutes les faveurs du ciel. Ne perds jamais de vue, ma fille, que la bonne conduite des père et mère est la bénédiction des enfants.

SOPHIE.

Ah! si jamais je l'oublie.

SCÈNE IX.

M. VANDERK, MADAME VANDERK, SOPHIE, VICTORINE.

VICTORINE.

Le voilà, le voilà.

Mme VANDERK.

Qui? qui donc?

VICTORINE.

Monsieur votre fils.

Mme VANDERK.

Je vous assure, Victorine, que, plus vous avancez en âge, et plus vous extravaguez.

VICTORINE.

Madame!

Mme VANDERK.

Premièrement, vous entrez ici sans qu'on vous appelle.

VICTORINE.

Mais, madame...

Mme VANDERK.

A-t-on coutume d'annoncer mon fils?

SOPHIE.

En vérité, ma bonne amie, vous êtes bien folle.

VICTORINE.

C'est que le voilà.

SCÈNE X.

M. VANDERK, MADAME VANDERK, SOPHIE, VICTORINE, M. VANDERK FILS, *et peu après* LE GENDRE.

SOPHIE.

Ah! nous allons voir. (*M. Vanderk fils lui fait des révérences.*) Ah! mon frère ne me reconnoît pas.

M. VANDERK FILS.

Eh! c'est ma sœur. Oh! elle est charmante!

Mme VANDERK.

Tu la trouves donc bien?

M. VANDERK FILS.

Oui, ma mère.

LE GENDRE.

M'est-il permis d'approcher? (*à Sophie.*) Les notaires... (*au père.*) Les notaires sont arrivés. (*Il veut donner le bras à Sophie, qui montre sa mère.*) Ah!

(*Le gendre donne la main à la mère, et sort.*)

SCÈNE XI.

M. VANDERK FILS, SOPHIE, VICTORINE.

SOPHIE.

Vous me trouvez donc bien?

M. VANDERK FILS.

Très bien.

SOPHIE.

Et moi, mon frère, je trouve fort mal de ce qu'un jour comme celui-ci vous êtes revenu si tard. Demandez à Victorine.

M. VANDERK FILS.

Mais, quelle heure est-il donc?

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

ANTOINE, LE DOMESTIQUE *qui a déja paru.*

ANTOINE.

Où diable étiez-vous donc?

LE DOMESTIQUE.

J'étois dans le magasin.

ANTOINE.

Qui vous y avoit envoyé?

LE DOMESTIQUE.

Vous.

ANTOINE.

Eh! que faisiez-vous là?

LE DOMESTIQUE.

Je dormois.

ANTOINE.

Vous dormiez? Il faut qu'il y ait plus de deux heures.

LE DOMESTIQUE.

Je n'en sais rien. Eh bien! votre maître est-il rentré?

ANTOINE.

Bon; on a soupé depuis.

LE DOMESTIQUE.

Enfin puis-je lui remettre ma lettre?

ANTOINE.

Attendez.

SCÈNE II.

ANTOINE, LE DOMESTIQUE, M. VANDERK FILS.

LE DOMESTIQUE.

N'est-ce pas là lui?

ANTOINE.

Non, non; restez. Parbleu! vous êtes un drôle d'homme de rester dans ce magasin pendant trois heures.

LE DOMESTIQUE.

Ma foi, j'y aurois passé la nuit, si la faim ne m'avoit pas réveillé.

ANTOINE.

Venez, venez.

SCÈNE III.

M. VANDERK FILS.

Quelle fatalité! je ne voulois pas sortir; il sembloit que j'avois un pressentiment. Au fait,

un commerçant... un commerçant... c'est l'état de mon père, et je ne souffrirai jamais qu'on l'avilisse... Ah! mon père! mon père! un jour de noce! Je vois ses inquiétudes, toute sa douleur, le désespoir de ma mère, ma sœur, cette pauvre Victorine, Antoine, toute ma famille. Ah dieu! que ne donnerois-je pas pour reculer d'un jour, d'un seul jour reculer... (*Le père entre et le regarde.*) Non, certes, je ne reculerai pas. Ah dieu! (*Il aperçoit son père, il reprend un air gai.*)

SCÈNE IV.

M. VANDERK, M. VANDERK FILS.

M. VANDERK.

Eh! mais, mon fils, quelle pétulance! quels mouvements! que signifie...

M. VANDERK FILS.

Je déclamois; je... faisois le héros.

M. VANDERK.

Vous ne représenteriez pas demain quelque pièce de théâtre, une tragédie?

M. VANDERK FILS.

Non, non, mon père.

M. VANDERK.

Faites, si cela vous amuse: mais il faudroit

quelques précautions. Dites-le-moi; et s'il ne faut pas que je le sache, je ne le saurai pas.

M. VANDERK FILS.

Je vous suis obligé, mon père; je vous le dirois.

M. VANDERK.

Si vous me trompez, prenez-y garde; je ferai cabale.

M. VANDERK FILS.

Je ne crains pas cela. Mais, mon père, on vient de lire le contrat de mariage de ma sœur: nous l'avons tous signé. Quel nom y avez-vous pris? et quel nom m'avez-vous fait prendre?

M. VANDERK.

Le vôtre.

M. VANDERK FILS.

Le mien! Est-ce que celui que je porte?...

M. VANDERK.

Ce n'est qu'un surnom.

M. VANDERK FILS.

Vous vous êtes titré de chevalier, d'ancien baron de Savières, de Clavières, de...

M. VANDERK.

Je le suis.

M. VANDERK FILS.

Vous êtes donc gentilhomme?

M. VANDERK.

Oui.

M. VANDERK FILS.

Oui!

M. VANDERK.

Vous doutez de ce que je dis?

M. VANDERK FILS.

Non, mon père; mais est-il possible?

M. VANDERK.

Il n'est pas possible que je sois gentilhomme?

M. VANDERK FILS.

Je ne dis pas cela. Mais est-il possible, fussiez-vous le plus pauvre des nobles, que vous ayez pris un état?...

M. VANDERK.

Mon fils, lorsqu'un homme entre dans le monde, il est le jouet des circonstances.

M. VANDERK FILS.

En est-il d'assez fortes pour descendre du rang le plus distingué au rang...

M. VANDERK.

Achevez, au rang le plus bas.

M. VANDERK FILS.

Je ne voulois pas dire cela.

M. VANDERK.

Écoutez: le compte le plus rigide qu'un père doive à son fils est celui de l'honneur qu'il a reçu de ses ancêtres. Asseyez-vous. (*Le père s'assied; le fils prend un siège et ne s'assied pas.*) J'ai été

élevé par votre bisaïeul : mon père fut tué fort jeune à la tête de son régiment. Si vous étiez moins raisonnable, je ne vous confierois pas l'histoire de ma jeunesse; et la voici. Votre mère, fille d'un gentilhomme voisin, a été ma seule passion. Dans l'âge où l'on ne choisit pas, j'ai eu le bonheur de bien choisir. Un jeune officier, venu en quartier d'hiver dans la province, trouva mauvais qu'un enfant de seize ans, c'étoit mon âge, attirât les attentions d'un autre enfant : votre mère n'avoit pas douze ans. Il me traita avec hauteur, je ne le supportai pas, nous nous battîmes.

M. VANDERK FILS.

Vous vous battîtes?

M. VANDERK.

Oui, mon fils.

M. VANDERK FILS.

Au pistolet?

M. VANDERK.

Non, à l'épée. Je fus forcé de quitter la province : votre mère me jura une constance qu'elle a eue toute sa vie : je m'embarquai. Un bon Hollandais, propriétaire du bâtiment sur lequel j'étois, me prit en affection. Nous fûmes attaqués, et je lui fus utile. (C'est là que j'ai connu Antoine.) Le bon Hollandais m'associa à son commerce;

il m'offrit sa nièce et sa fortune. Je lui dis mes engagements; il m'approuve, il part, il obtient le consentement des parents de votre mère; il me l'amène avec sa nourrice : c'est cette bonne vieille qui est ici. Nous nous marions; le bon Hollandais mourut dans mes bras; je pris, à sa prière, et son nom et son commerce : le ciel a béni ma fortune, je ne peux être plus heureux, je suis estimé : voici votre sœur bien établie; votre beau-frère remplit avec honneur une des premières places dans la robe. Pour vous, mon fils, vous serez digne de moi et de vos aïeux : j'ai déja remis dans notre famille tous les biens que la nécessité de servir le prince avoit fait sortir des mains de vos ancêtres; ils seront à vous ces biens; et si vous pensez que j'aie fait par le commerce une tache à leur nom, c'est à vous de l'effacer; mais dans un siécle aussi éclairé que celui-ci, ce qui peut procurer la noblesse n'est pas capable de l'ôter.

M. VANDERK FILS.

Ah! mon père, je ne le pense pas; mais le préjugé est malheureusement si fort...

M. VANDERK.

Un préjugé! Un tel préjugé n'est rien aux yeux de la raison.

M. VANDERK FILS.

Cela n'empêche pas que le commerce ne soit considéré comme un état...

M. VANDERK.

Quel état, mon fils, que celui d'un homme qui, d'un trait de plume, se fait obéir d'un bout de l'univers à l'autre! Son nom, son seing n'a pas besoin, comme la monnoie des souverains, que la valeur du métal serve de caution à l'empreinte : sa personne a tout fait; il a signé, cela suffit.

M. VANDERK FILS.

J'en conviens; mais...

M. VANDERK.

Ce n'est pas un peuple, ce n'est pas une seule nation qu'il sert; il les sert toutes, et en est servi: c'est l'homme de l'univers.

M. VANDERK FILS.

Cela peut être vrai; mais enfin, en lui-même, qu'a-t-il de respectable?

M. VANDERK.

De respectable! Ce qui est légitime dans un gentilhomme, les droits de la naissance; ce qui fait la base de ses titres, la droiture, l'honneur, la probité.

M. VANDERK FILS.

Votre seule conduite, mon père.

M. VANDERK.

Quelques particuliers audacieux font armer les rois, la guerre s'allume, tout s'embrase, l'Europe est divisée; mais ce négociant anglais, hollandais, russe, ou chinois, n'en est pas moins l'ami de mon cœur; nous sommes, sur la superficie de la terre, autant de fils de soie qui lient ensemble les nations et les ramènent à la paix par la nécessité du commerce: voilà, mon fils, ce que c'est qu'un honnête négociant.

M. VANDERK FILS.

Et le gentilhomme donc? et le militaire?

M. VANDERK.

Je ne connois que deux états au-dessus du commerçant (en supposant encore qu'il y ait quelque différence entre ceux qui font le mieux qu'ils peuvent dans le rang où le ciel les a placés), je ne connois que deux états, le magistrat qui fait parler les lois, et le guerrier qui défend la patrie.

M. VANDERK FILS.

Je suis donc gentilhomme?

M. VANDERK.

Oui, mon fils: il est peu de bonnes maisons à qui vous ne teniez, et qui ne tiennent à vous.

M. VANDERK FILS.

Pourquoi donc me l'avoir caché?

M. VANDERK.

Par une prudence peut-être inutile : j'ai craint que l'orgueil d'un grand nom ne devînt le germe de vos vertus; j'ai desiré que vous les tinssiez de vous-même. Je vous ai épargné jusqu'à cet instant les réflexions que vous venez de faire; réflexions qui, dans un âge moins avancé, se seroient produites avec plus d'amertume.

M. VANDERK FILS.

Je ne crois pas que jamais...

SCÈNE V.

ANTOINE, LE DOMESTIQUE, M. VANDERK; M. VANDERK FILS, *qui rêve.*

M. VANDERK.

Qu'est-ce?

ANTOINE.

Il y a, monsieur, plus de trois heures qu'il est là : c'est un domestique.

M. VANDERK.

Pourquoi faire attendre? pourquoi ne pas faire parler? Son temps peut être précieux; son maître peut avoir besoin de lui.

ANTOINE.

Je l'ai oublié, on a soupé, il s'est endormi.

[illegible]

[illegible] officier [illegible] officier du-
[illegible]

[illegible]

[illegible], dites à monsieur Des-

parvilles que demain, entre trois et quatre heures après midi, je l'attends ici.

LE DOMESTIQUE.

Oui.

M. VANDERK.

Dites, je vous en prie, que je suis bien fâché de ne pouvoir lui donner une heure plus prompte, que je suis dans l'embarras.

LE DOMESTIQUE.

Je sais, je sais : la noce de mademoiselle votre fille... Oh ! je sais, je sais. (*Il tourne du côté du magasin.*)

ANTOINE.

Eh bien ! allez-vous encore dormir?

SCÈNE VI.

M. VANDERK, M. VANDERK FILS.

M. VANDERK FILS.

Mon père, je vous prie de pardonner à mes réflexions.

M. VANDERK.

Il vaut mieux les dire que les taire,

M. VANDERK FILS.

Peut-être avec trop de vivacité.

M. VANDERK.

C'est de votre âge. Vous allez voir ici une femme qui a bien plus de vivacité que vous sur cet article. Quiconque n'est pas militaire, n'est rien.

M. VANDERK FILS.

Qui donc?

M. VANDERK.

Votre tante, ma propre sœur. Elle devroit être arrivée. C'est en vain que je l'ai établie honorablement : elle est veuve à présent et sans enfants; elle jouit de tous les revenus des biens que je vous ai achetés, je l'ai comblée de tout ce que j'ai cru devoir satisfaire ses vœux; cependant elle ne me pardonnera jamais l'état que j'ai pris; et lorsque mes dons ne profanent pas ses mains, le nom de frère profaneroit ses lèvres. Elle est cependant la meilleure de toutes les femmes; mais voilà comme un honneur de préjugé étouffe les sentiments de la nature et de la reconnoissance.

M. VANDERK FILS.

Mais, mon père, à votre place, je ne lui pardonnerois jamais.

M. VANDERK.

Pourquoi? Elle est ainsi, mon fils; c'est une

foiblesse en elle : c'est de l'honneur mal entendu ; mais c'est toujours de l'honneur.

M. VANDERK FILS.

Vous ne m'aviez jamais parlé de cette tante.

M. VANDERK.

Ce silence entroit dans mon système à votre égard ; elle vit dans le fond du Berri ; elle ne soutient qu'avec trop de hauteur le nom de nos ancêtres ; et l'idée de noblesse est si forte en elle, que je ne lui aurois pas persuadé de venir au mariage de votre sœur, si je ne lui avois écrit qu'elle épouse un homme de qualité ; encore a-t-elle mis des conditions singulières.

M. VANDERK FILS.

Des conditions ?

M. VANDERK.

Mon cher frère, m'écrit-elle, j'irai ; mais ne seroit-il pas mieux que je ne passasse que pour une parente éloignée de votre femme, pour une protectrice de la famille ? Elle appuie cela de tous les mauvais raisonnements qui... J'entends une voiture.

M. VANDERK FILS.

Je vais voir.

SCÈNE VII.

MADAME VANDERK, SOPHIE, LE GENDRE, M. VANDERK, M. VANDERK FILS.

Mme VANDERK.

Voici, je crois, ma belle-sœur.

M. VANDERK.

Il faut voir.

SOPHIE.

Voici ma tante.

M. VANDERK.

Restez ici ; je vais au-devant d'elle.

LE GENDRE.

Vous accompagnerai-je ?

M. VANDERK.

Non, restez. Victorine, éclairez-moi. (*Victorine prend un flambeau et passe devant.*)

SCÈNE VIII.

MADAME VANDERK, SOPHIE, LE GENDRE, M. VANDERK FILS.

LE GENDRE.

Eh bien, mon cher frère, vous avez aujourd'hui un petit air sérieux.

M. VANDERK FILS.

Non, je vous assure.

LE GENDRE.

Pensez-vous que votre sœur ne sera pas heureuse avec moi?

M. VANDERK FILS.

Je ne doute pas qu'elle ne le soit.

SOPHIE, *à sa mère.*

L'appellerai-je ma tante?

Mme VANDERK.

Gardez-vous-en bien : laïssez-moi parler.

SCÈNE IX.

M. VANDERK, M. VANDERK FILS, MADAME VANDERK, SOPHIE, LE GENDRE, VICTORINE, LA TANTE; UN LAQUAIS *en veste, une ceinture de soie, botté, un fouet sur l'épaule: cependant il porte la robe de la tante.*

LA TANTE.

Ah! j'ai les yeux éblouis, écartez ces flambeaux. Point d'ordre sur les routes; je devrois être ici il y a deux heures. Soyez de condition, n'en soyez pas, une duchesse, une financière,

c'est égal; des chevaux terribles; mes femmes ont eu des peurs... (*à son laquais.*) Laissez ma robe, vous. Ah! c'est madame Vanderk.

Mme VANDERK *avance, la salue, et met de la hauteur.*

Madame, voici ma fille que j'ai l'honneur de vous présenter. (*La tante fait une révérence et n'embrasse pas.*)

LA TANTE, *à M. Vanderk père.*

Quel est ce monsieur noir, et ce jeune homme?

M. VANDERK.

C'est mon gendre futur.

LA TANTE, *en regardant le fils.*

Il ne faut que des yeux pour juger qu'il est d'un sang noble.

M. VANDERK.

Ne trouvez-vous pas qu'il a quelque chose du grand-père?

LA TANTE.

Mais... oui, le front: il est sans doute avancé dans le service?

M. VANDERK.

Non; il est trop jeune.

LA TANTE.

Il a sans doute un régiment?

M. VANDERK.

Non.

LA TANTE.

Pourquoi donc?

M. VANDERK.

Lorsque par ses services il aura mérité la faveur de la cour, je suis tout prêt.

LA TANTE.

Vous avez eu vos raisons, il est fort bien: votre fille l'aime sans doute?

M. VANDERK.

Oui, ils s'aiment beaucoup.

LA TANTE.

Moi, je me serois peu embarrassée de cet amour-là, et j'aurois voulu que mon gendre eût eu un rang avant de lui donner ma fille.

M. VANDERK.

Il est président.

LA TANTE.

Président? Pourquoi porte-t-il l'épée?

M. VANDERK.

Qui? Voici mon gendre futur.

LA TANTE.

Cela. Monsieur est donc de robe?

LE GENDRE.

Oui, madame, et je m'en fais honneur.

LA TANTE.

Monsieur, il y a dans la robe des personnes qui tiennent à ce qu'il y a de mieux.

LE GENDRE.

Et qui le sont, madame.

LA TANTE, *au père.*

Vous ne m'aviez pas écrit que c'étoit un homme de robe. (*au gendre.*) Je vous fais, monsieur, mon compliment; je suis charmée de vous voir uni à une famille...

LE GENDRE.

Madame.

LA TANTE.

A une famille à laquelle je prends le plus vif intérêt.

LE GENDRE.

Madame.

LA TANTE.

Mademoiselle a dans toute sa personne un air, une grace, un sérieux, une modestie; elle sera dignement madame la présidente. Et ce jeune monsieur... (*Regardant le fils.*)

M. VANDERK.

C'est mon fils.

LA TANTE.

Votre fils! votre fils! vous ne me le dites pas... C'est mon neveu. Ah! il est charmant, il est charmant. Embrassez-moi, mon cher enfant. Ah! vous avez raison, c'est tout le portrait du grand-père; il m'a saisie; ses yeux, son front, l'air

noble. Ah! mon frère, ah! monsieur, je veux l'emmener, je veux le faire connoître dans la province, je le présenterai. Ah! il est charmant.

Mme VANDERK.

Madame, voulez-vous passer dans votre appartement?

M. VANDERK.

On va vous servir.

LA TANTE.

Ah! mon lit, mon lit et un bouillon. Ah! il est charmant: je le retiens demain pour me donner la main. Bonsoir, mon cher neveu, bonsoir.

M. VANDERK FILS.

Ma chère tante, je vous souhaite...

SCÈNE X.

M. VANDERK FILS, VICTORINE.

M. VANDERK FILS.

Ma chère tante est assez folle.

VICTORINE.

C'est madame votre tante?

M. VANDERK FILS.

Oui, sœur de mon père.

VICTORINE.

Ses domestiques font un train! elle en a quatre, cinq, sans compter les femmes: ils sont

d'une arrogance... Madame la marquise par-ci, madame la marquise par-là; elle veut ci, elle entend ça: il semble que tout soit à elle.

M. VANDERK FILS.

Je m'en doute bien.

VICTORINE.

Vous ne la suivez pas, votre chère tante?

M. VANDERK FILS.

J'y vais. Bonsoir, Victorine.

VICTORINE.

Attendez donc.

M. VANDERK FILS.

Que veux-tu?

VICTORINE.

Voyons donc votre nouvelle montre.

M. VANDERK FILS.

Tu ne l'as pas vue?

VICTORINE.

Que je la voie encore. Ah! elle est belle; des diamants... à répétition: il est onze heures sept, huit, neuf, dix minutes; onze heures dix minutes. Demain à pareille heure... Voulez-vous que je vous dise tout ce que vous ferez demain?

M. VANDERK FILS.

Ce que je ferai?

VICTORINE.

Oui: vous vous lèverez à sept, disons à huit

heures; vous descendrez à dix; vous donnerez la main à la mariée; on reviendra à deux heures; on dînera, on jouera, ensuite votre feu d'artifice; pourvu encore que vous ne soyez pas blessé.

M. VANDERK FILS.

Blessé! qu'importe?

VICTORINE.

Il ne faut pas l'être.

M. VANDERK FILS.

Cela vaudroit mieux.

VICTORINE.

Je parie que voilà tout ce que vous ferez demain.

M. VANDERK FILS.

Tu serois bien étonnée, si je ne faisois rien de tout cela.

VICTORINE.

Que ferez-vous donc?

M. VANDERK FILS.

Au reste, tu peux avoir raison.

VICTORINE.

C'est joli, une montre à répétition; lorsqu'on se réveille, on sonne l'heure: je crois que je me réveillerois tout exprès.

M. VANDERK FILS.

Eh bien! je veux qu'elle passe la nuit dans ta chambre, pour savoir si tu te réveilleras.

VICTORINE.

Oh! non.

M. VANDERK FILS.

Je t'en prie.

VICTORINE.

Si on le savoit, on se moqueroit de moi.

M. VANDERK FILS.

Qui le dira? Tu me la rendras demain au matin.

VICTORINE.

Vous en pouvez être sûr; mais... vous.

M. VANDERK FILS.

N'ai-je pas ma pendule? et tu me la rendras.

VICTORINE.

Sans doute.

M. VANDERK FILS.

Qu'à moi.

VICTORINE.

A qui donc?

M. VANDERK FILS.

Qu'à moi.

VICTORINE.

Eh! mais, sans doute.

M. VANDERK FILS.

Bonsoir, Victorine. Adieu. Bonsoir. Qu'à moi, qu'à moi.

SCÈNE XI.

VICTORINE.

Qu'à moi, qu'à moi! Que veut-il dire? Il a quelque chose d'extraordinaire aujourd'hui: ce n'est pas sa gaieté, son air franc: il rêvoit. Si c'étoit... Non...

SCÈNE XII.

ANTOINE, VICTORINE.

ANTOINE.

On vous appelle, on vous sonne depuis une heure. Quatre ou cinq misérables laquais de condition donnent plus de peine qu'une maison de quarante personnes. Nous verrons demain; ce sera un beau bruit. Je n'oublie rien. Non. (*Il souffle les bougies.*) Je vais me coucher.

SCÈNE XIII.

ANTOINE, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur Antoine, monsieur dit qu'avant de vous coucher vous montiez chez lui par le petit escalier.

ANTOINE.

Oui, j'y vais.

LE DOMESTIQUE.

Bonsoir, monsieur Antoine.

ANTOINE.

Bonsoir, bonsoir.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

M. VANDERK FILS, SON DOMESTIQUE.

(*M. Vanderk fils entre en tâtonnant avec précaution. Il fait ouvrir le volet fermé le soir par Antoine, et regarde par-tout. Le domestique est botté ainsi que son maître, qui tient deux pistolets.*)

M. VANDERK FILS.

Eh bien! les clefs?

LE DOMESTIQUE.

J'ai cherché par-tout, sur la fenêtre, derrière la porte; j'ai tâté le long de la barre de fer, je n'ai rien trouvé; enfin j'ai réveillé le portier.

M. VANDERK FILS.

Eh bien?

LE DOMESTIQUE.

Il dit que monsieur Antoine les a.

M. VANDERK FILS.

Et pourquoi Antoine a-t-il pris ces clefs?

ANTOINE.

Qui peut frapper si matin?

M. VANDERK FILS.

Moi.

ANTOINE.

Ah! monsieur, j'y vais.

M. VANDERK FILS.

Il se lève... Rien de moins extraordinaire; j'ai affaire, moi; je sors. Je vais à deux pas : quand j'irois plus loin? Mais vous êtes en bottines? Mais ce cheval? ce domestique? Eh bien! je vais à deux lieues d'ici; mon père m'a dit de lui faire une commission. Comme l'esprit va chercher bien loin les raisons les plus simples! Ah! je ne sais pas mentir.

SCÈNE III.

ANTOINE, *son col à la main;* M. VANDERK FILS.

ANTOINE.

Comment, monsieur, c'est vous?

M. VANDERK FILS.

Oui: donne-moi vite les clefs de la porte cochère.

ANTOINE.

Les clefs?

M. VANDERK FILS.

Oui.

ANTOINE.

Les clefs? Mais le portier doit les avoir.

M. VANDERK FILS.

Il dit que vous les avez.

ANTOINE.

Ah! c'est vrai: hier au soir, je ne m'en ressouvenois pas. Mais, à propos, monsieur votre père les a.

M. VANDERK FILS.

Mon père? Eh! pourquoi les a-t-il?

ANTOINE.

Demandez-lui; je n'en sais rien.

M. VANDERK FILS.

Il ne les a pas ordinairement.

ANTOINE.

Mais vous sortez de bonne heure.

M. VANDERK FILS.

Il faut qu'il ait eu quelques raisons pour prendre ces clefs.

ANTOINE.

Peut-être quelque domestique... ce mariage... Il a appréhendé de l'embarras, des fêtes... des aubades... Il veut se lever le premier. Enfin, que sais-je?

M. VANDERK FILS.

Eh bien! mon pauvre Antoine, rends-moi le plus grand... rends-moi un petit service; entre tout doucement, je t'en prie, dans l'appartement de mon père: il aura mis les clefs sur quelque table, sur quelque chaise; apporte-les-moi. Prends garde de le réveiller; je serois au désespoir d'avoir été la cause que son sommeil eût été troublé.

ANTOINE.

Que n'y allez-vous?

M. VANDERK FILS.

S'il t'entend, tu lui donneras mieux une raison que moi.

ANTOINE, *le doigt en l'air.*

J'y vais: ne sortez pas, ne sortez pas.

M. VANDERK FILS.

Où veux-tu que j'aille?

SCÈNE IV.

M. VANDERK FILS.

J'aurois bien cru qu'il m'auroit fait plus de questions. Antoine est un bon homme... Il se sera bien imaginé... Ah! mon père, mon père! il dort... Il ne sait pas... Ce cabinet, cette mai-

son, tout ce qui m'entoure m'est plus cher : quitter cela pour toujours, ou pour long-temps, cela fait une peine qui... Ah! le voilà. Ciel! c'est mon père.

SCÈNE V.

M. VANDERK, *en robe de chambre;*
M. VANDERK FILS.

M. VANDERK FILS.

Ah! mon père, que je suis fâché! C'est la faute d'Antoine; je le lui avois dit; mais il aura fait du bruit, il vous aura réveillé.

M. VANDERK.

Non; je l'étois.

M. VANDERK FILS.

Vous l'étiez? Apparemment, mon père, que l'embarras d'aujourd'hui, et que...

M. VANDERK.

Vous ne me dites pas bonjour.

M. VANDERK FILS.

Mon père, je vous demande pardon, je vous souhaite bien le bonjour.

M. VANDERK.

Vous sortez de bonne heure.

M. VANDERK FILS.

Oui, je voulois...

M. VANDERK.

Il y a des chevaux dans la cour.

M. VANDERK FILS.

C'est pour moi : c'est le mien et celui de mon domestique.

M. VANDERK.

Eh ! où allez-vous si matin?

M. VANDERK FILS.

Une fantaisie d'exercice; je voulois faire le tour du rempart : une idée... un caprice qui m'a pris tout d'un coup ce matin.

M. VANDERK.

Dès hier au soir, vous aviez dit qu'on tînt vos chevaux prêts; Victorine l'a su de quelqu'un de l'écurie, et vous aviez l'idée de sortir.

M. VANDERK FILS.

Non pas absolument.

M. VANDERK.

Non ! mon fils, vous avez quelque dessein.

M. VANDERK FILS.

Quel dessein voudriez-vous que j'eusse?

M. VANDERK.

C'est moi qui vous le demande.

M. VANDERK FILS.

Je vous assure, mon père...

M. VANDERK.

Mon fils, jusqu'à cet instant je n'ai connu en

vous ni détour ni mensonge: si ce que vous dites est vrai, répétez-le moi, et je vous croirai... Si ce sont quelques raisons, quelques folies de votre âge, de ces niaiseries qu'un père peut soupçonner, mais ne doit jamais savoir; quelque peine que cela me fasse, je n'exige pas une confidence dont nous rougirions l'un et l'autre: voici les clefs, sortez... (*Le fils tend la main, et les prend.*) Mais, mon fils, si cela pouvoit intéresser votre repos et le mien, et celui de votre mère?

M. VANDERK FILS.

Ah! mon père.

M. VANDERK.

Il n'est pas possible qu'il y ait rien de déshonorant dans ce que vous allez faire.

M. VANDERK FILS.

Ah! bien plutôt...

M. VANDERK.

Achevez.

M. VANDERK FILS.

Que me demandez-vous? Ah! mon père, vous me l'avez dit hier: vous aviez été insulté; vous étiez jeune; vous vous êtes battu; vous le feriez encore. Ah! que je suis malheureux! je sens que je vais faire le malheur de votre vie. Non... ja-

mais... Quelle leçon!... Vous pouvez m'en croire, si la fatalité...

M. VANDERK.

Insulté... battu... le malheur de ma vie. Mon fils, causons ensemble, et ne voyez en moi qu'un ami.

M. VANDERK FILS.

S'il étoit possible que j'exigeasse de vous un serment... Promettez-moi que, quelque chose que je vous dise, votre bonté ne me détournera pas de ce que je dois faire.

M. VANDERK.

Si cela est juste.

M. VANDERK FILS.

Juste ou non.

M. VANDERK.

Juste ou non?

M. VANDERK FILS.

Ne vous alarmez pas. Hier au soir j'ai eu quelque altercation, une dispute avec un officier de cavalerie : nous sommes sortis ; on nous a séparés... Parole aujourd'hui.

M. VANDERK, *en s'appuyant sur le dos d'une chaise.*

Ah! mon fils.

M. VANDERK FILS.

Mon père, voilà ce que je craignois.

M. VANDERK.

Et puis-je savoir de vous un détail plus étendu de votre querelle, et de ce qui l'a causée, enfin de tout ce qui s'est passé?

M. VANDERK FILS.

Ah! comme j'ai fait ce que j'ai pu pour éviter votre présence!

M. VANDERK.

Vous fait-elle du chagrin?

M. VANDERK FILS.

Ah! jamais, jamais je n'ai eu tant besoin d'un ami, et sur-tout de vous.

M. VANDERK.

Enfin, vous avez eu une dispute.

M. VANDERK FILS.

L'histoire n'est pas longue: la pluie qui est survenue hier m'a forcé d'entrer dans un café; je jouois une partie d'échecs; j'entends à quelques pas de moi quelqu'un qui parloit avec chaleur: il racontoit je ne sais quoi de son père, d'un marchand, d'un escompte de billets; mais je suis certain d'avoir entendu très distinctement: Oui, tous ces négociants, tous ces commerçants, sont des fripons, sont des misérables. Je me suis retourné, je l'ai regardé. Lui, sans nul égard, sans nulle attention, a répété le même discours. Je me suis levé, je lui ai dit à l'oreille qu'il n'y

avoit qu'un malhonnête homme qui pût tenir de pareils propos : nous sommes sortis ; on nous a séparés.

M. VANDERK.

Vous me permettrez de vous dire...

M. VANDERK FILS.

Ah! je sais, mon père, tous les reproches que vous pouvez me faire. Cet officier pouvoit être dans un instant d'humeur; ce qu'il disoit pouvoit ne pas me regarder; lorsqu'on dit tout le monde, on ne dit personne; peut-être même ne faisoit-il que raconter ce qu'on lui avoit dit; et voilà mon chagrin, voilà mon tourment. Mon retour sur moi-même a fait mon supplice; il faut que je cherche à égorger un homme qui peut n'avoir pas tort. Je crois cependant qu'il l'a dit parceque j'étois présent.

M. VANDERK.

Vous le desirez ; vous connoît-il ?

M. VANDERK FILS.

Je ne le connois pas.

M. VANDERK.

Et vous cherchez querelle! Ah! mon fils, pourquoi n'avez-vous pas pensé que vous aviez votre père? je pense si souvent que j'ai un fils.

M. VANDERK FILS.

C'est parceque j'y pensois.

M. VANDERK.

Eh! dans quelle incertitude, dans quelle peine alliez-vous jeter aujourd'hui votre mère et moi!

M. VANDERK FILS.

J'y avois pourvu.

M. VANDERK.

Comment?

M. VANDERK FILS.

J'avois laissé sur ma table une lettre adressée à vous; Victorine vous l'auroit donnée.

M. VANDERK.

Est-ce que vous vous êtes confié à Victorine?

M. VANDERK FILS.

Non; mais elle devoit rapporter quelque chose sur ma table, et elle l'auroit vûe.

M. VANDERK.

Eh! quelles précautions aviez-vous prises contre la juste rigueur des lois?

M. VANDERK FILS.

La juste rigueur!

M. VANDERK.

Oui, elles sont justes ces lois... Un peuple... je ne sais lequel... les Romains, je crois, accordoient des récompenses à qui conservoit la vie d'un citoyen. Quelle punition ne mérite pas un Français qui médite d'en égorger un autre, qui projette un assassinat?

M. VANDERK FILS.

Un assassinat!

M. VANDERK.

Oui, mon fils, un assassinat. La confiance que l'agresseur a dans ses propres forces fait presque toujours sa témérité.

M. VANDERK FILS.

Et vous-même, mon père, lorsqu'autrefois...

M. VANDERK.

Le ciel est juste, il m'en punit en vous. Enfin, quelles précautions aviez-vous prises contre la juste rigueur des lois?

M. VANDERK FILS.

La fuite.

M. VANDERK.

Eh! quelle étoit votre marche, le lieu, l'instant?

M. VANDERK FILS.

Sur les trois heures après midi, derrière les petits remparts.

M. VANDERK.

Eh! pourquoi donc sortez-vous sitôt?

M. VANDERK FILS.

Pour ne pas manquer à ma parole. J'ai redouté l'embarras de cette noce, de ma tante, et de me trouver engagé de façon à ne pouvoir m'échap-

per. Ah ! comme j'aurois voulu retarder d'un jour !

M. VANDERK.

Et d'ici à trois heures ne pourriez-vous rester?

M. VANDERK FILS.

Ah! mon père, imaginez...

M. VANDERK.

Vous aviez raison : mais cette raison ne subsiste plus. Faites rentrer vos chevaux, remontez chez vous. Je vais réfléchir aux moyens qui peuvent vous sauver et l'honneur et la vie.

M. VANDERK FILS, *à part.*

Me sauver l'honneur!... Mon père, mon malheur mérite plus de pitié que d'indignation.

M. VANDERK.

Je n'en ai aucune.

M. VANDERK FILS.

Prouvez-le-moi donc en me permettant de vous embrasser.

M. VANDERK.

Non, monsieur, remontez chez vous.

M. VANDERK FILS.

J'y vais, mon père.

(*Il se retire précipitamment.*)

SCÈNE VI.

M. VANDERK.

Infortuné ! Comme on doit peu compter sur le bonheur présent ! Je me suis couché le plus tranquille, le plus heureux des pères, et me voilà. Antoine !... Je ne puis avoir trop de confiance... Si son sang couloit pour son roi ou pour sa patrie ; mais...

SCÈNE VII.

M. VANDERK, ANTOINE.

ANTOINE.

Que voulez-vous ?

M. VANDERK.

Ce que je veux ? Ah ! qu'il vive.

ANTOINE.

Monsieur.

M. VANDERK.

Je ne t'ai pas entendu entrer.

ANTOINE.

Vous m'avez appelé.

M. VANDERK.

Je t'ai appelé ?... Antoine, je connois ta discré-

tion, ton amitié... pour moi et pour mon fils; il sortoit pour se battre.

ANTOINE.

Contre qui? Je vais...

M. VANDERK.

Cela est inutile.

ANTOINE.

Tout le quartier va le défendre : je vais réveiller...

M. VANDERK.

Non, ce n'est pas...

ANTOINE.

Vous me tueriez plutôt que de...

M. VANDERK.

Tais-toi, il est ici : cours à son appartement; dis-lui, dis-lui que je le prie de m'envoyer la lettre dont il vient de me parler. Ne dis pas autre chose; ne fais voir aucun intérêt sur ce qui le regarde... Remarque... va, qu'il te donne cette lettre et qu'il m'attende : je vais voir.

SCÈNE VIII.

M. VANDERK.

Ah ciel! fouler aux pieds la raison, la nature et les lois! Préjugé funeste! abus cruel du point d'honneur, tu ne pouvois avoir pris naissance

que dans les temps les plus barbares; tu ne pouvois subsister qu'au milieu d'une nation vaine et pleine d'elle-même, qu'au milieu d'un peuple dont chaque particulier compte sa personne pour tout, et sa patrie et sa famille pour rien. Et vous, lois sages, vous avez desiré mettre un frein à l'honneur, vous avez ennobli l'échafaud: votre sévérité a servi à froisser le cœur d'un honnête homme entre l'infamie et le supplice. Ah! mon fils.

SCÈNE IX.

M. VANDERK, ANTOINE.

ANTOINE.

Monsieur, vous l'avez laissé partir.

M. VANDERK.

Il est parti? O ciel! arrêtez...

ANTOINE.

Ah! monsieur, il est déja bien loin. Je traversois la cour; il a mis ses pistolets à l'arçon.

M. VANDERK.

Ses pistolets!

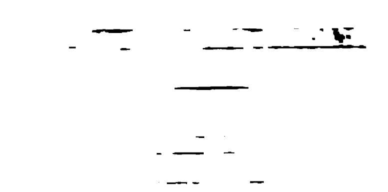
ANTOINE.

Il m'a crié: Antoine, je te recommande mon père, et il a mis son cheval au galop.

M. VANDERK.

Il est parti! (*Il rêve douloureusement: il reprend sa fermeté et dit:*) Que rien ne transpire ici. Viens, suis-moi, je vais m'habiller.

FIN DU TROISIÈME ACTE.



[illegible]

[illegible] Madame [illegible] qu'on [illegible] ne vécut-il pas [illegible]

M. VANDERK.

Mon fils?

VICTORINE.

Oui : je l'ai demandé, je l'ai fait chercher. Je ne sais s'il est sorti, ou s'il n'est pas sorti; mais je ne l'ai pas trouvé.

M. VANDERK.

Il est sorti.

VICTORINE.

Vous savez donc, monsieur, qu'il est dehors?

M. VANDERK.

Oui, je le sais. Voyez si tout le monde est prêt : pour moi, je le suis. Où est votre père?

VICTORINE, *faisant un pas, et revenant.*

Avez-vous vu, monsieur, hier un domestique qui vouloit parler à vous ou à monsieur votre fils?

M. VANDERK.

Un domestique? C'étoit à moi : j'ai donné parole à son maître aujourd'hui; vous faites bien de m'en faire ressouvenir.

VICTORINE, *à part.*

Il faut que ce ne soit pas cela : tant mieux, puisque monsieur sait où il est.

M. VANDERK.

Voyez donc où est votre père.

VICTORINE.

J'y cours.

SCÈNE III.

M. VANDERK.

Au milieu de la joie la plus légitime... Antoine ne vient point... Je voyois devant moi toutes les misères humaines... Je m'y tenois préparé. La mort même... Mais ceci... Eh! que dire?... Ah ciel!...

SCÈNE IV.

M. VANDERK, LA TANTE.

M. VANDERK.

Eh bien! ma sœur, puis-je enfin me livrer au plaisir de vous revoir?

LA TANTE.

Mon frère, je suis très en colère; vous gronderez après, si vous voulez.

M. VANDERK.

J'ai tout lieu d'être fâché contre vous.

LA TANTE.

Et moi contre votre fils.

M. VANDERK.

J'ai cru que les droits du sang n'admettoient point de ces ménagements, et qu'un frère...

LA TANTE.

Et moi, qu'une sœur comme moi mérite de certains égards.

M. VANDERK.

Quoi! vous auroit-on manqué en quelque chose?

LA TANTE.

Oui, sans doute.

M. VANDERK.

Qui?

LA TANTE.

Votre fils.

M. VANDERK.

Mon fils? Et quand peut-il vous avoir désobligée?

LA TANTE.

A l'instant.

M. VANDERK.

A l'instant?

LA TANTE.

Oui, mon frère, à l'instant. Il est bien singulier que mon neveu, qui doit me donner la main aujourd'hui, ne soit pas ici, et qu'il sorte.

M. VANDERK.

Il est sorti pour une affaire indispensable.

LA TANTE.

Indispensable, indispensable! Votre sang-froid me tue: il faut me le trouver mort ou vif; c'est lui qui me donne la main.

M. VANDERK.

Je compte vous la donner, s'il le faut.

LA TANTE.

Vous? Au reste, je le veux bien, vous me ferez honneur. Oh çà, mon frère, parlons raison; il n'y a point de choses que je n'aie imaginées pour mon neveu, quoiqu'il soit malhonnête à lui d'être sorti. Il y a près de mon château, ou plutôt près du vôtre, et je vous en rends grace, il y a un certain fief qui a été enlevé à la famille en quinze cent soixante-quinze, mais qui n'est pas rachetable.

M. VANDERK.

Soit.

LA TANTE.

C'est un abus; mais c'est fâcheux.

M. VANDERK.

Cela peut-être: allons rejoindre...

LA TANTE.

Nous avons le temps. Il faut repeindre les vitraux de la chapelle: cela vous étonne.

M. VANDERK.

Nous parlerons de cela.

LA TANTE.

C'est que les armoiries sont écartelées d'Aragon, et que le lambel...

M. VANDERK.

Ma sœur, vous ne partez pas aujourd'hui?

LA TANTE.

Non, je vous assure.

M. VANDERK.

Eh bien! nous en parlerons demain.

LA TANTE.

C'est que cette nuit j'ai arrangé pour votre fils, j'ai arrangé des choses étonnantes. Il est aimable, il est aimable. Nous avons, dans la province, la plus riche héritière; c'est une Cramont Ballière de la Tour d'Argon: vous savez ce que c'est; elle est même parente de votre femme. Votre fils l'épouse, j'en fais mon affaire. Vous ne paroîtrez pas, vous: je le propose, je le marie; il ira à l'armée, et moi je reste avec sa femme, avec ma nièce, et j'éléve ses enfants.

M. VANDERK.

Eh! ma sœur.

LA TANTE.

Ce sont les vôtres, mon frère.

M. VANDERK.

Entrons dans le salon; sans doute on nous y attend.

ANTOINE.

Et c'est à cause de cela : vous en mourrez.

M. VANDERK.

Non.

ANTOINE.

Ah, ciel !

M. VANDERK.

Antoine, vous manquez de raison ; je ne vous conçois pas aujourd'hui : écoutez-moi.

ANTOINE.

Monsieur.

M. VANDERK.

Écoutez-moi, vous dis-je ; rappelez toute votre présence d'esprit, j'en ai besoin. Écoutez avec attention ce que je vais vous confier. On peut venir à l'instant, et je ne pourrois plus vous parler... Crois-tu, mon pauvre Antoine, crois-tu, mon vieux camarade, que je sois insensible ? N'est-ce pas mon fils ? N'est-ce pas lui qui fonde dans l'avenir tout le bonheur de ma vieillesse. Et ma femme... ah ! quel chagrin ! sa santé foible. Mais c'est sans remède ; le préjugé qui afflige notre nation rend son malheur inévitable.

ANTOINE.

Eh! ne pouviez-vous accommoder cette affaire ?

M. VANDERK.

L'accommoder ! Tu ne connois pas toutes les

entraves de l'honneur. Où trouver son adversaire, où le rencontrer à présent? Est-ce sur le champ de bataille que de pareilles affaires s'accommodent? Eh! n'est-il pas contre les mœurs et contre les lois que je paroisse en être instruit?... Et si mon fils eût hésité, s'il eût molli, si cette cruelle affaire s'étoit accommodée, combien s'en préparoit-il dans l'avenir! Il n'est point de demi-brave, il n'est point de petit homme qui ne cherchât à le tâter : il lui faudroit dix affaires heureuses pour faire oublier celle-ci. Elle est affreuse dans tous ses points; car il a tort.

ANTOINE.

Il a tort!

M. VANDERK.

Une étourderie.

ANTOINE.

Une étourderie!

M. VANDERK.

Oui. Mais ne perdons pas de temps en vaines discussions. Antoine!

ANTOINE.

Monsieur.

M. VANDERK.

Exécutez de point en point ce que je vais vous dire.

ANTOINE.

Oui, monsieur.

M. VANDERK.

Ne passez pas mes ordres en aucune manière; songez qu'il y va de l'honneur de mon fils et du mien : c'est vous dire tout.

ANTOINE.

Ah ciel!

M. VANDERK.

Je ne peux me confier qu'à vous, et je me fie à votre âge, à votre expérience, et je peux dire à votre amitié. Rendez-vous au lieu où ils doivent se rencontrer : déguisez-vous de façon à n'être pas reconnu; tenez-vous-en le plus loin que vous pourrez; ne soyez, s'il est possible, reconnu en aucune manière. Si mon fils a le bonheur cruel de tuer son adversaire, montrez-vous alors : il sera agité, il sera égaré, il verra mal; voyez pour lui, portez sur lui toute votre attention; veillez à sa fuite, donnez-lui votre cheval; faites ce qu'il vous dira, faites ce que la prudence vous conseillera. Lui parti, portez sur-le-champ tous vos soins à son adversaire : s'il respire encore, emparez-vous de ses derniers moments; donnez-lui tous les secours qu'exige l'humanité, expiez autant qu'il est en vous le crime auquel je participe, puisque.... puisque... Cruel honneur!... Mais, Antoine, si lo

ciel me punit autant que je dois l'être, s'il dispose de mon fils, je suis père, et je crains mes premiers mouvements : je suis père, et cette fête, cette noce... ma femme... sa santé... moi-même... Alors tu accourras : mon fils a son domestique, tu accourras ; mais comme ta présence m'en diroit trop, aie cette attention, écoute bien, aie-la pour moi, je t'en supplie : tu frapperas trois coups à la porte de la basse-cour, trois coups distinctement, et tu te rendras ici, ici dedans, dans ce cabinet : tu ne parleras à personne : mes chevaux seront mis, nous y courrons.

ANTOINE.

Mais, monsieur.

M. VANDERK.

Voici quelqu'un, et c'est sa mère.

SCÈNE X.

M. VANDERK, MADAME VANDERK, ANTOINE.

Mme VANDERK.

Ah ! mon cher ami, tout le monde est prêt, voici vos gants. Antoine, eh ! comme te voilà fait ! Tu aurois bien dû te mettre en noir, te faire beau le jour du mariage de ma fille. Je ne te pardonne pas cela.

ANTOINE.

C'est que... madame... Je vais en affaire. Oui, oui... madame.

M. VANDERK.

Allez, allez, Antoine; faites ce que je vous ai dit.

ANTOINE.

Oui, monsieur..

M. VANDERK.

N'oubliez rien.

ANTOINE.

Oui, monsieur.

Mme VANDERK.

Antoine!

ANTOINE.

Madame.

Mme. VANDERK.

Si tu trouves mon fils, je t'en prie, dis-lui qu'il ne tarde point.

M. VANDERK.

Allez, Antoine, allez. (*Antoine et M. Vanderk se regardent.*)

(*Antoine sort.*)

SCÈNE XI.

M. VANDERK, MADAME VANDERK.

Mme VANDERK.

Antoine a l'air bien effarouché.

M. VANDERK.

Tout ceci l'échauffe et le dérange.

Mme VANDERK.

Ah! mon ami, faites-moi compliment; il y a plus de deux ans que je ne me suis si bien portée... Ma fille... mon gendre, toute cette famille est si respectable, si honnête, la bonne robe est sage comme les lois. Mais, mon ami, j'ai un reproche à vous faire, et votre sœur a raison : vous donnez aujourd'hui de l'occupation à votre fils, vous l'envoyez je ne sais en quel endroit; au reste, vous le savez : il faut cependant que ce soit très loin, car je suis sûre qu'il ne s'est point amusé. Lorsqu'il va revenir, il ne pourra nous rejoindre. Victorine a dit à ma fille qu'il n'étoit point habillé, et qu'il étoit monté à cheval.

M. VANDERK, *lui présentant la main affectueusement.*

Laissez-moi respirer, et permettez-moi de ne penser qu'à votre satisfaction. Votre santé me fait le plus grand plaisir : nous avons tellement

besoin de nos forces, l'adversité est si près de nous, la plus grande félicité est si peu stable, si peu... Ne faisons point attendre, on doit nous trouver de moins dans la compagnie. La voici.

SCÈNE XII.

M. VANDERK, MADAME VANDERK, SOPHIE, LE GENDRE, LA TANTE, *et un groupe de compagnies de femmes et d'hommes, plus d'hommes de robe que d'autres.*

M. VANDERK.

Allons, belle jeunesse. Madame, nous avons été ainsi. Puissiez-vous, mes enfants, voir un pareil jour, (*à part.*) et plus beau que celui-ci!

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

VICTORINE, *se tournant vers la coulisse d'où elle sort.*

Monsieur Antoine, monsieur Antoine, monsieur Antoine. Le maître d'hôtel, les gens, les commis, tout le monde demande monsieur Antoine. Il faut que j'aie la peine de tout. Mon père est bien étonnant : je le cherche par-tout ; je ne le trouve nulle part. Jamais ici il n'y a eu tant de monde, et jamais.. Ah! quoi!... Hein!... Antoine, Antoine. Eh bien! qu'ils appellent. Cette cérémonie que je croyois si gaie, grands dieux, comme elle est triste! Mais lui, ne s'être pas trouvé au mariage de sa sœur; et d'un autre côté... aussi mon père, avec ses raisons, sois sage, sois sage, et tu ne pourras manquer... Où est-il allé? Je...

SCÈNE II.

VICTORINE, M. DESPARVILLES.

M. DESPARVILLES.

Mademoiselle, puis-je entrer?

VICTORINE.

Monsieur, vous êtes sans doute de la noce. Entrez dans le salon.

M. DESPARVILLES.

Je n'en suis pas, mademoiselle, je n'en suis pas.

VICTORINE.

Ah! monsieur, si vous n'en êtes pas, pour quelle raison?...

M. DESPARVILLES.

Je viens pour parler à M. Vanderk.

VICTORINE.

Lequel?

M. DESPARVILLES.

Mais le négociant. Est-ce qu'il y a deux négociants de ce nom-là? C'est celui qui demeure ici.

VICTORINE.

Ah! monsieur, quel embarras! Je vous assure que je ne sais comment monsieur pourra vous parler au milieu de tout ceci; et même on seroit

à table, si on n'attendoit quelqu'un qui se fait bien attendre.

M. DESPARVILLES.

Mademoiselle, monsieur Vanderk m'a donné parole ici aujourd'hui à cette heure.

VICTORINE.

Il ne savoit donc pas l'embarras...

M. DESPARVILLES.

Il ne savoit pas, il ne savoit pas: c'est hier au soir qu'il me l'a fait dire.

VICTORINE.

J'y vais donc, si je peux l'aborder; car il répond à l'un, il répond à l'autre. Je dirai... qu'est-ce que je dirai?

M. DESPARVILLES.

Dites que c'est quelqu'un qui voudroit lui parler; que c'est quelqu'un à qui il a donné parole à cette heure-ci, sur une lettre qu'il en a reçue. Ajoutez que... Non... dites-lui seulement cela.

VICTORINE.

J'y vais... quelqu'un... Mais, monsieur, permettez-moi de vous demander votre nom.

M. DESPARVILLES.

Il le sait bien peu. Dites, au reste, que c'est monsieur Desparvilles; que c'est le maître d'un domestique...

VICTORINE.

Ah! je sais, un homme qui avoit un visage. . qui avoit un air... Hier au soir. J'y vais.

SCÈNE III.

M. DESPARVILLES.

Que de raisons! Parbleu! ces choses-là sont bien faites pour moi. Il faut que cet homme marie justement sa fille aujourd'hui, le jour, le même jour que j'ai à lui parler: c'est fait exprès; oui, c'est fait exprès pour moi: ces choses-là n'arrivent qu'à moi. Peste soit des enfants! Je ne veux plus m'embarrasser de rien. Je vais me retirer dans ma province. Mais, mon père, mon père... Mais, mon fils, va te promener; j'ai fait mon temps, fais le tien. Ah! c'est apparemment notre homme. Encore un refus que je vais essuyer.

SCÈNE IV.

M. DESPARVILLES, M. VANDERK.

M. DESPARVILLES.

Monsieur, monsieur, je suis fâché de vous déranger. Je sais tout ce qui vous arrive; vous ma-

riez votre fille, vous êtes à l'instant en compagnie. Mais un mot, un seul mot.

M. VANDERK.

Et moi, monsieur, je suis fâché de ne vous avoir pas donné une heure plus prompte. On vous a peut-être fait attendre. J'avois dit à quatre heures, et il est trois heures seize minutes. Monsieur, asseyez-vous.

M. DESPARVILLES.

Non: parlons debout; j'aurai bientôt dit. Monsieur, je crois que le diable est après moi. J'ai, depuis quelques jours, besoin d'argent, et encore plus depuis hier, pour la circonstance la plus pressante, et que je ne peux pas dire. J'ai une lettre de change, bonne, excellente; c'est, comme disent vos marchands, c'est de l'or en barre. Mais elle sera payée quand? quand? je n'en sais rien: ils ont des usages, des usances, des termes que je ne comprends pas. J'ai été chez plusieurs de vos confrères; mais tous ceux que j'ai vus jusqu'à présent sont des arabes, des juifs; pardonnez-moi le terme, oui, des juifs. Ils m'ont demandé des remises considérables, parcequ'ils voient que j'en ai besoin: d'autres m'ont refusé tout net. Mais que je ne vous retarde point. Pouvez-vous m'avancer le paiement de ma lettre de change, ou ne le pouvez-vous pas?

M. VANDERK.

Puis-je la voir?

M. DESPARVILLES.

La voilà. (*Pendant que M. Vanderk lit.*) Je paierai tout ce qu'il faudra; je sais qu'il y a des droits. Faut-il le quart? faut-il... J'ai besoin d'argent.

M. VANDERK, *en sonnant.*

Monsieur, je vais vous la faire payer.

M. DESPARVILLES.

A l'instant?

M. VANDERK.

Oui, monsieur.

M. DESPARVILLES.

A l'instant! Prenez, prenez, monsieur. Ah! quel service vous me rendez! Prenez, prenez, monsieur.

M. VANDERK, *au domestique qui entre.*

Allez à ma caisse, apportez le montant de cette lettre, deux mille quatre cents livres.

M. DESPARVILLES.

Monsieur, au service que vous me rendez, pouvez-vous ajouter celui de me faire donner de l'or?

M. VANDERK.

Volontiers, monsieur. (*au domestique.*) Apportez la somme en or.

M. DESPARVILLES, *au domestique qui sort.*

Faites retenir, monsieur, l'escompte, l'à-compte.

M. VANDERK.

Non, monsieur: je ne prends point d'escompte, ce n'est point mon commerce; et, je vous l'avoue avec plaisir, ce service ne me coûte rien. Votre lettre vient de Cadix; elle est pour moi une rescription, elle devient pour moi de l'argent comptant.

M. DESPARVILLES.

Monsieur, monsieur, voilà de l'honnêteté, voilà de l'honnêteté: vous ne savez pas toute l'obligation que je vous dois, toute l'étendue du service que vous me rendez.

M. VANDERK.

Je souhaite qu'il soit considérable.

M. DESPARVILLES.

Ah! monsieur, monsieur, que vous êtes heureux! Vous n'avez qu'une fille, vous?

M. VANDERK.

J'espère que j'ai un fils.

M. DESPARVILLES.

Un fils! Mais il est apparemment dans le commerce, dans un état tranquille; mais le mien, le mien est dans le service: à l'instant que je vous parle, n'est-il pas occupé à se battre.

M. VANDERK.

A se battre?

M. DESPARVILLES.

Oui, monsieur, à se battre. Un autre jeune homme dans un café, un petit étourdi, lui a cherché querelle, je ne sais pourquoi, je ne sais comment; il ne le sait pas lui-même.

M. VANDERK.

Que je vous plains! et qu'il est à craindre...

M. DESPARVILLES.

A craindre! Je ne crains rien: mon fils est brave, il tient de moi; et adroit, adroit: à vingt pas, il couperoit une balle en deux sur une lame de couteau; mais il faut qu'il s'enfuie, c'est le diable: vous entendez bien, vous entendez bien; je me fie à vous, vous m'avez gagné l'ame.

M. VANDERK.

Monsieur, je suis flatté de votre... (*On frappe à la porte un coup.*) Je suis flatté de ce que... (*Un second coup.*)

M. DESPARVILLES.

Ce n'est rien, c'est qu'on frappe chez vous. (*On frappe un troisième coup: M. Vanderk tombe sur un siège.*) Monsieur, vous ne vous trouvez pas indisposé?

M. VANDERK.

Ah! monsieur, tous les pères ne sont pas mal-

heureux! (*Le domestique entre avec des rouleaux de louis.*) Voilà votre somme : partez, monsieur, vous n'avez pas de temps à perdre.

M. DESPARVILLES.

Je vous suis obligé, monsieur.

M. VANDERK.

Permettez-moi de ne pas vous reconduire.

M. DESPARVILLES.

Ah! vous avez affaire? Ah! le brave homme! ah! l'honnête homme! Monsieur, mon sang est à vous. Restez, restez, restez, je vous en prie.

SCÈNE V.

M. VANDERK.

Mon fils est mort... Je l'ai vu là... et je ne l'ai pas embrassé... Que de peines sa naissance me préparoit! que de chagrins sa mère...

SCÈNE VI.

M. VANDERK, ANTOINE.

M. VANDERK.

Eh bien?

ANTOINE.

Ah! mon maître! tous deux : j'étois très loin; mais j'ai vu, j'ai vu... Ah! monsieur.

M. VANDERK.

Mon fils.

ANTOINE.

Oui, ils se sont approchés à bride abattue. L'officier a tiré, votre fils ensuite. L'officier est tombé d'abord; il est tombé le premier. Après cela, monsieur. Ah! mon cher maître, les chevaux se sont séparés... je suis couru... je... je...

M. VANDERK.

Voyez si mes chevaux sont mis; faites approcher par la porte de derrière, venez m'avertir: courons-y; peut-être n'est-il que blessé.

ANTOINE.

Mort, mort: j'ai vu sauter son chapeau; mort.

SCÈNE VII.

M. VANDERK, ANTOINE, VICTORINE.

VICTORINE.

Mort! Eh! qui donc? qui donc?

M. VANDERK.

Que demandez-vous?

ANTOINE.

Qu'est-ce que tu demandes? Sors d'ici tout à l'heure.

M. VANDERK.

Laissez-la. Allez, Antoine, faites ce que je vous dis.

SCÈNE VIII.

M. VANDERK, VICTORINE, ANTOINE *dans l'appartement.*

M. VANDERK.

Que voulez-vous, Victorine?

VICTORINE.

Je venois demander si on doit faire servir, et j'ai rencontré un monsieur qui m'a dit que vous vous trouviez mal.

M. VANDERK.

Non, je ne me trouve pas mal. Où est la compagnie?

VICTORINE.

On va servir.

M. VANDERK.

Tâchez de parler à madame en particulier. Vous lui direz que je suis à l'instant forcé de sortir; que je la prie de ne pas s'inquiéter; mais qu'elle fasse en sorte qu'on ne s'aperçoive pas de mon absence. Je serai peut-être... Mais vous pleurez, Victorine.

VICTORINE.

Mort. Eh ! qui donc ? monsieur votre fils ?

M. VANDERK.

Victorine !

VICTORINE.

J'y vais, monsieur. Non, je ne pleurerai pas, je ne pleurerai pas.

M. VANDERK.

Non ; restez, je vous l'ordonne : vos pleurs vous trahiroient ; je vous défends de sortir d'ici que je ne sois rentré.

VICTORINE, *apercevant M. Vanderk fils.*

Ah ! monsieur.

M. VANDERK.

Mon fils !

SCÈNE IX.

M. VANDERK, M. VANDERK FILS, M. DESPARVILLES, M. DESPARVILLES FILS, VICTORINE.

M. VANDERK FILS.

Mon père !

M. VANDERK.

Mon fils !... je t'embrasse... je te revois sans doute honnête homme ?

M. DESPARVILLES.

Oui, morbleu! il l'est.

M. VANDERK FILS.

Je vous présente messieurs Desparvilles.

M. VANDERK.

Messieurs.

M. DESPARVILLES.

Monsieur, je vous présente mon fils... N'étoit-ce pas mon fils, n'étoit-ce pas lui justement qui étoit son adversaire !

M. VANDERK.

Comment! Est-il possible que cette affaire...

M. DESPARVILLES.

Bien, bien, morbleu! bien. Je vais vous raconter.

M. DESPARVILLES FILS.

Mon père, permettez-moi de parler.

M. VANDERK FILS.

Qu'allez-vous dire?

M. DESPARVILLES FILS.

Souffrez de moi cette vengeance.

M. VANDERK FILS.

Vengez-vous donc.

M. DESPARVILLES FILS.

Le récit seroit trop court, si vous le faisiez, monsieur, et à présent votre honneur est le mien. Il me paroît, monsieur, que vous étiez aussi in-

struit que mon père l'étoit. Mais voici ce que vous ne savez pas. Nous nous sommes rencontrés; j'ai couru sur lui, j'ai tiré; il a foncé sur moi, il m'a dit: Je tire en l'air, et il l'a fait. Écoutez, m'a-t-il dit en me serrant la botte, j'ai cru hier que vous insultiez mon père, en parlant des négociants; je vous ai insulté. J'ai senti que j'avois tort; je vous en fais mes excuses. N'êtes-vous pas content, éloignez-vous et recommençons. Je ne peux, monsieur, vous exprimer ce qui s'est passé en moi: je me suis précipité de mon cheval, il en a fait autant, et nous nous sommes embrassés. J'ai rencontré mon père, lui à qui, pendant ce temps-là, lui à qui vous rendiez service. Ah! monsieur.

M. DESPARVILLES.

Et vous le saviez, morbleu! et je parie que ces trois coups frappés à la porte... Quel homme êtes-vous? Et vous m'obligiez pendant ce temps-là! Moi, je suis ferme, je suis honnête; mais, en pareille occasion, à votre place, j'aurois envoyé le baron Desparvilles à tous les diables.

M. VANDERK.

Ah! messieurs, qu'il est difficile de passer d'un grand chagrin à une grande joie! Messieurs, j'entends du bruit. Nous allons nous mettre à table, faites-moi l'honneur d'être du dîner. Que

rien ne transpire ici, cela troubleroit la fête. (*à M. Desparvilles fils.*) Après ce qui s'est passé, monsieur, vous ne pouvez être que le plus grand ennemi ou le plus grand ami de mon fils, et vous n'avez pas la liberté du choix.

M. DESPARVILLES FILS.

Ah! monsieur. (*En baisant la main de M. Vanderk père.*)

M. DESPARVILLES.

Mon fils, ce que vous faites là est bien.

VICTORINE, *à M. Vanderk fils.*

Qu'à moi, qu'à moi. Ah cruel!

M. VANDERK FILS, *à Victorine.*

Que je suis aise de te revoir!

M. VANDERK.

Victorine, taisez-vous.

SCÈNE X.

M. VANDERK, M. VANDERK FILS, M. DESPARVILLES, M. DESPARVILLES FILS, MADAME VANDERK, SOPHIE, LE GENDRE, VICTORINE.

Mme VANDERK.

Ah! te voilà, mon fils! (*à M. Vanderk père.*) Mon cher ami, peut-on faire servir? il est tard.

M. VANDERK.

Ces messieurs veulent bien rester. (*à MM. Desparvilles.*) Voici, messieurs, ma femme, mon gendre et ma fille que je vous présente.

M. DESPARVILLES.

Quel bonheur mérite une telle famille!

SCÈNE XI.

M. VANDERK, M. VANDERK FILS, M. DESPARVILLES, M. DESPARVILLES FILS, MADAME VANDERK, SOPHIE, LE GENDRE, LA TANTE, VICTORINE.

LA TANTE.

On m'a dit que mon neveu est arrivé. Eh! te voilà, mon cher enfant! Je n'ai eu qu'un cri après toi. Je t'ai demandé, je t'ai desiré. Ah! ton père est singulier, mais très singulier! te donner une commission le jour du mariage de ta sœur!

M. VANDERK.

Madame, vous demandiez des militaires, en voici. Aidez-moi à les retenir.

LA TANTE.

Eh! c'est le vieux baron Desparvilles.

M. DESPARVILLES.

Eh! c'est vous, madame la marquise? Je vous croyois en Berri.

LA TANTE.

Que faites-vous ici?

M. DESPARVILLES.

Vous êtes, madame, chez le plus brave homme, le plus, le plus...

M. VANDERK.

Monsieur, monsieur, passons dans le salon, vous y renouerez connoissance. Ah! messieurs, ah! mes enfants, je suis dans l'ivresse de la plus grande joie. (*à sa femme.*) Madame, voilà notre fils. (*Il embrasse son fils; le fils embrasse sa mère.*)

SCÈNE XII.

M. VANDERK, M. VANDERK FILS, M. DESPARVILLES, M. DESPARVILLES FILS, MADAME VANDERK, SOPHIE, LE GENDRE, LA TANTE, VICTORINE, ANTOINE.

ANTOINE.

Le carrosse est avancé, monsieur, et... Ah! ciel!... ah! dieux!... ah! monsieur!

M. VANDERK.

Eh bien! eh bien! Antoine. Mais la tête lui tourne aujourd'hui.

LA TANTE.

Cet homme est fou, il faut le faire enfermer.

(*Victorine court à son père, lui met la main sur la bouche, et l'embrasse.*)

M. VANDERK.

Paix, Antoine; voyez à nous faire servir.

ANTOINE.

(*La compagnie fait un pas, et cependant Antoine dit :*)

Je ne sais si c'est un rêve. Ah! quel bonheur! Il falloit que je fusse aveugle... Ah! jeunes gens, jeunes gens, ne penserez-vous jamais que l'étourderie, même la plus pardonnable, peut faire le malheur de tout ce qui vous entoure?

FIN DU PHILOSOPHE SANS LE SAVOIR.

LA
GAGEURE IMPRÉVUE,

COMÉDIE EN UN ACTE,

PAR SEDAINE,

Représentée, pour la première fois, le 27 mai 1768.

PERSONNAGES.

LA MARQUISE DE CLAINVILLE.
LE MARQUIS DE CLAINVILLE.
M. DÉTIEULETTE.
GOTTE.
MADEMOISELLE ADÉLAIDE.
DUBOIS, concierge.
LAFLEUR, domestique.
LA GOUVERNANTE de mademoiselle Adélaïde.

La scène est au château du marquis.

LA

GAGEURE IMPRÉVUE,

COMÉDIE.

SCÈNE I.

GOTTE.

Nous nous plaignons, nous autres domestiques, et nous avons tort. Il est vrai que nous avons à souffrir des caprices, des humeurs, des brusqueries, souvent des querelles dont nous ne devinons pas la eause; mais au moins, si cela fâche, cela désennuie. Eh! l'ennui!... l'ennui!... ah! c'est une terrible chose que l'ennui... Si cela dure encore deux heures, ma maîtresse en mourra. Mais, pour une femme d'esprit, n'avoir pas l'esprit de s'amuser, cela m'étonne. C'est peut-être que, plus on a d'esprit, moins on a de ressources pour se désennuyer. Vivent les sots pour s'amuser de tout! Ah! la voilà qui quitte enfin son balcon.

SCÈNE II.

GOTTE, LA MARQUISE.

GOTTE.

Madame a-t-elle vu passer bien du monde?

LA MARQUISE.

Oui, des gens bien mouillés, des voituriers, des pauvres gens qui font pitié. Voilà une journée d'une tristesse... La pluie est encore augmentée.

GOTTE.

Je ne sais si madame s'ennuie; mais je vous assure que moi... De ce temps-là on est toute je ne sais comment.

LA MARQUISE.

Il m'est venu l'idée la plus folle... S'il étoit passé sur le grand chemin quelqu'un qui eût eu figure humaine, je l'aurois fait appeler pour me tenir compagnie.

GOTTE.

Il n'est point de cavalier qui n'en eût été bien aise. Mais, madame, monsieur le marquis n'aura pas lieu d'être satisfait de sa chasse.

LA MARQUISE.

Je n'en suis pas fâchée.

GOTTE.

Hier au soir vous lui avez conseillé d'y aller.

LA MARQUISE.

Il en mouroit d'envie, et j'attendois des visites. La comtesse de Wordacle...

GOTTE.

Quoi! cette dame si laide?

LA MARQUISE.

Je ne hais pas les femmes laides.

GOTTE.

Vous pourriez même aimer les jolies.

LA MARQUISE.

Je badine, je ne hais personne. Donnez-moi ce livre. (*Elle prend le livre.*) Ah! de la morale; je ne lirai pas. Si mon clavecin... Je vous avois dit de faire arranger mon clavecin; mais vous ne songez à rien : s'il étoit accordé, j'en toucherois.

GOTTE.

Il l'est, madame; le facteur est venu ce matin.

LA MARQUISE.

J'en jouerai ce soir, cela amusera monsieur de Clainville... Je vais broder... Non: approchez une table, je veux écrire. Ah dieu!

GOTTE, *approchant une table.*

La voilà.

LA MARQUISE *se met à table, rêve, regarde des plumes, et les jette.*

Ah! pas une seule plume en état d'écrire.

GOTTE.

En voici de toutes neuves.

LA MARQUISE.

Pensez-vous que je ne les voie pas?... Faites donc fermer cette fenêtre... Non; je vais m'y remettre, laissez. (*La marquise va se remettre à la fenêtre.*)

GOTTE, *à part.*

Ah! de l'humeur, c'est un peu trop. Voilà donc de la morale, de la morale. Il faut que je lise cela pour savoir ce que c'est que de la morale. (*Elle lit.*) Essai sur l'homme. Voilà une singulière morale. Il faut que je lise cela. (*Elle remet le livre.*)

LA MARQUISE.

Gotte, Gotte!

GOTTE.

Madame?

LA MARQUISE.

Sonne quelqu'un. Cela est plaisant... Ah! c'est un peu... Il faut que ma réputation soit aussi bien établie qu'elle l'est pour risquer cette plaisanterie.

SCÈNE III.

LA MARQUISE, GOTTE, UN LAQUAIS.

LA MARQUISE, *au laquais.*

Allez vite à la petite porte du parc ; vous verrez passer un officier qui a un surtout bleu, un chapeau bordé d'argent. Vous lui direz : Monsieur, une dame que vous venez de saluer vous prie de vouloir bien vous arrêter un instant. Vous le ferez entrer par les basses cours. S'il vous demande mon nom, vous lui direz que c'est madame la comtesse de Wordacle.

LE LAQUAIS.

Madame la comtesse de Wordacle?

LA MARQUISE.

Oui, courez vite.

SCÈNE IV.

LA MARQUISE, GOTTE.

GOTTE.

Madame la comtesse de Wordacle?

LA MARQUISE.

Oui.

GOTTE.

Cette comtesse si vieille, si laide, si bossue?

LA MARQUISE.

Oui. Cela est très singulier. Par-tout où mon officier en fera le portrait, on se moquera de lui.

GOTTE.

Connoissez-vous cet officier?

LA MARQUISE.

Non.

GOTTE.

Eh! madame, s'il vous connoît?

LA MARQUISE.

En ce cas le domestique n'avoit pas le sens commun : il aura dit un nom pour un autre.

GOTTE.

Mais, madame, avez-vous pensé?...

LA MARQUISE.

J'ai pensé à tout : je ne dînerai pas seule. En fait de compagnie, à la campagne on prend ce qu'on trouve.

GOTTE.

Mais si c'étoit quelqu'un qui ne convînt pas à madame?

LA MARQUISE.

Ne vais-je pas voir quel homme c'est? Faites fermer les fenêtres. (*Gotte sonne.*)

SCÈNE V.

GOTTE, LA MARQUISE, LAFLEUR.

(*La marquise tire son miroir de poche; elle regarde si ses cheveux ne sont pas dérangés, si son rouge est bien.*)

LAFLEUR, *après avoir fermé la fenêtre, parle à l'oreille de Gotte, et finit en disant :*

Je l'ai vu.

GOTTE.

Ah! madame, voilà bien de quoi vous désennuyer. Il y a une dame enfermée dans l'appartement de monsieur le marquis.

LA MARQUISE.

Qu'est-ce que cela signifie?

GOTTE.

Parle, parle : conte donc.

LAFLEUR.

Madame... (*A Gotte.*) Babillarde.

LA MARQUISE.

Je vous écoute.

LAFLEUR.

Madame, parlant par révérence.

LA MARQUISE.

Supprimez vos révérences.

LAFLEUR.

Sauf votre respect, madame.

LA MARQUISE.

Que ces gens-là sont bêtes avec leur respect et leurs révérences! Ensuite?

LAFLEUR.

J'allois, madame, au bout du corridor, lorsque, par la petite fenêtre qui donne sur la terrasse du cabinet de monsieur, j'ai vu, comme j'ai l'honneur de voir madame la marquise...

LA MARQUISE.

Voilà de l'honneur à présent. Eh bien! qu'avez-vous vu?

LAFLEUR.

J'ai vu, derrière la croisée du grand cabinet de monsieur le marquis, j'ai vu remuer un rideau, ensuite une petite main, une main droite ou une main gauche: oui, c'étoit une main droite, qui a tiré le rideau comme ça. J'ai regardé; j'ai aperçu une jeune demoiselle de seize à dix-huit ans: je n'assurerois pas qu'elle a dix-huit ans; mais elle en a bien seize.

LA MARQUISE.

Et... Êtes-vous sûr de ce que vous dites?

LAFLEUR.

Ah! madame, voudrois-je...

LA MARQUISE.

C'est sans doute quelque femme que le concierge aura fait entrer dans l'appartement. Faites venir Dubois. Lafleur, n'en avez-vous parlé à personne?

LAFLEUR.

Hors à mademoiselle Gotte.

LA MARQUISE.

Si l'un ou l'autre vous en dites un mot, je vous renvoie. Faites venir Dubois.

SCÈNE VI.

LA MARQUISE, GOTTE.

GOTTE, *faisant la pleureuse.*

Je ne crois pas, madame, avoir jamais eu le malheur de manquer envers vous : je n'ai jamais dit aucun secret.

LA MARQUISE.

Je vous permets de dire les miens.

GOTTE.

Madame, est-il possible... que vous puissiez... penser... que...

LA MARQUISE.

Ah! ah! vous allez pleurer: je n'aime pas ces petites simagrées ; je vous prie de finir, ou allez dans votre chambre, cela se passera.

SCÈNE VII.

LA MARQUISE, GOTTE, DUBOIS.

LA MARQUISE.

Monsieur Dubois, qu'est-ce que cette jeune personne qui est dans l'appartement de mon mari?

DUBOIS.

Une jeune personne qui est dans l'appartement de monsieur?

LA MARQUISE.

Je vois que vous cherchez à me mentir; mais je vous prie de songer que ce seroit me manquer de respect; et je ne le pardonne pas.

DUBOIS.

Madame, depuis vingt-sept ans que j'ai l'honneur d'être valet de chambre à monsieur le marquis, il n'a jamais eu sujet de penser que je pouvois manquer de respect; et lorsque les maîtres font tant que de vouloir bien nous interroger... Il y a onze ans, madame...

LA MARQUISE.

Vous cherchez à éluder la question; mais je vous prie d'y répondre précisément. Quelle est cette jeune personne qui est dans le cabinet de monsieur de Clainville?

DUBOIS.

Ah! madame, vous pouvez me perdre; et si monsieur sait que je vous l'ai dit... Peut-être veut-il en faire un secret.

LA MARQUISE.

Eh bien! ce secret, vous n'êtes pas venu me trouver pour me le dire. Monsieur de Clainville saura que je vous ai interrogé sur ce que je savois, et que vous n'avez osé ni me mentir ni me désobéir.

DUBOIS.

Ah! madame, quel tort cela pourroit me faire!

LA MARQUISE.

Aucun. Ceci me regarde; et j'aurai assez de pouvoir sur son esprit...

DUBOIS.

Ah! madame, vous pouvez tout; et si vous interrogiez monsieur, je suis sûr qu'il vous diroit...

LA MARQUISE.

Revenons à ce que je vous demandois. Sortez, Gotte.

GOTTE, *à part, en s'en allant.*

On ne peut rien savoir avec cette femme-là.

SCÈNE VIII.

LA MARQUISE, DUBOIS.

LA MARQUISE.

Vous ne devez avoir aucun sujet de crainte.

DUBOIS.

Madame, hier au matin monsieur me dit : Dubois, prends ce papier, et exécute de point en point ce qu'il renferme.

LA MARQUISE.

Quel papier?

DUBOIS.

Je crois l'avoir encore : le voici.

LA MARQUISE.

Lisez.

DUBOIS.

C'est de la main de monsieur le marquis. « Ce « jeudi 16 du courant, au matin. Aujourd'hui, « à cinq heures un quart du soir, Dubois dira à « sa femme de s'habiller et de mettre une robe ; « à six heures et demie il partira de chez lui avec « sa femme, sous prétexte d'aller promener. A « sept heures et demie il se trouvera à la petite « porte du parc. A huit heures sonnées il con- « fiera à sa femme qu'ils sont là l'un et l'autre « pour m'attendre. A huit heures et demie... »

LA MARQUISE.

Voilà bien du détail. Donnez, donnez. (*Elle parcourt le papier des yeux.*) Eh bien?

DUBOIS.

Monsieur est arrivé à dix heures passées: ma femme mouroit de froid. C'est qu'il étoit survenu un accident à la voiture. Monsieur étoit dans sa diligence; il en a fait descendre deux femmes, l'une jeune et l'autre âgée. Il a dit à ma femme: Conduisez-les dans mon appartement par votre escalier. Monsieur est rentré. Il n'a dit à la plus jeune que deux mots, et il nous les a recommandées.

LA MARQUISE.

Eh! où ont-elles passé la nuit?

DUBOIS.

Dans la chambre de ma femme, où j'ai dressé un lit.

LA MARQUISE.

Et monsieur n'a pas eu plus d'attentions pour elles?

DUBOIS.

Vous me pardonnerez, madame: il est revenu ce matin avant que d'aller à la chasse; il a fait demander la permission d'entrer; il a fait beaucoup d'honnêtetés, beaucoup d'amitiés à la jeune personne; beaucoup, ah! beaucoup.

LA MARQUISE.

Voilà ce que je ne vous demande pas. Et vous ne voyez pas à peu près quelles sont ces femmes?

DUBOIS.

Madame, j'ai exécuté les ordres : mais ma femme m'a dit que c'est quelqu'un comme il faut.

LA MARQUISE.

Amenez-les-moi.

DUBOIS.

Ah, madame!

LA MARQUISE.

Oui, priez-les : dites-leur que je les prie de vouloir bien passer chez moi.

DUBOIS.

Mais si...

LA MARQUISE.

Faites ce que je vous dis, n'appréhendez rien. Faites rentrer Gotte.

SCÈNE IX.

LA MARQUISE.

Ceci me paroît singulier... Non, je ne peux croire... Ah! les hommes sont bien trompeurs... Au reste, je vais voir.

SCÈNE X.

LA MARQUISE, GOTTE.

LA MARQUISE.

Je vous prie de garder le silence sur ce que vous pouvez savoir et ne savoir pas. (*à part.*) Je suis à présent fâchée de mon étourderie et de mon officier. (*à Gotte.*) Sitôt qu'il paroîtra...

GOTTE.

Qui, madame?

LA MARQUISE.

Cet officier. Vous le ferez entrer dans mon petit cabinet; vous le prierez d'attendre un instant, et vous reviendrez.

SCÈNE XI.

LA MARQUISE, DUBOIS, ADÉLAIDE, LA GOUVERNANTE.

LA MARQUISE.

Mademoiselle, je suis très fâchée de troubler votre solitude; mais il faut que monsieur le marquis ait eu des raisons bien essentielles pour me cacher que vous étiez dans son appartement. J'attends de vous la découverte d'un mystère aussi singulier.

LA GOUVERNANTE.

Madame, je vous dirai que...

L MARQUISE.

Cette femme est à vous?

ADÉLAÏDE.

Oui, madame; c'est ma gouvernante.

LA MARQUISE.

Permettez-moi de la prier de passer dans mon cabinet.

ADÉLAÏDE.

Madame, depuis mon enfance elle ne m'a point quittée; permettez-lui de rester.

LA MARQUISE, *à Dubois.*

Avancez un siége, et sortez. (*Dubois avance un siége. La marquise montre un siége plus loin.*) Asseyez-vous, la bonne; asseyez-vous, mademoiselle. Toute l'honnêteté qui paroît en vous devoit ne point faire hésiter monsieur le marquis de vous présenter chez moi.

ADÉLAÏDE.

J'ignore, madame, les raisons qui l'en ont empêché: j'aurois été la première à lui demander cette grâce, mais je n'apprends qu'à l'instant que j'ai l'honneur d'être chez vous.

LA MARQUISE.

Vous ne saviez pas?

ADÉLAÏDE.

Non, madame.

LA MARQUISE.

Vous redoublez ma curiosité.

ADÉLAÏDE.

Je n'ai nulle raison pour ne pas la satisfaire; monsieur le marquis ne m'a jamais recommandé le secret sur ce qui me concerne.

LA MARQUISE.

Y a-t-il long-temps qu'il a l'honneur de vous connoître?

ADÉLAÏDE.

Depuis mon enfance, madame. Dans le couvent où j'ai passé ma vie, je n'ai connu que lui pour tuteur, pour parent, et pour ami.

LA MARQUISE, *à la gouvernante.*

Comment se nomme mademoiselle?

LA GOUVERNANTE.

Mademoiselle Adélaïde.

LA MARQUISE.

Point d'autre nom?

LA GOUVERNANTE.

Non, madame.

LA MARQUISE.

Non!... Et vous me direz, mademoiselle, que vous ignorez les idées de monsieur le marquis en

vous amenant chez lui, et en vous dérobant à tous les yeux?

ADÉLAÏDE, *d'un ton un peu sec.*

Lorsqu'on respecte les personnes, on ne les presse pas de questions, madame; et je respectois trop monsieur le marquis pour le presser de me dire ce qu'il a voulu me taire.

LA MARQUISE.

On ne peut pas avoir plus de discrétion.

ADÉLAÏDE.

Et j'ai déja eu l'honneur de vous dire, madame, que j'ignorois que j'étois chez vous.

LA MARQUISE.

Vous me le feriez oublier.

ADÉLAÏDE, *se levant.*

Madame, je me retire.

LA MARQUISE, *levée, d'un ton radouci.*

Mademoiselle, je desire que monsieur le marquis ne retarde pas le plaisir que j'aurois de vous connoître.

ADÉLAÏDE.

Je le desire aussi.

LA MARQUISE.

Il a sans doute eu des motifs que je ne crois injurieux ni pour vous ni pour moi; mais convenez que ce mystérieux silence a besoin de tous

les sentiments que vous inspirez pour n'être pas mal interprété.

ADÉLAÏDE.

J'en conviens, madame; et pour vous confirmer dans l'idée que je mérite que l'on prenne de moi, je vous dirai quelle est la mienne sur la conduite de monsieur de Clainville à mon égard. Il y a quelques mois...

LA MARQUISE.

Asseyez-vous, je vous en prie.

ADÉLAÏDE *s'assied, ainsi que la marquise et la gouvernante.*

Il y a quelques mois que monsieur de Clainville vint à mon couvent: il étoit accompagné d'un gentilhomme de ses amis; il me le présenta. Il me demanda, pour lui, la permission de paroître à la grille: je l'accordai. Il y vint... je l'ai vu... quelquefois... souvent même; et lundi passé monsieur le marquis revint me voir: il me dit de me disposer à sortir du couvent. Dans la conversation qu'il eut avec moi, il sembla me prévenir sur un changement d'état. Quelques jours après (c'étoit hier) il est revenu un peu tard; car la retraite étoit sonnée. Il m'a fait sortir, non sans quelque chagrin, j'étois dans ce couvent dès l'enfance; et il m'a conduite ici. Voici, madame, toute mon histoire: et s'il étoit possible que j'i-

maginasse quelque sujet de craindre l'homme que je respecte le plus, ce seroit près de vous que je me réfugierois.

SCÈNE XII.

LA MARQUISE, ADÉLAIDE, LA GOUVERNANTE, GOTTE.

GOTTE.

Il se nomme monsieur Détieulette.

ADÉLAÏDE.

Monsieur Détieulette!

LA GOUVERNANTE.

Monsieur Détieulette!

LA MARQUISE.

Dans mon cabinet. Faites-le ensuite entrer ici, j'y serai dans un moment. (*à Adélaïde.*) Mademoiselle, je ne crois pas que monsieur de Clainville me prive long-temps du plaisir de vous voir. Je ne lui dirai pas que j'ai pris la liberté de l'anticiper: je vous demanderai, mademoiselle, de vouloir bien ne lui en rien dire.

ADÉLAÏDE.

Madame, j'observerai le même silence.

LA MARQUISE, *à Gotte.*

Faites entrer Dubois. Ah!...

SCÈNE XIII.

LA MARQUISE, DUBOIS, ADÉLAIDE, LA GOUVERNANTE, GOTTE.

LA MARQUISE.

Dubois, ayez pour mademoiselle tous les égards, toutes les attentions dont vous êtes capable. Vous ne direz point à monsieur le marquis que mademoiselle a bien voulu passer dans mon appartement, à moins qu'il ne vous le demande. Mademoiselle, j'espère que...

ADÉLAÏDE.

Madame...

(*La marquise reconduit jusqu'à la deuxième porte. Gotte est restée : elle voit entrer M. Détieulette.*)

GOTTE.

Il n'a pas mauvaise mine : elle peut le faire rester à dîner.

SCÈNE XIV.

M. DÉTIEULETTE, LAFLEUR.

M. DÉTIEULETTE.

Tu demeures ici?

LAFLEUR.

Chez le marquis de Clainville.

M. DÉTIEULETTE.

Chez le marquis de Clainville ? On m'a dit la comtesse de Wordacle.

LAFLEUR.

Madame a donné ordre de le dire.

M. DÉTIEULETTE.

Ordre de dire qu'elle se nommoit la comtesse de Wordacle ?

LAFLEUR.

Oui, monsieur.

M. DÉTIEULETTE.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

LAFLEUR.

Je n'en sais rien.

M. DÉTIEULETTE.

Et où est le marquis ?

LAFLEUR.

On le dit à la chasse.

M. DÉTIEULETTE.

N'est-il pas à Montfort ? Je comptois l'y trouver. Revient-il ce soir ?

LAFLEUR.

Oui, madame l'attend.

M. DÉTIEULETTE.

Mais avoir fait dire qu'elle se nommoit la comtesse de Wordacle : je n'y conçois rien.

LAFLEUR.

Monsieur, avez-vous toujours Champagne à votre service?

M. DÉTIEULETTE.

Oui, je l'ai laissé derrière; son cheval n'a pu me suivre: mais voilà un singulier hasard; et tu ne sais pas le motif...

LAFLEUR.

Non, monsieur: mais ne dites pas... Ah! voilà madame.

SCÈNE XV.

LA MARQUISE, M. DÉTIEULETTE, GOTTE.

LA MARQUISE.

Quoi, monsieur le baron, vous passez devant mon château sans me faire l'honneur... Ah! monsieur... ah! que j'ai de pardons à vous demander: je vous ai pris pour un des parents de mon mari; et je vous ai fait prier de vous arrêter ici un moment. Je comptois lui faire des reproches, et ce sont des excuses que je vous dois... Ah! monsieur... ah! que je suis fâchée de la peine que je vous ai donnée!

M. DÉTIEULETTE.

Madame...

LA MARQUISE.

Que d'excuses j'ai à vous faire!

M. DÉTIEULETTE.

Je rends graces à votre méprise; elle me procure l'honneur de saluer madame la comtesse de Wordacle.

LA MARQUISE.

Ah! monsieur, on ne peut être plus confuse que je le suis: mais, Gotte, mais voyez comme monsieur ressemble au baron.

GOTTE.

Oui, madame, à s'y méprendre.

LA MARQUISE.

Je ne reviens pas de mon étonnement: même taille, même air de tête.

SCÈNE XVI.

LA MARQUISE, M. DÉTIEULETTE, GOTTE, UN MAÎTRE D'HÔTEL.

LE MAÎTRE D'HÔTEL.

Madame est servie.

LA MARQUISE.

Monsieur, restez; peut-être n'avez-vous pas dîné. Monsieur, quoique je n'aie pas l'honneur de vous connoître...

M. DÉTIEULETTE.

Madame...

LA MARQUISE, *au maître d'hôtel.*

Monsieur reste.

M. DÉTIEULETTE.

Je ne sais, madame la comtesse, si je dois accepter l'honneur...

LA MARQUISE.

Vous devez, monsieur, me donner le temps d'effacer de votre esprit l'opinion d'étourderie que vous devez, sans doute, m'accorder.

(*M. Détieulette donne la main : ils passent dans la salle à manger.*)

SCÈNE XVII.

GOTTE.

Ah! pour celui-là, on ne peut mieux jouer la comédie. Ah! les femmes ont un talent merveilleux. Elle l'a dit, elle ne dînera pas seule. Je ne reviens pas de sa tranquillité.

SCÈNE XVIII.

GOTTE, LAFLEUR.

(*Gotte lève un coussin de bergère, et tire de dessous une manchette qu'elle brode. Lafleur paroît, elle est prête à la cacher; et, voyant que c'est Lafleur, elle se remet à broder. Lafleur a une serviette à la main, comme un domestique qui sert à table.*)

LAFLEUR.

Enfin, on peut causer.

GOTTE.

Ah! te voilà? Je pensois à toi. Tu ne sers pas à table?

LAFLEUR.

Est-ce qu'il faut être douze pour servir deux personnes?

GOTTE.

Et si madame te demande?

LAFLEUR

Elle a Julien. Je suis cependant fâché de n'être pas resté; j'aurois écouté. (*Il tire le fil de Gotte.*)

GOTTE.

Finis donc.

LAFLEUR.

C'est que je t'aime bien.

GOTTE.

Ah! tu m'aimes; je veux bien le croire. Mais il faut avouer que tu es bien simple, avec tes niaiseries.

LAFLEUR.

Quoi donc?

GOTTE.

Madame, sur votre respect. Madame, révérence parler. Madame, j'ai eu l'honneur d'aller au bout du corridor.

(*Pendant ce couplet, Lafleur rit.*)

LAFLEUR.

Ah! ah!

GOTTE.

Eh! de quoi ris-tu?

LAFLEUR.

Comment! tu es la dupe de cela, toi?

GOTTE.

Quoi! la dupe?

LAFLEUR.

Oui, quand je parle comme cela à madame.

GOTTE.

Sans doute.

LAFLEUR.

Et que je fais le nigaud.

GOTTE.

Comment?

LAFLEUR.

Je le fais exprès.

GOTTE.

Tu le fais exprès?

LAFLEUR.

Tu ne sais donc pas comme les maîtres sont aises quand nous leur donnons occasion de dire: Ah! que ces gens-là sont bêtes! ah! quelle ineptie! ah! quelle sotte espèce! Ils devroient bien manger de l'herbe, et mille autres propos. C'est comme s'ils disoient à eux-mêmes: Ah! que j'ai d'esprit! ah! quelle pénétration! ah! comme je suis au-dessus de tout ça! Eh! pourquoi leur épargner ce plaisir-là? Moi je le leur donne toujours, et tant qu'ils veulent, et je m'en trouve bien: qu'est-ce que cela coûte?

GOTTE.

Je ne te croyois ni si fin ni si adroit.

LAFLEUR.

J'ai déja fait cinq conditions; j'ai été renvoyé de chez trois pour avoir fait l'entendu, pour leur avoir prouvé que j'avois plus de bon sens qu'eux. Depuis ce temps-là, j'ai fait tout le contraire, et cela me réussit; car j'ai déja devant moi une assez bonne petite somme, que je veux mettre aux pieds de la charmante brodeuse, qui veut bien... (*Il veut l'embrasser.*)

GOTTE.

Mais; finis donc, tu m'impatientes.

LAFLEUR.

Tiens, Gotte, j'ai lu dans un livre relié que que pour faire fortune il suffit de n'avoir ni honneur ni humeur.

GOTTE.

A l'humeur près, ta fortune est faite.

LAFLEUR.

Ah! je ferai fortune.

GOTTE.

Mais, tu as lu. Est-ce que tu sais lire?

LAFLEUR.

Oui. Quand je suis entré ici, j'ai dit que je ne savois ni lire ni écrire : cela fait bien, on se méfie moins de nous, et pourvu qu'on remplisse son devoir, qu'on fasse bien ses commissions, avec cela, l'air un peu stupide, attaché, secret, voilà tout. Ah! je ferai fortune. Mais avant, ô ma charmante petite Gotte...

GOTTE.

Mais finis donc, finis donc, finis donc; tu m'as fait casser mon fil. Tiens, tes manchettes seront faites quand elles voudront. (*Elle les jette par terre; Lafleur les ramasse.*)

LAFLEUR.

Vous respectez joliment mes manchettes. Ah!

c'est bien brodé. Mais les as-tu commencées pour moi?

GOTTE.

Donne, donne. Tu as donc peur de faire voir à madame que tu as de l'esprit?

LAFLEUR.

Oui vraiment.

GOTTE.

Vraiment : mais ne t'y fie pas; madame voit tout ce qu'on croit lui cacher. Il y a sept ans que je suis à son service; je l'ai bien observée : c'est un ange pour la conduite, c'est un démon pour la finesse. Cette finesse-là l'entraîne souvent plus loin qu'elle ne le veut, et la jette dans des étourderies, étourderies pour toute autre, témoin celle-ci; mais je ne sais comment elle fait; ce qui me désoleroit, moi, finit toujours par lui faire honneur. Je ne suis pas sotte : eh bien! elle devine une heure avant que je parle. Pour monsieur le marquis, qui se croit le plus savant, le plus fin, le plus habile, le premier des hommes, il n'est que l'humble serviteur des volontés de madame; et il jureroit ses grands dieux qu'elle ne pense, n'agit et ne parle que d'après lui. Ainsi, mon pauvre Lafleur, mets-toi à ton aise, ne te gêne pas, déploie tous les rares trésors de ton bel esprit, et près de madame tu ne seras jamais qu'un sot, entends-tu?

LAFLEUR.

Et avec cet esprit-là, elle n'a jamais eu la moindre petite affaire de cœur? la, quelque...

GOTTE.

Jamais.

LAFLEUR.

Jamais! On dit cependant monsieur jaloux.

GOTTE.

Ah! comme cela, par saillie. C'est elle bien plutôt qui seroit jalouse. Pour lui, il a tort, car c'est presque la seule femme de laquelle je jurerois, et de moi, s'entend.

LAFLEUR.

Ah! sûrement. Mais cela doit te faire une assez mauvaise condition.

GOTTE.

Ah! madame est fort généreuse.

LAFLEUR.

Imagine donc ce qu'elle seroit, s'il y avoit quelque amourette en campagne. Avec des maîtres qui vivent bien ensemble, il n'y a ni plaisir ni profit. Ah! que je voudrois être à la place de Dubois!

GOTTE.

Pourquoi?

LAFLEUR.

Pourquoi? Et cette jolie personne enfermée

chez monsieur, n'est-ce rien? Je parie que c'est la plus charmante petite intrigue. Monsieur va l'envoyer à Paris, il lui louera un appartement, il la mettra dans ses meubles : le valet-de-chambre fera les emplettes; c'est tout gain. Madame se doutera de la chose, ou quelque bonne amie viendra en poste de Paris pour lui en parler, sans le faire exprès. Ah! Gotte, si tu as de l'esprit, ta fortune est faite. Tu feras de bons rapports, vrais ou faux, tu attiseras le feu, madame se piquera, prendra de l'humeur et se vengera. Croirois-tu que je ne l'ai dit à madame que pour la mettre dans le goût de se venger?

GOTTE.

Tu es un dangereux coquin.

LAFLEUR.

Bon! qu'es-ce que cela fait? Il y a sept ans, dis-tu, que tu es à son service? Il faut qu'un domestique soit bien sot, lorsqu'au bout de sept ans il ne gouverne pas son maître.

GOTTE.

Il ne faudroit pas s'y jouer avec madame; elle me jetteroit là comme une épingle.

LAFLEUR.

Voici, par exemple, pour elle une belle occasion : M. Détieulette est aimable.

GOTTE.

Monsieur?...

LAFLEUR.

Monsieur Détieulette, cet officier.

GOTTE.

Est-ce que tu le connois?

LAFLEUR.

Oui, il m'a reconnu d'abord. Je l'ai beaucoup vu chez mon ancien maître. Il étoit étonné de me voir chez le marquis de Clainville.

GOTTE.

Est-ce que tu lui as dit chez qui tu étois?

LAFLEUR.

Oui.

GOTTE.

Chez monsieur de Clainville?

LAFLEUR.

Oui, à madame de Clainville.

GOTTE.

A madame de Clainville? Ah! la bonne chose! C'est bien fait, avec ses détours; j'en suis bien aise, sa finesse a ce qu'elle mérite.

LAFLEUR.

Pourquoi donc?

GOTTE.

Je ne m'étonne plus s'il se tuoit de l'appeler

talents, toutes les sciences, depuis la peinture jusqu'à la serrurerie, depuis l'astrologie jusqu'à la médecine; d'ailleurs excellent officier, d'un esprit droit, et d'un commerce sûr.

(*Ici Gotte sourit.*)

LA MARQUISE.

La serrurerie! Ah! vous le connoissez.

M. DÉTIEULETTE.

Je ne sais s'il n'a pas des terres dans cette province.

LA MARQUISE.

Et monsieur de Clainville vous disoit?

M. DÉTIEULETTE.

Vous le connoissez aussi, madame?

LA MARQUISE.

Beaucoup; et il vous disoit?

M. DÉTIEULETTE.

On m'a dit qu'il étoit veuf, et qu'il alloit se remarier.

LA MARQUISE.

Non, monsieur, il n'est pas veuf.

M. DÉTIEULETTE.

On le plaignoit beaucoup de ce que sa femme...

LA MARQUISE.

Sa femme?

M. DÉTIEULETTE.

Avoit la tête un peu...

LA MARQUISE.

Un peu?

M. DÉTIEULETTE.

Oui, qu'elle avoit une maladie... d'esprit... des absences... jusqu'à ne pas se ressouvenir des choses les plus simples, jusqu'à oublier son nom.

LA MARQUISE.

Pure calomnie. (*Gotte, pendant ce couplet, rit, et enfin éclate. La marquise se retourne et dit à Gotte :*) Qu'est-ce que c'est donc?

GOTTE.

Madame, j'ai un mal de dents affreux.

LA MARQUISE.

Allez plus loin, nous n'avons pas besoin de vos gémissements. (*à M. Détieulette.*) Enfin, que vous disoit monsieur de Clainville sur le chapitre des femmes?

M. DÉTIEULETTE.

Ce qu'il disoit étoit fort simple, et avoit l'air assez réfléchi. Les femmes, disoit monsieur de Clainville...Vous m'y forcez, madame, je n'oserois jamais...

LA MARQUISE.

Dites, monsieur.

M. DÉTIEULETTE.

Les femmes, disoit-il, n'ont d'empire que sur les ames foibles; leur prudence n'est que de la

finesse ; leur raison n'est souvent que du raisonnement : habiles à saisir la superficie, le jugement en elles est sans profondeur ; aussi n'ont-elles que le sang-froid de l'instant, la présence d'esprit de la minute, et cet esprit est souvent peu de chose ; il éblouit sous le coloris des graces, il passe avec elles ; il s'évapore avec leur jeunesse, il se dissipe avec leur beauté. Elles aiment mieux... Madame, c'est monsieur de Clainville qui parle ; ce n'est pas moi : je suis si loin de penser...

LA MARQUISE.

Continuez, monsieur : elles aiment mieux ?...

M. DÉTIEULETTE.

Elles aiment mieux réussir par l'intrigue que par la droiture et par la simplicité : secrètes sur un seul article, mystérieuses sur quelques autres, dissimulées sur tous, elles ne sont presque jamais agitées que de deux passions, qui même n'en font qu'une, l'amour d'un sexe, et la haine de l'autre. Défendez-vous (ajoutoit-il)... Mais, madame, je...

LA MARQUISE.

Achevez, monsieur, achevez.

M. DÉTIEULETTE.

Défendez-vous, ajoutoit-il, de leur premier coup d'œil : ne croyez jamais leur première

phrase, et elles ne pourront vous tromper. Je ne l'ai jamais été par elles dans la moindre petite affaire, et je ne le serai jamais.

LA MARQUISE.

Et monsieur de Clainville vous disoit cela?

M. DÉTIEULETTE.

A moi, madame, et à tous les officiers qui avoient l'honneur de manger chez lui. Là-dessus, il entroit dans des détails...

LA MARQUISE.

Je n'en suis pas fort curieuse. Et sans doute, messieurs, que vous applaudissiez; car, lorsqu'un de vous s'amuse sur notre chapitre...

DÉTIEULETTE.

Je me taisois, madame: mais, si j'avois eu le bonheur de vous connoître, quel avantage n'aurois-je pas eu sur lui, pour lui prouver que la force de la raison, la solidité du jugement...

LA MARQUISE, *un peu piquée.*

Monsieur, je ne m'aperçois pas que j'abuse de la complaisance que vous avez eue de vous arrêter ici. Vous m'avez dit qu'il vous restoit encore dix lieues à faire, et la nuit...

SCÈNE XX.

GOTTE, LA MARQUISE, M. DÉTIEULETTE.

GOTTE.

Madame, voici monsieur le marquis... non, monsieur le comte qui revient de la chasse.

LA MARQUISE *joue l'embarras.*

Quoi! déja?... O ciel! monsieur... Je ne sais... Je suis...

M. DÉTIEULETTE.

Madame, quelque chose paroît altérer votre tranquillité. Serois-je la cause...

LA MARQUISE.

J'hésite sur ce que j'ai à vous proposer. Mon mari n'est pas jaloux, non, il ne l'est pas, et il n'a pas sujet de l'être; mais il est si délicat sur certaines choses, et la manière dont je vous ai retenu...

M. DÉTIEULETTE.

Eh bien, madame?

LA MARQUISE.

Il va sans doute venir me dire des nouvelles de sa chasse, et il ne restera pas long-temps.

M. DÉTIEULETTE.

Madame, que faut-il faire?

LA MARQUISE.

Si vous vouliez passer un instant dans ce cabinet?

M. DÉTIEULETTE.

Avec plaisir.

LA MARQUISE.

Vous n'y serez pas long-temps. Sitôt qu'il sera sorti de mon appartement, vous serez libre. Vous n'aurez pas le temps de vous ennuyer; vous pourriez, de là, entendre notre conversation. Je serai même charmée que vous nous écoutiez.

SCÈNE XXI.

LA MARQUISE, GOTTE.

LA MARQUISE.

Ah! monsieur de Clainville, nous ne prenons d'empire que sur les ames foibles... Je suis piquée au vif...Oui...oui... il peut avoir tenu ce discours-là... je le reconnois. Lui... lui, qui, par l'idée qu'il a de son propre mérite, auroit été l'homme le plus aisé... Ah! que je serois charmée, si je pouvois me venger... m'en venger, là, à l'instant, et prouver... Mais comment pourrois-je m'y prendre?... Si je lui faisois raconter à lui-même, ou en lui faisant plutôt croire... Non... il

faut que cela intéresse particulièrement mon officier... je veux qu'il soit en quelque sorte... Si par quelque gageure. (*Ici elle fixe la porte et la clef en rêvant.*) Monsieur de Clainville... Ah! (*Elle dit cela en souriant à l'idée qu'elle a trouvée.*) Non, non... Il seroit pourtant plaisant... Mais que risqué-je? (*Elle se lève, tire la clef du cabinet avec mystère.*) Il seroit bien singulier que cela réussît. (*Elle rit de son idée en mettant la clef dans sa poche : elle s'assied.*) Gotte, donnez-moi mon sac à ouvrage.

GOTTE.

Le voilà.

LA MARQUISE, *rêveuse.*

Donnez-moi donc mon sac à ouvrage.

GOTTE.

Eh! le voilà, madame.

LA MARQUISE.

Ah!

SCÈNE XXII.

LA MARQUISE, LE MARQUIS, GOTTE.

LA MARQUISE *sur sa chaise longue, et faisant des nœuds.*

Eh bien! monsieur, avez-vous été bien mouillé?

LE MARQUIS.

J'aime la pluie. Et vous, madame, avez-vous eu beaucoup de monde?

LA MARQUISE.

Qui que ce soit. Votre chasse a sans doute été heureuse?

LE MARQUIS.

Ah! madame, des tours perfides. Nous débusquions des bois de Salveux : voilà nos chiens en défaut. Je soupçonne une traversée; enfin nous ramenons. Je crie à Brevaut que nous en revoyons : il me soutient le contraire. Mais je lui dis : Vois donc la sole pleine, les côtés gros, les pinces rondes, et le talon large; il me soutient que c'est une biche brehaigne, cerf dix cors s'il en fut.

LA MARQUISE.

Je suis toujours étonnée, monsieur, de la prodigieuse quantité de mots, de termes, que seulement la chasse fait employer. Les femmes croient savoir la langue françoise, et nous sommes bien ignorantes. Que de termes d'arts, de sciences, de talents, et de ces arts que vous appelez...

LE MARQUIS.

Mécaniques.

LA MARQUISE.

Mécaniques. Eh bien! voilà encore un terme.

LE MARQUIS.

Madame, un homme un peu instruit les sait tous, à peu de chose près.

LA MARQUISE.

Quoi ! de ces arts mécaniques?

LE MARQUIS.

Oui, madame. Je ne me citerai pas pour exemple : je me suis donné une éducation si singulière ; et sans avoir un empire à réformer, Pierre-le-Grand n'est pas entré plus que moi dans les plus petits détails. Il y a peu, je ne dis pas de choses servant aux arts, aux sciences, aux talents, mais même aux métiers, dont je n'eusse dit les noms ; j'aurois jouté contre un dictionnaire.

(*Pendant ce commencement de scène, M. de Clainville peut défaire ses gants et les donner, ainsi que son couteau de chasse, à un domestique.*)

LA MARQUISE.

Je ne jouterois donc pas contre vous ; car moi, à l'instant, je regardois cette porte, et je me disois : Chaque petit morceau de fer qui sert à la construire a certainement son nom ; et, hors la serrure, je n'aurois pas dit le nom d'un seul.

LE MARQUIS.

Eh bien! moi, madame, je les dirois tous.

LA MARQUISE.

Tous? Cela ne se peut pas.

LE MARQUIS.

Je le parierois.

LA MARQUISE.

Ah! cela est bientôt dit.

LE MARQUIS.

Je le parie, madame, je le parie.

LA MARQUISE.

Vous le pariez?

GOTTE, *à part.*

Notre prisonnier a bien besoin de tout cela.

LE MARQUIS.

Oui, madame, je le parie.

LA MARQUISE.

Soit: aussi-bien depuis quelques jours ai-je besoin de vingt louis.

LE MARQUIS.

Que ne vous adressiez-vous à vos amis?

LA MARQUISE.

Non, monsieur, je ne veux pas vous devoir un si foible service; je vous réserve pour de plus grandes occasions, et j'aime mieux vous les gagner.

LE MARQUIS.

Vingt louis?

LA MARQUISE.

Vingt louis... soit.

GOTTE, *à part.*

Cela m'impatiente pour lui. Demandez-moi à quel propos cette gageure.

LE MARQUIS.

Soit, je le veux bien.

LA MARQUISE.

Et vous me direz le nom de tous les morceaux de fer qui entrent dans la composition d'une porte, d'une porte de chambre, de celle-ci?

LE MARQUIS.

Oui, madame.

LA MARQUISE.

Mais il faut écrire à mesure que vous les nommerez; car je ne me ressouviendrai jamais...

LE MARQUIS.

Sans doute, écrivons. Dubois! (*à Gotte.*) Mademoiselle, je vous prie de faire venir Dubois. Toutes les fois, madame, que je trouverai une occasion de vous prouver que les hommes ont l'avantage de la science, de l'érudition et d'une sorte de profondeur de jugement... Il est vrai, madame, que ce talent divin accordé par la na-

ture, ce charme, cet ascendant avec lequel un seul de vos regards...

LA MARQUISE.

Ah! monsieur, songez que je suis votre femme, et un compliment n'est rien quand il est déplacé. Revenons à notre gageure : vous voudriez, je crois, me la faire oublier.

LE MARQUIS.

Non, je vous assure.

SCÈNE XXIII.

LA MARQUISE, LE MARQUIS, GOTTE, DUBOIS.

LA MARQUISE.

Voici Dubois : nous n'avons pas de temps à perdre pour prouver ce que j'ai avancé, et nous avons encore dix lieues à faire aujourd'hui.

LE MARQUIS.

Que dites-vous, madame, aujourd'hui?

LA MARQUISE.

Je vous expliquerai cela : notre gageure, notre gageure.

LE MARQUIS.

Dubois, prends une plume et de l'encre, mets-toi à cette table, et écris ce que je vais te dicter.

LA MARQUISE.

Dubois, mettez en tête : Vous donnerez vingt louis au porteur du présent, dont je vous tiendrai compte.

LE MARQUIS.

Ils ne sont pas gagnés, madame.

LA MARQUISE.

Voyons, voyons, commencez.

LE MARQUIS.

Madame, ces détails vont vous paroître bien bas, bien singuliers, bien ignobles.

LA MARQUISE.

Dites bien brillants : je les trouverai d'or, si j'en obtiens ce que je desire. Je suis cependant si bonne, que je veux vous aider à me faire perdre. Vous n'oublierez sans doute pas la serrure et les petits clous qui l'attachent.

LE MARQUIS.

Ce ne sont pas des clous ; on appelle cela des vis, serrées par des écrous. Mettez la serrure, les vis, les écrous.

DUBOIS, *écrivant.*

Écrous.

LE MARQUIS.

L'entrée, la pomme, la rosette, les fiches...

LA MARQUISE.

Ah ! quelle vivacité, monsieur ! ah ! vous m'effrayez.

DUBOIS.

Les fiches.

LE MARQUIS.

Attendez, madame ; tout n'est pas dit.

LA MARQUISE.

Ah ! j'ai perdu, monsieur, j'ai perdu.

LE MARQUIS.

Madame, un instant. Fiches à vase, fiches de brisure, tiges, équerre, verrous, gâches.

LA MARQUISE.

Ah ! monsieur, monsieur, c'est fait de mes vingt louis.

LE MARQUIS.

Je n'hésite pas, madame, je n'hésite pas ; vous le voyez. Un instant, un instant.

DUBOIS.

Gâches.

LA MARQUISE.

Mais, voyez comme en deux mots, monsieur !

LE MARQUIS.

Madame...

LA MARQUISE.

Voulez-vous dix louis de la gageure ?

LE MARQUIS.

Non, non, madame. Équerre, verrous, gâches.

DUBOIS.

C'est mis.

LA MARQUISE.

Dix louis, monsieur, dix louis.

LE MARQUIS.

Non, non, madame. Ah! vous voulez parier.

LA MARQUISE.

En voulez-vous quinze louis?

LE MARQUIS.

Je ne ferois pas grace d'une obole. J'ai perdu trois paris la semaine passée; il est juste que j'aie mon tour.

LA MARQUISE.

Je baisse pavillon; je ne demande pas si vous avez oublié quelque terme.

LE MARQUIS.

Je ne le crois pas. Équerre... gâches, verrous, serrure.

LA MARQUISE.

Si c'étoit de ces grandes portes, vous auriez eu plus de peine.

LE MARQUIS.

Je les aurois dits de même. Gâches, verrous.

LA MARQUISE.

Eh bien! monsieur, avez-vous tout dit?

LE MARQUIS.

Oui... oui, madame, à ce que je crois, équerre, serrure.

LA MARQUISE.

Monsieur, ce qui me jette dans la plus grande surprise, c'est la promptitude, la précision du coup d'œil avec laquelle vous saisissez...

LE MARQUIS.

Cela vous étonne, madame?

LA MARQUISE.

Cela ne devroit pas me surprendre. Enfin il ne reste plus rien...

LE MARQUIS.

Que de me payer, madame.

LA MARQUISE.

De vous payer? Ah! monsieur, vous êtes un créancier terrible. Si vous avez perdu, je serai plus honnête, et je vous ferai plus de crédit.

LE MARQUIS.

Je n'en demande point.

LA MARQUISE.

Dubois, fermez ce papier, et cachetez-le: voici mon étui.

LE MARQUIS.

Pourquoi donc, madame? cela est inutile.

LA MARQUISE.

Vous me pardonnerez: j'ai l'attention si pa-

resseuse ; les femmes n'ont que la présence d'esprit de la minute, et elle est passée cette minute.

LE MARQUIS.

Vous croyez rire ; mais ce que vous dites-là, je l'ai dit cent fois.

LA MARQUISE.

Oh! je vous crois. J'espère, moi, de mon côté, que vous voudrez bien m'accorder une heure pour réfléchir et examiner si vous n'avez rien oublié.

LE MARQUIS.

Deux jours, si vous l'exigez.

LA MARQUISE.

Non, je ne veux pas plus de temps qu'il ne m'en faut pour vous raconter l'histoire de ma journée : et la voici. Je me suis ennuyée, mais très ennuyée ; je me suis mise sur le balcon, la pluie m'en a chassée ; j'ai voulu lire, j'ai voulu broder, faire de la musique ; l'ennui jetoit un voile si noir sur toutes mes idées, que je me suis remise à regarder le grand chemin. J'ai vu passer un cavalier qui pressoit fort sa monture ; il m'a pris fantaisie de ne pas dîner seule. Je lui ai envoyé dire que madame la comtesse de Wordacle le prioit d'entrer chez elle.

LE MARQUIS.

Pourquoi la comtesse de Wordacle ?

LA MARQUISE.

Une idée : je ne voulois pas qu'il sût que je suis femme de monsieur de Clainville (*en élevant la voix*), de monsieur de Clainville, qui a des terres dans cette province.

LE MARQUIS.

Pourquoi ?...

LA MARQUISE.

Je vous le dirai : il a accepté ma proposition. J'ai vu un cavalier qui se présente très bien : il est de ces hommes dont la physionomie honnête et tranquille inspire la confiance. Il m'a fait le compliment le plus flatteur, il n'a échappé aucune occasion de me prouver que je lui avois plu ; il a même osé me le dire ; et soit que naturellement il soit hardi avec les femmes, ou peut-être, malgré moi, a-t-il vu dans mes yeux tout le plaisir que sa présence me faisoit... Enfin que vous dirai-je ! excusez ma sincérité, mais je connois l'empire que j'ai sur votre ame : dans l'instant le plus décidé d'une conversation assez vive vous êtes arrivé ; et je n'ai eu que le temps de le faire passer dans ce cabinet, d'où il m'entend, si le récit que je vous en fais lui laisse assez d'attention pour nous écouter. Alors vous

êtes entré : je vous ai proposé ce pari assez indiscrètement : je ne supposois pas que vous l'accepteriez, et j'ai eu tort, fatigué comme vous devez l'être, de vous avoir arrêté...

(*Le marquis par degrés prend un air sérieux, froid, et sec.*)

LE MARQUIS.

Madame...

LA MARQUISE.

Mais. . monsieur... je m'aperçois... Le cerf que vous avez couru vous a-t-il mené loin ?

LE MARQUIS.

Non, madame.

LA MARQUISE.

Vous me paroissez avoir quelque chagrin ?

LE MARQUIS.

Non, madame, je n'en ai point : mais ce monsieur doit s'ennuyer dans ce cabinet.

GOTTE, *à part.*

Ah ciel !

LA MARQUISE.

N'en parlons plus, je vois que cela vous a fait quelque peine, et j'en suis mortifiée. Je... je... je souhaiterois être seule.

(*Dubois et Gotte se retirent, d'un air embarrassé, dans le fond du théâtre. Gotte a l'air plus effrayée.*)

LE MARQUIS.

Je le crois.

LA MARQUISE.

Je desirerois...

LE MARQUIS.

Et moi je desire entrer dans ce cabinet, et voir l'homme qui a eu la témérité...

GOTTE.

Ah! quelle imprudence!

LA MARQUISE, *jouant l'embarras.*

Permettez-moi, monsieur, de vous proposer un accommodement...

LE MARQUIS.

Un accommodement, madame? Je ne vois pas quel accommodement...

LA MARQUISE.

Si j'ai perdu le pari, donnez-m'en la revanche.

LE MARQUIS.

Madame, il n'est pas question de plaisanter.

LA MARQUISE.

Je ne plaisante point, je vous demande ma revanche.

LE MARQUIS.

Et moi, madame, je vous demande la clef de ce cabinet, et je vous prie de me la donner.

LA MARQUISE.

La clef, monsieur?

LE MARQUIS.

Oui, la clef, la clef.

LA MARQUISE.

Et si je ne l'ai pas?

LE MARQUIS.

Il est un moyen d'entrer : c'est de jeter la porte en dedans.

LA MARQUISE.

Monsieur, point de violence : ce que vous projetez vous sera aussi facile, lorsque vous m'aurez accordé un moment d'audience.

LE MARQUIS.

Je vous écoute, madame.

LA MARQUISE.

Asseyez-vous, monsieur.

LE MARQUIS.

Non, madame.

LA MARQUISE.

Avant de vous porter à des extrémités qui sont indignes de vous et de moi, je vous prie de me faire payer les vingt louis du pari, parceque vous avez perdu.

LE MARQUIS.

Ah! morbleu! madame, c'en est trop.

LA MARQUISE.

Arrêtez, monsieur : dans ce pari vous avez oublié de parler d'une clef, d'une clef, d'une

clef ; vous ne doutez pas qu'elle soit de fer. Vous l'avez bien nommée depuis avec une fureur et un emportement que je n'attendois pas : mais il n'est plus temps. J'ai voulu faire un badinage de ceci, et vous faire demander à vous-même le morceau de fer que vous aviez oublié ; mais je vois, et trop tard, que je ne devois pas m'exposer à la singularité de vos procédés. Lisez, monsieur. (*Elle prend le papier, rompt le cachet, et le lui donne tout ouvert. Il le prend avec dépit, et d'un air indécis, distrait et confus.*) Quant à cette clef que vous demandez, tenez, monsieur, la voici cette clef ; ouvrez ce cabinet, ouvrez-le vous-même ; regardez par-tout, justifiez vos soupçons, et accordez-moi assez d'esprit pour penser que, lorsque j'ai la prudence d'y faire cacher quelqu'un, je ne dois pas avoir la sottise de vous le dire.

LE MARQUIS, *confus.*

Ah ! madame.

LA MARQUISE.

Quoi ! vous hésitez, monsieur ? Que n'entrez-vous dans ce cabinet ? Je vais l'ouvrir moi-même.

LE MARQUIS.

Ah ! madame, madame, c'est battre un homme à terre.

LA MARQUISE.

Non, non; ce que je vous ai dit est, sans doute, vrai.

LE MARQUIS.

Ah! madame, que je suis coupable!

LA MARQUISE.

Eh! non, monsieur, vous ne l'êtes point.

LE MARQUIS.

Madame, je tombe à vos genoux.

LA MARQUISE.

Relevez-vous, monsieur.

LE MARQUIS.

Me pardonnez-vous?

LA MARQUISE.

Oui, monsieur.

LE MARQUIS.

Vous ne le dites pas du profond du cœur.

LA MARQUISE.

Je vous assure que je n'en ai nulle peine.

LE MARQUIS.

Que de bonté!

LA MARQUISE.

Ce n'est pas par bonté, c'est par raison.

LE MARQUIS.

Ah! madame, qui s'en seroit méfié? (*En regardant le papier.*) Oui... oui. O ciel! avec quelle adresse, avec quelle finesse j'ai été conduit à de-

mander cette clef, cette maudite clef. (*Il lit.*) Oui, oui, voilà bien la serrure, les vis, les écrous. Diable de clef! maudite clef! Mais, Dubois, ne l'ai-je pas dit?

DUBOIS.

Non, monsieur; j'ai pensé vous le dire.

LE MARQUIS.

Madame, madame, j'en suis charmé, j'en suis enchanté; cela m'apprendra à n'avoir plus de vivacité avec vous: voici la dernière de ma vie. Je vais vous envoyer vos vingt louis, et je les paie du meilleur de mon cœur. Vous me pardonnez, madame?

LA MARQUISE.

Oui, monsieur, oui, monsieur.

LE MARQUIS, *revenant sur ses pas.*

Mais admirez combien j'étois simple, avec l'esprit que je vous connois, d'aller penser... d'aller croire... Ah! je suis... je suis... Je vais, madame, je vais faire acquitter ma dette.

LA MARQUISE *le conduit des yeux, et met la clef à la porte du cabinet.*

Gotte, voyez si monsieur ne revient pas.

SCÈNE XXIV.

GOTTE, LA MARQUISE, M. DÉTIEULETTE.

LA MARQUISE *ouvre le cabinet.*

Sortez, sortez; eh bien! monsieur, sortez.

M. DÉTIEULETTE.

Madame, je suis étonné, je suis confondu de tout ce que je viens d'entendre.

LA MARQUISE.

Eh bien! monsieur, avez-vous besoin d'autre preuve pour être convaincu de l'avantage que toute femme peut avoir sur son mari? Et si j'étois plus jolie et plus spirituelle...

M. DÉTIEULETTE.

Cela ne se peut pas.

LA MARQUISE.

Encore, monsieur, ne me suis-je servie que de nos moindres ressources. Que seroit-ce, si j'avois fait jouer tous les mouvements du dépit, les accents étouffés d'une douleur profonde; si j'avois employé les reproches, les larmes, le désespoir d'une femme qui se dit outragée? Vous ne vous doutez pas, vous n'avez pas l'idée de l'empire d'une femme qui a su mettre une seule fois son mari dans son tort. Je ne suis pas moins hon-

teuse du personnage que j'ai fait; je n'y penserai jamais sans rougir. Ma petite idée de vengeance m'a conduite plus loin que je ne le voulois. Je suis convaincue que le desir de montrer de l'esprit ne nous mène qu'à dire ou à faire des sottises.

M. DÉTIEULETTE.

Quel nom donnez-vous à une plaisanterie?

LA MARQUISE.

Ah! monsieur, en présence d'un étranger, que j'ai cependant tout sujet de croire un galant homme.

M. DÉTIEULETTE.

Et le plus humble de vos serviteurs.

LA MARQUISE.

J'ai jeté une sorte de ridicule sur mon mari, sur monsieur de Clainville; car vous savez ma petite finesse à votre égard.

M. DÉTIEULETTE.

Je la savois avant.

LA MARQUISE.

Quoi! monsieur, vous saviez...

M. DÉTIEULETTE.

Que j'avois l'honneur d'être chez madame de Clainville. Un de vos domestiques me l'avoit dit.

LA MARQUISE.

Comment, monsieur, j'étois votre dupe?

M. DÉTIEULETTE.

Non, madame; mais je n'étois pas la vôtre.

LA MARQUISE.

Ah! comme cela me confond! Et cette femme qui a des absences, qui oublie son nom? Quoi! monsieur, vous me persifliez?

M. DÉTIEULETTE.

Madame, je vous en demande pardon.

LA MARQUISE.

Ah! comme cela me confond et me fortifie dans la pensée d'abjurer toute finesse! (*Elle se promène avec dépit.*) Ah ciel! J'espère, monsieur, que cet hiver, à Paris, vous nous ferez l'honneur de nous voir. Je veux alors, en votre présence, demander à monsieur de Clainville pardon du peu de décence de mon procédé. Gotte, faites passer monsieur par votre escalier. Adieu, monsieur.

M. DÉTIEULETTE.

Adieu, madame.

LA MARQUISE.

Je vous souhaite un bon voyage.

SCÈNE XXV.

LA MARQUISE.

Comment! il le savoit? Ah! les hommes, les hommes nous valent bien... J'ai bien mal agi... Il a heureusement l'air d'un honnête homme. J'en suis au désespoir... Mon procédé n'est pas bien; cela est affreux devant un étranger, qui peut aller raconter par-tout... Voilà ce qui s'appelle se manquer à soi-même.

SCÈNE XXVI.

LA MARQUISE, GOTTE.

GOTTE.

Ah! madame, je n'ai pas une goutte de sang dans les veines : vous m'avez fait trembler.

LA MARQUISE.

Pourquoi donc?

GOTTE.

Et si monsieur étoit entré?

LA MARQUISE.

Eh bien?

GOTTE.

Et s'il avoit vu ce monsieur?

LA MARQUISE.

Alors je lui aurois demandé si, lorsqu'il tient cachées dans son appartement deux femmes, qu'il connoît depuis quinze ans, il ne m'est pas permis de cacher dans le mien un homme que je ne connois que depuis quinze minutes.

GOTTE.

Ah! c'est vrai; je n'y pensois pas.

LA MARQUISE.

Gotte, vous direz à Dubois de faire demain matin le compte de Lafleur, et de le renvoyer.

GOTTE.

Madame, que peut-il avoir fait? C'est un si bon garçon! Il est vrai qu'il est un peu bête.

LA MARQUISE.

Ce n'est pas cela: je le crois bête et malin. Je n'aime point les domestiques qui reportent chez madame ce qui se passe chez monsieur. Cela peut servir de leçon.

GOTTE, *à part.*

Le voilà bien avancé, avec son esprit: il a bien l'air de ne pas avoir mes manchettes. Madame, j'entends la voix de monsieur.

SCÈNE XXVII.

LA MARQUISE, LE MARQUIS, M. DÉTIEULETTE.

LA MARQUISE.

Ah ciel!

LE MARQUIS, *à M. Détieulette.*

Madame, madame excusera : vous êtes en bottines, vous descendez de cheval. Voici, madame, monsieur Détieulette que je vous présente; bon gentilhomme, brave officier et mon ami, et qui nous appartiendra bientôt de plus près que par l'amitié. Voici les cinquante louis; j'ai voulu vous les apporter moi-même.

LA MARQUISE.

Cinquante louis? Ce n'est que vingt louis.

LE MARQUIS.

Cinquante, madame; je me suis mis à l'amende. Je vous supplie de les accepter, au désespoir de ma vivacité.

LA MARQUISE.

C'est moi qui suis interdite.

LE MARQUIS.

Je ne m'en ressouviendrai jamais que pour me corriger.

LA MARQUISE.

Et moi de même.

LE MARQUIS.

Vous, madame? point du tout; vous badinez. Mon cher ami, vous n'êtes pas au fait; mais je vous conterai cela : c'est un tour aussi bien joué... il est charmant, il est délicieux : vous jugerez de l'esprit de madame et de toute sa bonté. Puisse celle que vous épouserez avoir d'aussi excellentes qualités!... Elle les aura, elle les aura, soyez-en sûr.

M. DÉTIEULETTE.

Je crois que j'ai tout sujet de le souhaiter.

LA MARQUISE.

Monsieur...

LE MARQUIS.

Madame, retenez monsieur ici un instant. Ah! mon ami, quelle satisfaction je me prépare! Je reviens, je reviens à l'instant.

SCÈNE XXVIII.

M. DÉTIEULETTE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Eh bien! monsieur, tout ne sert-il pas à augmenter ma confusion? Monsieur de Clainville vous a donc rencontré?

M. DÉTIEULETTE.

Non, madame, je me suis fait présenter chez lui : il sortoit; il m'a conduit ici. Lorsque j'ai eu l'honneur de vous saluer sur le grand chemin, c'est chez lui que je descendois, c'est chez monsieur de Clainville que j'avais affaire. Jugez de ma surprise, lorsqu'avec un air de mystère on m'a fait entrer chez vous par la petite porte du parc : ajoutez-y le changement de nom. Je vous l'avouerai, je me suis cru destiné aux grandes aventures.

LA MARQUISE.

Eh! que veut dire monsieur de Clainville, en disant que vous nous appartiendrez de plus près que par l'amitié?

M. DÉTIEULETTE.

C'est à lui, madame, à vous expliquer cette énigme; et il me paroît qu'il n'a point le dessein de vous faire attendre. Le voici. Ciel! c'est mademoiselle de Clainville.

SCÈNE XXIX.

LA MARQUISE, LE MARQUIS, M. DÉTIEULETTE, GOTTE, ADÉLAIDE, LA GOUVERNANTE.

LE MARQUIS.

Oui, la voilà : est-il rien de plus aimable? Mon ami, recevez l'amour des mains de l'amitié. Madame, vous ne saviezpas avoir mademoiselle dans votre château ; elle y est depuis hier : je suis rentré trop tard, et je suis aujourd'hui sorti trop matin pour vous la présenter. Elle nous appartient de très près ; c'est la fille de feu mon frère, ce pauvre chevalier mort dans mes bras à la journée de Laufeld. Son mariage n'étoit su que de moi. Vous approuverez certainement les raisons qui m'ont forcé de vous le cacher : mon père étoit si dur, et dans la famille... Je vous expliquerai cela. Ma chère fille, embrassez votre tante.

LA MARQUISE.

C'est, je vous assure, de tout mon cœur.

ADÉLAÏDE.

Et moi, madame, quelle satisfaction ne dois-je pas avoir!

LE MARQUIS.

Madame, je la marie, et je la donne à monsieur :

je dis, je la donne, c'est un vrai présent; et il ne l'auroit pas, si je connoissois un plus honnête homme.

M. DÉTIEULETTE.

Quoi! madame, j'aurai le bonheur d'être votre neveu?

LE MARQUIS.

Oui, mon ami, et avant trois jours. Je cours demain à Paris: il y a quelques détails dont je veux me mêler.

M. DÉTIEULETTE.

Mademoiselle, consentez-vous à ma félicité?

ADÉLAÏDE.

Monsieur, je ne connoissois pas toute la mienne, et vous avez à présent à m'obtenir de madame.

M. DÉTIEULETTE.

Madame, puis-je espérer...

LA MARQUISE.

Oui, monsieur, et j'en suis enchantée. Le ciel ne m'a point accordé d'enfant, et de cet instant-ci je crois avoir une fille et un gendre. Monsieur, je vous l'accorde.

ADÉLAÏDE, *en donnant sa main.*

C'est autant par inclination que par obéissance.

LE MARQUIS.

Cela doit être. (*à la marquise.*) Ma nièce est charmante.

LA MARQUISE.

Je suis bien trompée, si mademoiselle n'a pas beaucoup d'esprit; et je suis sûre que, sans détours, sans finesse, elle n'en fera usage que pour se garantir de la finesse des autres, pour bien régler sa maison, et faire le bonheur de son mari.

M. DÉTIEULETTE.

Si mademoiselle avoit besoin d'un modèle, je suis assuré, madame, qu'elle le trouveroit en vous.

LA MARQUISE.

Oui, monsieur, oui, monsieur; la finesse n'est bonne à rien. Point de finesse, point de finesse, on en est toujours la dupe.

LE MARQUIS.

Et sur-tout avec moi.

LA MARQUISE.

Ah! monsieur de Clainville, ah! comme j'ai eu tort!

LE MARQUIS.

Quoi?

LA MARQUISE.

Passons chez vous.

GOTTE *les regarde partir, et dit :*

Ah! si cette aventure pouvoit la guérir de ses finesses! Que de femmes, que de femmes à qui, pour être corrigées, il en a coûté davantage!

FIN.

TABLE DES PIÈCES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI,
rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

